

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
légendes du Pays**

René Thomasset

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RENÉ THOMASSET

CONTES ET LÉGENDES DU PAYS BASQUE



RENÉ THOMASSET

CONTES ET LÉGENDES DU PAYS BASQUE



FERNAND NATHAN

COLLECTION DE CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

Contes et légendes du Pays Basque

PAR

René THOMASSET

ILLUSTRATIONS DE GEORGES de SAINTE-CROIX

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VI^e)

Préface

Le pays basque est à cheval sur les Pyrénées occidentales. Ses provinces les plus importantes se trouvent en Espagne. Ce sont : la Navarre, capitale Pampelune ; la Guipuzcoa, capitale Saint-Sébastien ; la Biscaye, capitale Bilbao et l'Alava, capitale Vitoria.

En France, les divisions basquaises relèvent plutôt de ce qu'on appelait autrefois pagi ou petits pays, que des provinces. En fait, elles couvrent à peine le tiers du département des Basses-Pyrénées et se fractionnent en trois : le Labourd, capitale Bayonne (en basque : Lapurtarra ou Lapurdi, et en latin Lapurdum) ; la Soûle, capitale Mauléon, et la Basse-Navarre, capitale Saint-Jean-Pied-de-Port.

Mais tout le Pays basque possède deux éléments d'unité : la langue eskualduna et les caractères d'une race qui est, sans doute, la plus ancienne d'Europe.

Fiers et braves, les Basques n'ont supporté aucun occupant. S'ils ont pu être rattachés politiquement à telle ou telle nationalité, ce ne fut jamais que théoriquement, la tutelle de l'Espagnol, de l'Anglais ou du Français ne se manifestant que dans les grands centres où la population était fortement mélangée à des éléments non autochtones. Mais l'arrière-pays, la campagne, la montagne furent laissées à leur indépendance de fait, à telle enseigne que, même aux tristes années de la défaite à la Libération, elles purent constituer une constante base de départ pour ceux qui allèrent rejoindre les Forces Françaises Libres ou se réfugièrent en Espagne et en Amérique.

Ayant sa langue propre, qui ne ressemble à aucune autre (néologismes mis à part), le Pays basque a sa littérature, comme il a ses journaux. C'est en grande partie dans ce fonds, souvent très ancien, que nous avons puisé les contes qui suivent.

Nous avons particulièrement mis à contribution l'érudition spéciale de M. Pierre Rectoran, ancien conservateur du Musée Basque, Membre de l'Académie gasconne de Bayonne et auteur d'un livre extrêmement documenté sur les Corsaires basques et bayonnais, du XV^e au XIX^e siècles. Il a bien voulu traduire littéralement à notre intention les contes de Jésus au Pays basque que nous avons adaptés. Qu'il veuille bien trouver ici nos sincères remerciements.

Légendes anciennes

Babel

À Robert Lahet.



n ce temps-là, commença le chanoine Burde, l'équipe de Lahetsia se lassa de pêcher la sardine, le thon et la bonite.

Elle était formée d'une dizaine de jeunes gars solides : Borrombo, Yatcha, Carricaburu et Egurbidia y ramaient à tribord ; Ithurriberria, Sorhaïtz, Aïnciart et Zabeleta tiraient à bâbord ; Begnat dit « Petentipia », parce qu'il était courtaud et vif, occupait un banc de flèche à l'avant de la traînière et il renforçait, selon les besoins, l'une ou l'autre bordée, à moins qu'il ne hissât une petite voile carrée au haut d'un mât trapu, pour utiliser l'aide d'un vent favorable. Lahetsia tenait la barre, ou, plus exactement, le long aviron qu'il maniait pour infléchir la marche du bateau, selon son gré.

Par quatre fois déjà, en dépit de leur jeune âge, les dix hommes étaient revenus à leur point de départ de Lapurtara^[1], au confluent du fleuve et de la rivière qui marquait la limite nord de leur pays d'*Eskual Herri*^[2], après avoir longé pendant des semaines et des mois les côtes rocheuses du continent jusqu'à la bizarre pyramide monstrueuse qu'ils nommaient, comme leurs anciens, *Debruyamendi* ou Mont du Diable, à cause de sa masse insolite, de ses parois lisses et escarpées et de sa couleur d'un gris de plomb^[3].

Ils n'avaient pas tiré grand profit de leurs périples. Mais aussi bien, étaient-ils désintéressés. Ils s'étaient formés en équipage de traînière bien plus pour courir l'aventure que pour amasser des biens. Sans doute, leur chef Lahetsia s'était-il épris de sculptures et de gravures sur schistes, bois de rennes, corne ou os qu'il avait acquises

au cours de ses escales. Mais, même dans ce domaine de la recherche des premières expressions d'art graphique, il était arrivé à la satiété.

Aussi, lorsque, après un hiver passé à des occupations terriennes, il rassembla ses compagnons pour un cinquième départ, il n'eut aucun mal, au contraire, à leur faire admettre de modifier l'itinéraire habituel.

À vrai dire, ils avaient tous eu la tentation d'aller voir ce qui se passait derrière le *Debruyamendi* dès la première fois où ils s'étaient trouvés en face de la roche géante. Ils avaient imaginé qu'elle était comme une borne démesurée signalant la fin de leur continent, et en face de laquelle les hauteurs bleuies^[4] qui s'estompaient au-dessus des flots appartenaient à un monde inconnu.

De même qu'ils s'étaient persuadés de ce que leur océan était infini et que nulle terre ne se trouvait au delà du soleil couchant, ils croyaient que cette rive opposée au *Debruyamendi* était pleine de mystères. Ils n'éprouaient aucune envie de se risquer à la visiter, pas plus qu'ils n'avaient eu idée de foncer sans répit vers l'horizon fuyant pour atteindre la limite du domaine des humains.

Mais la curiosité du revers de la borne occidentale les avait agrippés et tenaillés à chacun de leurs retours, sans qu'ils eussent osé l'exprimer.

— Cette fois, mes gars, dit Lahetsia, nous allons contourner le *Debruyamendi*...

— Quoi ? On disait déjà « les gars », en ce temps-là ?

Le plus audacieux des jeunes élèves du chanoine Burde s'était permis d'interrompre le récit de l'ecclésiastique.

— Certainement pas, répondit en souriant le digne prêtre. On devait dire tout simplement *guiçonnak* ou hommes. Mais je prétends faire œuvre de bon traducteur en adaptant cette très vieille légende aux expressions dont nous usons aujourd'hui.

En fait, l'abbé Burde avait jugé bon de greffer sur sa leçon d'Histoire Sainte, qui comportait l'épisode de la tour de Babel et de la confusion des langues, une variante basquaise assez peu orthodoxe.

— Mais, objecta encore le même interrupteur, vous avez parlé d'une « traînière », Monsieur le Chanoine. Les Basques avaient-ils déjà des canots aussi bien construits ?

— C'est encore un effet de mon adaptation, mon enfant. Il n'est pas impossible, après tout, que nos aïeux aient eu des barques bien conçues pour l'équilibre et la rapidité depuis les époques les plus reculées. Quand je dirai « traînière », imaginez « pirogue », si vous le préférez. Mais, de grâce, ne m'interrompez pas davantage, sinon je me verrai contraint, à mon grand regret, de vous infliger cent lignes !... Je disais donc que Lahetsia avait informé ses compagnons de son intention de doubler Gibraltar-*Debruyamendi*.

L'embarcation dérivait, emportée par le fort jusant du fleuve qui devait la pousser sans effort jusqu'à une bonne distance au delà de l'embouchure.

La déclaration du chef fut saluée de clameurs enthousiastes et unanimes.

Pendant toute une lunaison, nos gaillards reprirent la pêche au long des côtes basquaises, cantabriques et lusitaniennes. Enfin, le jour tant attendu arriva. Le *Debruyamendi* apparut au détour d'une falaise. Au soir, Lahetsia échoua son bateau sur une vaste plage de sable fin qui devait s'appeler, plus tard, Algésiras.

Le lendemain, il fallut toute une journée de rames et de voile pour faire le tour de l'énorme bloc.

La face orientale se révéla aussi étrange que l'occidentale. Même surface lisse et grise coupée, çà et là, de rares stries et de failles d'où jaillissaient quelques maigres plantes à feuillage pauvre.

Les navigateurs cessèrent de ramer et contemplèrent un instant la masse trapézoïdale qui paraissait les surplomber.

— Ce côté-ci est encore plus à pic que l'autre, dit Lahetsia. C'est vraiment une marque énorme, placée là par une puissance surnaturelle, comme un avertissement de ne pas aller plus loin.

— Alors, insinua Begnat, si nous nous en retournions ?

— Il y a « plus loin » et « plus loin » ! fit observer Lahetsia. À mon avis, le signal vaut autant pour ceux qui viennent, comme nous, du couchant, que pour ceux qui pourraient arriver du levant. C'est, sans doute, la route des montagnes bleues qui est seule interdite. Or, nous n'avons pas l'intention de la prendre. Suivons la côte ! nous verrons bien !...

À ce moment, des cris aigus et des grincements irritants

partirent du sommet de la roche et tous les rameurs qui avaient recommencé à tirer sur leurs avirons en restèrent paralysés de surprise effrayée. Instinctivement, leurs regards s'étaient levés vers la source supposée du bruit.

— Le mont du Diable porte bien son nom ! s'écria Begnat. Voilà les diabolins qui nous menacent !

De petites créatures fauves bondissaient de touffes en lézardes et d'anfractuosités en creux, tout au haut du rocher.

Les marins basques à la vue perçante ne furent pas longs à apercevoir la sarabande des bruyants sauteurs.

Ils auraient abondé dans le sens de Begnat si Lahetsia ne les avait aussitôt rassurés.

— Eh quoi ! leur cria-t-il. N'y a-t-il que les diables qui portent queue et qui gambadent ? Ceux-ci n'ont pas de cornes, mais seulement des oreilles pointues, qui pourraient, à la rigueur, vous induire en erreur. Mais on dirait, ma parole, que vous n'avez jamais vu de singes !

Autant que ses paroles, son bon rire large rassura les matelots. Le jeune chef riait comme personne, de tout cœur, toutes dents au vent, tandis que ses yeux bruns pétillaient de malice.

— Allez ! Nagez ! ordonna-t-il lorsqu'il vit que ses hommes étaient calmés et quelque peu confus. Faisons du trajet, tant que la mer est favorable.

C'est ainsi que s'amorça le nouveau périple qui devait conduire nos héros jusque chez les descendants de Noé...

— Mais, Monsieur le Chanoine, les Basques ne descendent-ils donc pas eux-mêmes de Noé ?

— Cette anecdote paraît le nier, mon enfant.

— Les Basques auraient donc survécu au déluge ?

— Écoutez !... Tout à fait entre nous, le déluge a dû se limiter à une sérieuse crue de l'Euphrate, du Tigre et de quelques cours d'eau de l'Asie Mineure. Une catastrophe, certes ; un cataclysme, même. Pas à l'échelle mondiale, toutefois !

— Cependant, la Bible...

— La Bible est moins une chronique qu'une chanson de geste. Un Monument poétique, en un mot. Comme telle, elle a recouru à l'hyperbole et à l'outrance. Elle n'en conserve pas moins sa valeur de Livre inspiré où le symbole remplace souvent l'exactitude absolue qui, humainement, est inaccessible... Mais nous nous écartons du sujet ! Je ne sanctionne pas l'interruption en raison de sa pertinence. Toutefois, je vous préviens que je n'en tolérerai plus aucune autre !

Ainsi donc, Lahetsia et ses compagnons remontèrent le rivage où ils firent escale en des havres qui précédèrent la fondation de Malaga, de Carthagène, d'Alicante et de Valencia. Ils séjournèrent dans cet Éden que fut, en tous temps, la région valencienne appelée la Huerta (le jardin).

Ils y passèrent du bon temps, de ce bon temps de matelots fait d'alternances de luttes contre la mer, de rixes avec les terriens, de ripailles et de plaisirs. Puis, lassés encore d'une existence toujours plus facile pour leur goût de cerveaux brûlés, ils repartirent vers l'inconnu.

Passèrent-ils ou non en Provence, en Italie, en Grèce ? C'est assez probable. Leur traînière avait une voile trop exiguë pour se permettre un long trajet sous le vent et les forces de ses rameurs avaient obligatoirement des limites.

Toujours est-il que nous les retrouvons aux abords de la future Syrie, le mât arraché, les avirons perdus en partie, en grand péril d'être drossés contre des écueils et trop loin du rivage pour espérer se tirer d'affaire en nageant.

Déjà, la plupart des rameurs, exténués, s'étaient abandonnés à leur sort et couchés au fond de la barque. Seuls, Begnat à l'extrême pointe et Lahetsia à la direction essayaient encore de défendre le peu de chances qui restait d'échouer la traînière sur un bout de plage qui ne fût pas trop rude au contact. Ils réussirent cependant à faire passer la barque entre deux chapelets de récifs et à la maintenir, cap sur la terre, pour que les rouleaux déferlants des vagues ne pussent la faire chavirer. Ils n'évitèrent pas, toutefois, le choc violent de galets assez volumineux entre lesquels pointaient des dents aiguës de schistes noirs. L'étrave rompue et la coque éventrée, la traînière se coucha sur le flanc, tandis que son équipage usait ses dernières énergies dans une fuite rampante hors de l'atteinte des lames surnoises.

Lahetsia tint à s'assurer de la présence de tous ses hommes et de

leur état. Les ayant comptés, il constata qu'ils donnaient encore des signes de vie et il s'abandonna à son tour à la torpeur, à l'anéantissement, seul remède qu'il eût contre son extrême fatigue.

Près de deux jours s'écoulèrent. Ayant assouvi son besoin de repos, plus impérieux que celui de la nourriture, l'équipage se trouva disposé à de nouveaux efforts pour assurer l'indispensable ravitaillement.

Il ne fallait plus songer à la pêche. La traînière était définitivement hors d'usage et ses engins perdus. Quant à la chasse, elle était impossible sans arcs, flèches, javelines ou lances. La seule arme de toute la communauté consistait en un poignard de silex à manche d'ivoire que Lahetsia, l'impénitent collectionneur, s'était procuré au cours d'une escale avant le *Debruyamendi*, et qu'il avait solidement attaché à sa ceinture.

— De toutes façons, expliqua-t-il, nous ne pouvons rester ici. Allons ensemble à la recherche d'habitants. Montons sur une éminence qui nous permettra de voir au loin et nous saurons ainsi où il faudra nous diriger.

Ainsi fut fait. Après que les naufragés eurent marché pendant quelque temps à l'intérieur des terres, ils gravirent une colline et découvrirent des tentes brunes éparses dans la plaine. Des troupeaux de moutons paissaient autour d'elles. Vers l'horizon, sous le soleil, une agglomération importante se dessinait que nous appellerons, si vous le voulez bien, comme la ville qui fut construite dans ces parages au cours des ères suivantes : Lataquieh.

La réception des nomades pasteurs fut cordiale.

Il est vrai que l'aspect de cette dizaine de gaillards, hirsutes, déguenillés, mais visiblement tout en muscles et en nerfs n'incitait guère à refuser le peu qu'ils demandaient par des gestes, partout et toujours interprétés comme signifiant : à boire et à manger.

Le lendemain, réconfortés par la viande de mouton et le lait qu'ils avaient consommés en abondance, ils firent, dans Lataquieh, une entrée qui ne passa pas inaperçue.

Le commerce des esclaves florissait dans la ville et l'arrivée d'étrangers aussi apparemment dénués de tout, ne pouvait laisser indifférents les marchands de chair humaine vivante.

Comme on ne pouvait, sans risque sérieux, essayer de réduire le

groupe par la force, on essaya de la ruse.

Tout d'abord les parlementaires qui furent dépêchés auprès des nouveaux venus se trouvèrent quinauds devant l'incompréhension totale des dix hommes. Seul d'entre eux, Lahetsia était parvenu à assimiler quelques bribes des idiomes de la côte lusitanienne. À cette très légère exception près, ils ne connaissaient que le basque, la belle, chantante et forte langue de l'*Eskual Herri*.

Des interprètes des dialectes méditerranéens ayant été essayés en vain, les marchands d'esclaves firent appel à la séduction de femmes qui abordèrent nos Basques avec des mimiques des plus amicales, telles qu'elles n'avaient pas besoin de mots pour exprimer la sympathie.

— Voilà un pays bien plaisant ! s'écria Lahetsia. J'apprécie que les offres hospitalières nous soient faites par des visages avenants, jeunes... et féminins.

Les autres firent chorus et Begnat, surenchérissant, prétendit que les indigènes du lieu devaient imaginer qu'ils se trouvaient en présence de très grands personnages.

— Ça te change, qu'on te prenne pour quelqu'un de grand, hé, Petentipia ! (tout petit) ironisa Sorhaïtz.

Bref, les marins ayant encore fait le geste signifiant qu'ils aimeraient bien boire et manger, les messagères les prirent par la main et les amenèrent avec elles dans une grande habitation de terre battue qui leur parut d'un luxe extravagant.

Un repas plantureux ne tarda pas à leur être servi, sur lequel ils se jetèrent littéralement, comme des affamés qu'ils étaient. Leurs compagnes les abreuvèrent de vin.

Ils ignoraient tout du jus de la vigne qu'à ce moment-là la descendance de Noé était seule à connaître. Ils étaient loin, surtout, d'en soupçonner les effets. Ils passèrent donc de l'euphorie de l'ivresse à son exubérance, puis à son engourdissement.

Lorsqu'ils furent saouls-perdus, les hôtesse appelèrent des sbires qui n'eurent aucune peine à immobiliser les dormeurs et à les ligoter comme saucissons.

Seul, Lahetsia fut épargné parce que son sourire avait plu à la plus importante des femmes qui s'était mis en tête de le garder à son

service et qui songeait peut-être à l'épouser. Il était vraiment séduisant, ce Lahetsia !

Ce qui n'empêchait pas qu'il demeurât gisant et parfaitement inconscient de ce qui se passait autour de lui.

Ses hommes furent emportés comme des sacs et chargés sur les dromadaires d'un convoi qui se dirigea vers l'intérieur du pays.

Lorsqu'il revint à lui, Lahetsia s'inquiéta de la disparition de son équipage. Il eut bien du mal à faire comprendre à ses hôtesse qu'il désirait savoir ce qu'étaient devenus les matelots. À force de mimiques et de gestes, il finit pas obtenir une réponse, également mimée, suffisamment explicite cependant, pour qu'il en déduisît qu'ils étaient partis pour une destination lointaine que devait désigner un nom qui revenait sans cesse sur les lèvres des femmes : Bab Ilo.

Comme il paraissait devoir être bien traité, il ne se soucia pas outre mesure du sort provisoire des absents. Certes, il n'eut à aucun moment l'idée de les abandonner. Mais il importait, avant tout, de disposer des éléments indispensables à leur recherche. Et d'abord de comprendre le jargon guttural — si différent du basque — des gens qui le retenaient dans une relative captivité.

Il parvint à se constituer un vocabulaire local en quelques semaines, car la langue de Lataquieh était pauvre. Les grammairiens, encore dans les limbes, n'avaient pas réussi à en compliquer la syntaxe. Au reste, les hôtesse s'étant prises d'émulation pour obtenir ses sourires, il trouva en elles des professeurs idéaux.

Il put enfin poser la question qui lui tenait tant à cœur.

— Où sont mes amis ?

— Ils sont partis pour Bab Ilo.

— Qu'est-ce que c'est Bab Ilo ?

— C'est le temple des bases du ciel et de la terre.

Il fallut des explications laborieuses pour qu'il arrivât à comprendre. Mais à force de bonne volonté réciproque, il finit par démêler l'histoire de la fameuse construction.

Poussés par la crainte d'un nouveau déluge, les hommes du pays du Sud avaient imaginé d'édifier une tour gigantesque qui atteindrait

la hauteur des plus hautes montagnes. Puis, grisés par le succès du début de leur réalisation, ils avaient eu la présomption de croire qu'ils pourraient atteindre le ciel lui-même et qu'ainsi ils se montreraient les égaux du dieu Ilo qu'ils considéraient comme le maître des nuées.

— Mais pourquoi mes amis ont-ils été conduits à Bab Ilo ? demanda Lahetsia.

Encore une fois, la réponse fut embarrassée. Mais ce fut parce que les femmes craignirent d'exciter la colère de leur hôte en lui avouant que les marins basques avaient été exactement raptés et emmenés sur les chantiers de la tour pour y être vendus comme esclaves.

Leurs réticences mêmes éclairèrent le jeune chef.

— Ainsi, résuma-t-il, mes amis ont été traités comme des bêtes de somme ?

Son regard s'était durci mais il se gardait de s'abandonner à une vaine fureur.

— J'étais leur chef, ajouta-t-il, ce qui n'empêchait pas qu'ils fussent des hommes libres qui ne méritaient pas le traitement honteux qu'ils subissent. Quel peuple sans honneur est donc le vôtre pour qu'il méprise les lois de l'hospitalité ? Êtes-vous si pauvres en hommes pour que vous soyez réduits à voler des gens que le malheur d'un naufrage a déjà accablés ? Il n'est peut-être pas, dans tout le monde connu, de marins aussi hardis que nous l'avons été. Nous avons contourné un continent et traversé des mers, naviguant pendant des lunaisons entières pour arriver jusqu'ici. Pas un de vos équipages ne pourrait en faire autant...

— C'est peut-être pour cela, Seigneur, dit l'hôtesse, que les nôtres ont tenu à s'assurer du concours d'hommes aussi courageux. La construction de Bab Ilo demande autant de courage que de force. Tu aurais été pris, toi-même et envoyé là-bas, ligoté comme tes amis, si je ne t'avais protégé.

Lahetsia avait appris qu'elle s'appelait Haouzia.

Il nota que, tout en cherchant à l'apaiser par le rappel du service rendu, elle l'avait appelé « Seigneur ». Il en conclut qu'elle éprouvait pour lui un certain respect.

— Ceux qui ont enlevé mes amis, dit-il, ont fait un mauvais

calcul. Ils ne tireront rien d'eux, car leur fierté les empêchera d'obéir à qui que ce soit. Les mauvais traitements, même, n'aboutiront pas à les transformer en travailleurs.

— Alors, dit Haouzia, ils courront le risque de mourir sous les coups !

— Peut-être, admit Lahetsia. Mais alors, je les sais assez décidés pour se rebeller et pour vendre chèrement leur vie. Je serais bien étonné, en ce cas, s'ils n'étaient accompagnés dans la mort par un certain nombre de leurs bourreaux. Je suppose que, si les choses se passent ainsi, leurs acheteurs exigeront au moins d'être remboursés.

— Je le pense aussi et je crains qu'ils ne se vengent sur la personne des vendeurs !

— Ce ne serait que stricte justice !

— Tu oublies que ces vendeurs sont mes frères !

— Eh ! Les vendus ne sont-ils pas les miens ?

— Il y aurait peut-être un moyen d'éviter ces extrémités, dit Haouzia. Il faudrait que nous rattrapions le convoi. Ce n'est pas impossible. La route est longue jusqu'à Bab Ilo.

— Tu ferais libérer mes amis ?

— Je m'arrangerais pour qu'ils ne fussent que des travailleurs libres, si tu acceptais de les diriger.

Lahetsia ne répondit pas tout de suite. Mais il eut beau tendre son esprit au maximum, il dut admettre qu'il ne pouvait laisser passer la seule chance qui se présentât de rejoindre son ancien équipage.

— Soit ! admit-il. Partons au plus tôt !

La caravane qui l'emmena avec Haouzia était moins fournie que la précédente. Plus rapide, aussi. Les chameaux qui la composaient étaient sensiblement plus grands que les dromadaires sur lesquels étaient partis les prisonniers. Ils ne prirent pas la même route, mais obliquèrent plus au Sud-Est.

Lahetsia apprit, en cours de route, que ses compagnons avaient été embarqués à bord de bateaux qui descendaient un fleuve dit Ephra.

— Ephra ? dit-il. C'est aussi le nom d'un cours d'eau de mon pays.

— Celui-ci, dit Haouzia, est d'une longueur sans fin. Il traverse des contrées de nomades, des déserts et des royaumes. Je sais qu'il aboutit à la mer après de nombreux jours de navigation au delà de Bab Ilo.

— Seul, Bab Ilo m'intéresse, coupa Lahetsia. Combien de temps mettrons-nous à l'atteindre ?

— Toute une lunaison au moins.

— Mes amis auront eu cent fois l'occasion de se révolter avant que nous les rejoignons ! s'emporta le Basque.

— Ils suivent la voie la plus longue qui doit leur permettre de se présenter au marché d'esclaves en parfaite forme physique, fit observer Haouzia. Nous couperons au plus court par la voie de terre, plus pénible, mais plus rapide. Sois tranquille ! Je tiens autant à préserver la vie de mes frères que tu es jaloux de celle de tes amis. Nous arriverons avant eux.

*

Effectivement, Lahetsia, Haouzia et leur caravane durent attendre toute une semaine à une étape en amont de Bab Ilo, avant que les pirogues qui descendaient le grand fleuve fussent arrivées.

Ils s'étaient établis sous une grande tente brune de poil de chameau grossièrement tissé. Lahetsia avait adopté la façon de se vêtir des hommes qui l'accompagnaient et qui le traitaient plus en hôte de marque qu'en prisonnier, à cause de la faveur constante que Haouzia lui témoignait. Il avait grand air dans l'ample enveloppement d'une longue robe de laine et d'un burnous que complétait un turban à longs pans qui ombrageaient sa nuque.

Il fut si heureux d'apprendre que sa randonnée avait été opportune, qu'il céda au désir que Haouzia manifesta de l'épouser pendant l'attente. La cérémonie, des plus simples, eut lieu au bord de l'Euphrate, selon la coutume du pays.

Lahetsia n'avait pas manqué d'en supputer le côté politique. Allié des vendeurs d'esclaves, il prenait à leurs yeux une importance nouvelle qui lui permettrait de se faire plus facilement écouter.

Enfin, les pirogues arrivèrent et leurs occupants furent tout étonnés de trouver sur la rive, les uns, leur sœur, les autres leur ami et leur chef.

Lahetsia résuma la situation en quelques mots pour ses matelots.

— Nous sommes tous plus ou moins débrouillards, conclut-il. Nous n'aurons aucune peine à nous faire valoir aux yeux de gens assez sots pour croire qu'une construction terrestre peut atteindre le ciel. Nous allons donc travailler, librement, comme si nous étions venus tout exprès de notre lointain pays pour prêter notre concours à cet ouvrage colossal. Nous exigerons un paiement substantiel et au bout de quelque temps nous demanderons à retourner chez nous en promettant de ramener des centaines de nouveaux ouvriers.

— Tu crois que nous trouverons cent Basques pour recommencer l'aventure ? demanda Begnat.

— Idiot ! « Nous promettons » ne veut pas dire que « Nous tiendrons » ! Étant donné la manière dont ces sauvages vous ont traités, il n'y a pas lieu d'avoir de scrupules à les tromper pour recouvrer notre liberté.

Comme tout ceci se disait en basque, ni Haouzia, ni ses frères n'en purent saisir un traître mot. Lahetsia se tourna vers eux et, comme s'il leur traduisait les propos qu'il venait de tenir, il leur dit :

— Mes amis acceptent de travailler, sous mes ordres, à la construction de la tour. Mais ils tiennent, comme moi-même, à conserver leur qualité d'hommes libres. Pour peu que vous sachiez vous y prendre, vous ne perdrez pas complètement le bénéfice que vous escomptiez. Il vous suffira de dire que des hommes du lointain pays d'*Eskual Herri*, ayant été touchés par la nouvelle de la gigantesque entreprise, sont venus spontanément jusqu'ici, amenés par vos soins, pour participer à l'ouvrage, avec l'intention de retourner chez eux pour y recruter, en connaissance de cause, de nombreux ouvriers robustes.

Syriens et Basques furent également surpris d'entendre Lahetsia s'exprimer dans la langue de Lataquieh.

Les premiers demandèrent une explication à Haouzia. La jeune femme leur exposa la thèse qui l'avait incitée à quitter Lataquieh pour les rattraper et leur fit part de son récent mariage. Il faut croire que son influence dans la famille était grande, semblable, on peut le croire, à celle de certaines fathmas arabes de contrées désertiques qui,

de nos jours encore, commandent à des villages entiers.

Lahetsia reçut les effusions de ses beaux-frères qui s'approchèrent de lui pour lui baiser l'épaule.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? lui cria Borrombo. Tu les as ensorcelés ?

— Il y a de ça ! répliqua Lahetsia, de bonne humeur. J'ai mis la femme dans mon jeu !

Ayant épuisé les salamalects, il fit ôter les liens de ses amis et obtint qu'ils fussent vêtus comme lui à la Syrienne.

Le repas qui eut lieu le soir, sous la tente brune, fut rendu joyeux par l'entrain des Basques tout à l'euphorie de leur liberté relativement recouvrée.

Le lendemain, la route fut reprise, en caravane, afin que l'équipage ne parût pas se présenter dans l'état habituel aux esclaves qu'on venait vendre aux constructeurs.

Soudain, en arrivant au sommet d'une éminence, tout un plateau peu mouvementé se découvrit aux yeux des voyageurs.

— Voilà la tour, dirent les frères de Haouzia à Lahetsia.

Le Basque suivit du regard la direction de leurs bras tendus.

Vue de loin, l'ambitieuse entreprise paraissait minuscule. À peine comme une légère protubérance au-dessus de l'horizon. Pensez aux flèches de la cathédrale de Bayonne vues des hauteurs de Villefranche, ou, mieux, pour ceux d'entre vous qui sont allés à Paris, à la tour Eiffel, aperçue à la faveur d'une échappée ou d'une hauteur de la grande banlieue.

— Le ciel ne risque pas d'être atteint de sitôt ! risqua Lahetsia pour marquer son scepticisme. Depuis combien de temps travaille-t-on à cet ouvrage ?

— Plus d'une génération a vu s'élever ces chantiers, dit l'un des frères d'Haouzia. Mais la tour est plus haute qu'elle ne le paraît d'ici. Tu verras, quand, au coucher du soleil, nous serons arrivés près d'elle. Son sommet disparaît souvent dans les nuages.

Lahetsia se garda de dire qu'il suffisait que les nuages fussent

assez bas pour cela. Il ne tenait pas à indisposer davantage ses beaux-frères dont il pourrait avoir besoin.

Lorsque la caravane eut marché assez longtemps pour que les détails de l'énorme monument pussent être découverts, tous les Basques, leur chef compris, furent obligés de convenir de leur admiration pour l'audace de l'entreprise. La base carrée de la tour s'étalait sur une aire plus étendue que la plus importante des villes qu'ils avaient visitées. Ils n'en apercevaient qu'un côté. On aurait pu aligner plus de mille chevaux à la file le long de son mur qui s'élevait à soixante pieds au moins au-dessus du sol. Les saillies des encadrements de larges portes d'accès empêchaient la construction d'être monotone. Des créneaux dentelés égayaient la maçonnerie de pierre de festons réguliers. Les étages se succédaient au-dessus de la première bâtisse, comme les plateaux superposés d'une gigantesque pâtisserie. Ils étaient construits en retrait de leurs assises et s'ornaient, eux aussi, de reliefs de fenêtres ou d'autres portes de communication.

Lahetsia compta plus de vingt étages. Il ne fut pas certain de leur nombre exact, soit que la similitude des façades l'embrouillât, soit que la partie la plus élevée se voilât de nuages, comme l'avait annoncé le Syrien, et fut encombrée d'un réseau d'échafaudages qui faisait perdre aux contours leur netteté.

— Mais, observa-t-il, à force de faire des décrochements à l'intérieur, on va finir par se trouver dans l'obligation de surélever indéfiniment une dernière partie dont les dimensions seront bien exiguës. Espère-t-on atteindre le ciel avant d'être réduit à cette nécessité ?

— Ceux qui ont entrepris cette tâche savent ce qu'ils font, répondit un Syrien. Le travail déjà exécuté prouve qu'ils sont les plus grands bâtisseurs qui aient jamais existé.

— Ça, c'est évident, convint le jeune Basque, et je me tiens pour très honoré d'être admis à les aider.

Plus on approchait du chantier, plus les ateliers de préparation se multipliaient. De toutes parts, des blocs de roches granitiques ou calcaires s'amoncelaient en tas informes et bruts, en pyramides de pierres façonnées ou en essaims épars en cours de taille. Des taureaux zébus, attelés parfois à plusieurs douzaines, des buffles et même des éléphants, étaient employés au charroi des matériaux hissés à grand'peine sur des plates-formes montées sur d'épaisses roues de bois plein.

Toute une métropole de tentes s'intercalait entre les ateliers ; tentes de toile brune des nomades, tentes de cotonnade écrue des négociants et des nourrisseurs, tentes bariolées de lin et de soie des riches marchands d'esclaves, des personnages importants du royaume ou des régions avoisinantes.

Jamais les Basques n'auraient imaginé un tel rassemblement, une telle atmosphère d'activité et de bruit.

— Quand nous raconterons ce que nous avons vu, en retournant à Lapurtarra, dit Borrombo, personne ne voudra nous croire ! On s'imaginera que nous avons perdu notre raison en chemin !

— Eh ! Voilà que tout va bien, si tu penses au retour, lui lança Lahetsia. Et tu as raison, car il se produira certainement, j'en ai la conviction.

Il avait moins d'assurance qu'il ne le disait, mais il parvint à donner le change à ses matelots, disposés à le croire d'autant plus aveuglément qu'ils avaient considéré son apparition sur la berge comme une sorte de miracle.

Le lendemain, Haouzia et ses frères obtinrent l'audience des princes qui présidaient à la construction et leur offrirent le concours des Basques, selon la formule préconisée par Lahetsia. Ils furent autorisés à leur présenter le jeune chef qui affronta leur aréopage tout comme s'il eût été un ambassadeur extraordinaire.

Les princes, flattés de ce que leur entreprise leur eût attiré des curiosités aussi lointaines, l'interrogèrent sur l'*Eskual Herri* qu'il leur dépeignit comme une contrée florissante et peuplée, où la main-d'œuvre abondait, ce qui n'était pas rigoureusement exact.

Ils l'accompagnèrent sur la plus haute des plates-formes où ils se rendirent à cheval en suivant un plan incliné^[5], et ils lui montrèrent les chantiers en pleine action.

Le travail se faisait dans le vacarme des chocs des poutres, des coups de marteaux et des cris poussés par les chefs d'équipes.

Bien qu'il n'y eût pas unité de langage, les idiomes ne comportaient pas entre eux de grandes différences. Les variantes relevaient surtout d'accents divers, plus que d'expressions particulières. Avec son dialecte de Lataquieh, Lahetsia arrivait à comprendre ses interlocuteurs et à se faire comprendre d'eux.

Il convint d'employer ses hommes à l'édification d'un mur dont les pierres taillées étaient déjà à pied d'œuvre.

Le lendemain, les dix compagnons étaient à la tâche et y apportaient une ardeur bien supérieure à celle des équipes d'esclaves.

Pendant plus de trente jours, les matelots s'acharnèrent, mettant à leur actif des parois, des arcs-boutants, des portes monumentales et des rangées de créneaux.

Lorsqu'ils eurent épuisé les matériaux qui avaient été montés pour eux, ils entreprirent d'en transporter d'autres. Ils appliquèrent leur manière de conduire les bœufs de leur pays aux buffles et aux zébus qui leur furent confiés. Des esclaves furent mis à la disposition de chacun d'entre eux. Ils les accoutumèrent aux commandements basques. Comme ils les lançaient à pleine voix pour se faire entendre au milieu du tumulte, ils ne tardèrent pas à se faire remarquer des équipes qui se trouvaient sur leur chemin. Leurs mots étranges et chantants frappèrent d'autant plus les autres chefs de chantiers que le rendement de nos héros était nettement supérieur à celui de leurs émules. En cette époque d'extrême crédulité, il était inévitable qu'un langage inconnu passât pour un recueil de formules magiques.

Les commandements basques furent donc imités tant bien que mal et plutôt mal que bien.

L'inconvénient de ce formulaire inusité n'aurait pas été très dangereux, s'il n'avait été employé à la suite d'un accident particulièrement grave.

Un jour, plusieurs colonnes et quelques murs de soutènement fléchirent sous la charge croissante des étages supérieurs, soit que les points d'appuis aient été mal placés, soit que les matériaux eussent été disloqués par l'énorme poids qu'ils avaient à supporter.

Lahetsia se tenait avec Begnat vers la moitié de l'ascension en plan incliné. Il entendit le fracas d'écroulements aux étages supérieurs et vit des lézardes s'accroître à vue d'œil dans la partie où il s'était installé lui-même. Il pressentit une catastrophe dont les effets allaient se propager rapidement.

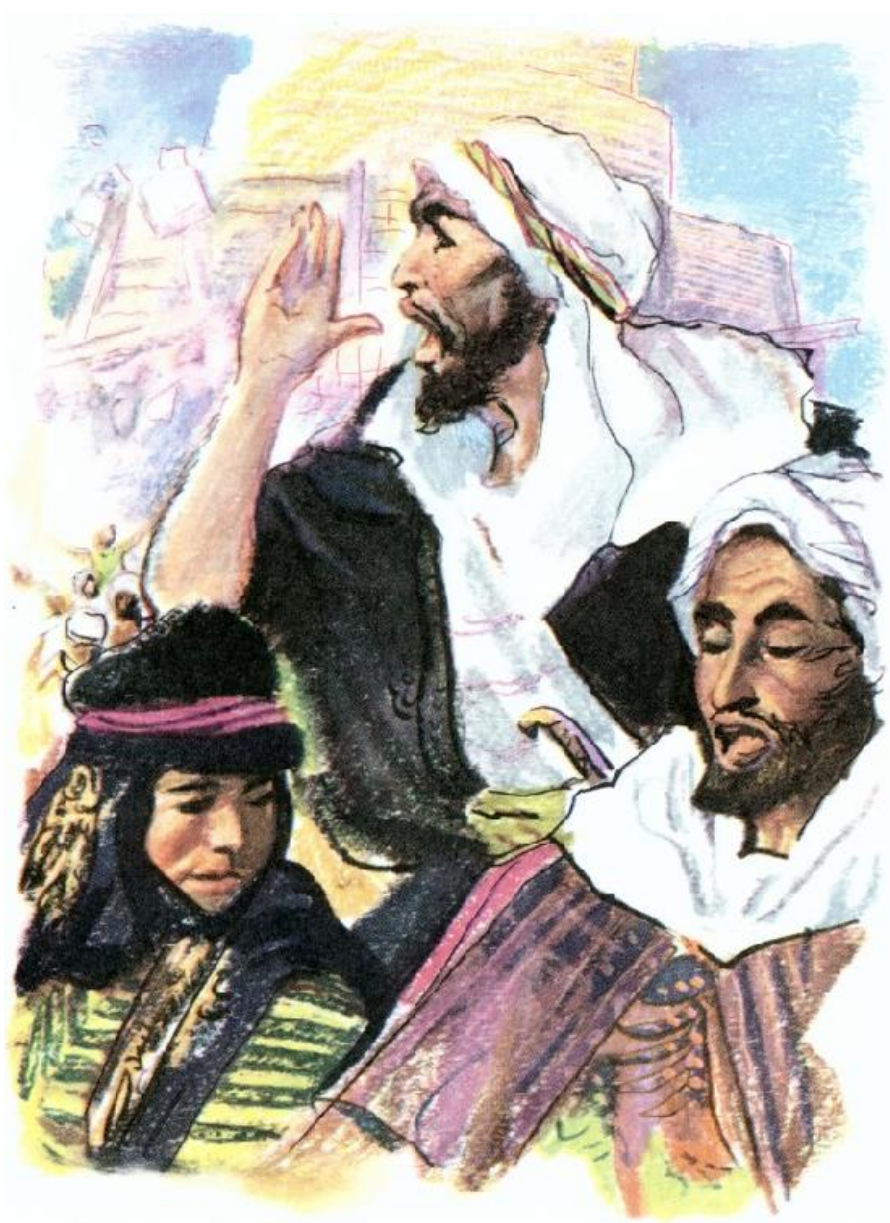
Les équipes de Borrombo, Sorhaïtz et Yatcha venaient de le dépasser, hâlant des pierres taillées vers le sommet. Celles de Carricaburu, Aïnciart et Ithurriberria devaient être en train de monter dans la moitié inférieure de la tour. Les autres avaient dû repartir pour s'approvisionner aux dépôts de matériaux de la plaine.

— Cours au-devant de nos amis qui arrivent, ordonna-t-il à Begnat. Dis-leur de se retirer en toute hâte en abandonnant les pierres où tu les rencontreras. La tour peut s'écrouler. Je vais aller chercher ceux qui sont montés.

Les deux hommes se précipitèrent en sens inverses.

Lahetsia ne tarda pas à se heurter à des groupes affolés de travailleurs qui avaient pressenti le danger comme lui et qui refluaient vers le bas en hurlant de peur. Il éprouva quelque peine à se frayer un chemin au milieu de leur masse, et, comme leur nombre croissait, ralentissant de plus en plus son allure, il recourut à Yirrintzina ou cri de ralliement des Basques, qui rappelle, en beaucoup plus aiguës, les modulations que le cinéma américain prête à son homme des bois, *Tarzan*.

Lahetsia avait du coffre et son appel retentit assez fort pour que ses trois matelots l'entendissent. Ils s'arrêtèrent et comprirent que leur chef les appelait. Les fuites éperdues qui les entouraient les avaient déjà renseignés sur la menace d'un danger, aussi, interprétèrent-ils Yirrintzina comme un ordre de redescendre au plus vite. Ce qu'ils firent en commandant à leurs esclaves de les imiter.



Mais l'*irrintzina* avec ses sonorités singulières avait troublé l'esprit des chefs de chantiers déjà apeurés par l'imminence du péril. Aussi, lorsqu'ils entendirent les ordres de Sorhaïtz, Borrombo et Yatcha, ils essayèrent de les imiter, croyant devoir leur salut à ces mots qu'ils ne comprenaient pas, qu'ils prononçaient mal et qu'ils employaient à tort et à travers, souvent à contresens.

Lahetsia récupéra ses trois équipes au milieu d'une véritable avalanche de fuyards rendus fous par les cris et les commandements

incompréhensibles.

Il se laissa emporter par le flot et bientôt il réussit à le dépasser.

Begnat, de son côté, était allé au-devant de Carricaburu, Ithurriberria et Aïnciart en se faisant précéder d'explications criées en basque que la galerie de plan incliné répercutait sans fin. Il avait entendu, lui aussi, Yirrintzina et il l'avait repris pour son compte, en le faisant alterner avec des phrases explicatives.

Comme il avait de l'avance sur les fuyards de la partie supérieure, il étonnait les gens qu'il rencontrait et que l'immensité de la construction avait empêchés d'entendre les grondements et les fracas des premiers effondrements.

Ceux qui le virent aborder les équipes montantes de ses compatriotes et fuir avec elles après quelques explications lancées sur le mode véhément, s'émurent et, à tout hasard, les suivirent.

Lahetsia et ses trois équipes étaient redescendus de justesse. Près de cinq étages s'étaient désagrégés sur plus de la moitié de la superficie, écrasant au moins un millier de travailleurs, d'esclaves et de chefs de chantiers.

Mais quelque frénésie qu'y apportassent les rescapés, l'accès à la plaine était long à atteindre. Le plan incliné ne descendait qu'en suivant une large spiraloïde qui longeait les murs extérieurs.

Dans leur impatience de se trouver hors des murs qu'ils croyaient entièrement voués à la destruction, les fuyards s'étaient entassés au point de provoquer un embouteillage dans la galerie, pourtant spacieuse et ils luttèrent sauvagement entre eux pour se pousser aux premiers rangs. Nombre des moins robustes furent renversés et périrent piétinés et étouffés.

Ce que voyant, Lahetsia ralentit la marche de ses hommes qu'il rassembla par de nouveaux *irrintzinas*.

— Il est peu probable, leur dit-il, que l'effondrement soit général. Nous devons être déjà dans une sécurité à peu près certaine. Le péril est devant nous, dans cette cohue que la panique rend démente. Il sera toujours temps de la dépasser lorsqu'elle aura réussi à s'écouler après avoir massacré assez de malheureux pour assurer sa fuite continue.

Il obligea ses équipes à ronger leur frein, car, si ses Basques

étaient habitués à tenir un compte exact de ses avis, les esclaves, hors d'état de comprendre les explications qu'il avait données dans sa langue natale, étaient sous l'empire de la même frayeur démente que ceux qui les précédaient.

Enfin, la galerie fut dégagée. Au passage, Lahetsia fit emporter des blessés qui lui paraissaient susceptibles d'être soignés.

À l'extérieur, la foule avait reculé, loin des abords de la tour, au delà des chantiers de taille de pierre restés à l'abandon.

Princes et entrepreneurs avaient dû suivre le flot qu'aucun avis ni aucun ordre n'eussent pu arrêter.

Cependant, lorsque tous se retrouvèrent à bonne distance de la construction, les dirigeants et quelques hommes de bonne volonté voulurent organiser des secours.

C'est alors que se produisit le phénomène qui a contribué, autant que l'ampleur de sa conception, à immortaliser la tour de Bab Ilo, ou de Babel.

Encore surexcités par leur extrême émotion, beaucoup ne retrouvèrent pas l'usage de la langue à laquelle ils étaient accoutumés jusqu'alors. Ils y avaient tant mêlé de locutions, empruntées au basque et déformées de mille manières, qu'ils ne parvinrent pas à s'entendre. Ce fut la confusion des langues que le Créateur se plut à rendre inextricable pour châtier les hommes assez présomptueux pour avoir cru qu'en se coalisant ils pourraient lui disputer le royaume des cieux.

De tous les dialectes qui étaient en usage en ce lieu, seul le basque subsista parce que Lahetsia et ses matelots s'étaient trouvés mêlés à la construction par le seul jeu des circonstances, sans que l'ambition des Babyloniens les ait même effleurés.

La tour, abandonnée, subit depuis lors les épreuves issues des mauvais calculs de ses architectes et celles, plus lentes, mais inexorables, du temps ; à telle enseigne qu'aujourd'hui, son emplacement n'est même pas exactement connu.

Lahetsia repartit pour son pays avec son équipage intact qui put se procurer un bateau à Lataquieh. Il emmena Haouzia qui eut tout le temps, au cours du lent périple du retour, de s'initier à l'emploi de la langue de l'*Eskual Herri*.

Et c'est peut-être pourquoi, à l'instar de la Syrienne de

Lataquieh aux yeux de velours et aux cheveux de jais, tant de Basquaises et de Bayonnaises sont brunes comme la nuit...



La chanson basquaise de Roland et le chant des Maures



andis que « La chanson de Roland » était propagée en France par les ménestrels, jongleurs et troubadours, un autre poème, beaucoup plus court exaltait, dans le pays basque, le même épisode guerrier.

Dans un autre sens, bien entendu !

En voici la traduction approximative, car elle fut rédigée en basque exclusivement^[6] :

ALTABISCAR

Un long cri modulé a fait vibrer les cimes,
Et l'écho réveillé l'a transmis aux vallons.
Le grand chien qui dormait au seuil de la maison
S'est levé, frémissant et l'oreille tendue.
D'autres *irrintzinas*^[7] traversent l'étendue.
C'est l'alerte lancée aux gens d'Altabiscar.
L'*Etcheko-Yaouna*^[8], venu devant sa porte,
Interroge le ciel et dit : Que me veut-on ?
Quelle est cette inquiétude et qui trouble le calme ?
Il fait taire son chien qui donne de la voix,
Mais d'autres aboiements montent des alentours.
Peu à peu, cependant, le silence retombe.
Un silence incomplet. Si les chiens se sont tus,
Une vague rumeur persiste au creux des monts...

C'est du nord qu'elle vient. Du col d'Ibaneta,
Ont précisé les cris lancés à pleins gosiers.
C'est le murmure sourd d'une armée qui s'avance.
Ses chefs ont-ils donc cru les Basques si craintifs,
Qu'ils osent les braver au cœur de leurs montagnes ?

Aux chocs des boucliers, des lances, des cuirasses,
Aux pas lourds des chevaux, aux heurts contre les rocs
Nos gars ont répondu de leurs postes de veille.
À leurs *irrintzinas* ont succédé leurs cors.
Pour que les gens d'en bas sachent qu'il faut combattre.
L'*Etcheko-Yaouna* a aiguisé ses flèches
Et tous les hommes faits ont affûté les leurs.
Ils sont partis là-haut rejoindre les guetteurs.

Les regards acérés plongent dans la vallée,
Attentifs aux progrès des grands éclaireurs blonds.
Les arcs restent tendus au creux des mains crispées,
Les flèches aux carquois. Ce n'est pas le moment.
Ils sont encore trop peu. D'autres, bientôt, viendront...

Les voici, rangs compacts, piétons et cavaliers,
Emplissant tout le creux de l'étroite vallée.
Miroitement d'aciers, hérissément de lances,
Flot puissant qui, d'en haut, ne paraît qu'un ruisseau.
Étendards de couleurs encadrés de cohortes
Semblables à des fleurs escortées de fourmis.
— Combien sont-ils, enfant ? Combien ? Compte-les bien !
— Un, deux, trois, quatre ou cinq ; six, sept, huit, neuf ou dix,
Quinze, seize ou dix-sept, dix-huit, dix-neuf ou vingt...
Vingt mille et d'autres cents, ou davantage encore
On perdrait tout son temps à les dénombrer tous !

Que viennent faire ici tous ces hommes du Nord,
Francs, vassaux et alliés, issus de Germanie ?
À quoi leur servirait de troubler notre paix ?
Ils avancent toujours, sans souci des hauteurs
D'où nous nous préparons à les frapper à mort.

Dieu tout-puissant, qui fit ces monts et ces abîmes,
Voulut que les guerriers ne les franchissent pas.
Aussi, disposa-t-il des rochers sur les cimes,
Des blocs prêts à tomber sous la poussée des bras...
Unissons nos efforts, tendons nos muscles souples,
Déracinons les rocs, qu'ils bondissent en bas,
Écrasant cavaliers, piétons, chefs et soldats,
Fracassant et tuant et semant la déroute...

Les rocs en tournoyant entraînent d'autres rocs.
Chaque bloc projeté provoque une avalanche
Dont le fracas grondant couvre tout autre bruit.

Sans doute les guerriers ont-ils poussé des cris
D'effroi, de désespoir ou même de colère.
Mais rien n'a résonné qu'un grand bruit de tonnerre !
Oh ! Combien d'os broyés et de débris sanglants,
De casques défoncés, de corps agonisants !
Fuyez ! Fuyez au loin, vous qu'un sort favorable
À conservés intacts sous cette pluie de mort !
S'il vous reste un cheval, ou même un peu de force,
Fuyez sans plus attendre avant qu'il soit trop tard,
Car, de nos arcs tendus, nos flèches vont jaillir,
Tirées de haut en bas, précises et terribles !
Fuis, toi, roi Carloman à la barbe argentée,
Qui hésites au seuil de la vallée funeste !
Nous t'avons reconnu à ton grand étendard,
À ta cape écarlate et à tes plumes noires.
Tu ne peux rien pour ceux qui sont déjà tombés !
Ton neveu bien-aimé, Roland, le plus vaillant,
Est étendu là-bas, inerte et tout meurtri.
Son courage étonnant, cette fois, ne sert
De rien, car il est mort ! ;Tu peux pleurer sa perte...
Et maintenant, amis, laissons donc les rochers,
Descendons à mi-pente afin de mieux viser !...

Ils fuient éperdument, abandonnant leurs morts.
Où sont les rangs compacts, piétons et cavaliers ?
Où, le fourmillement dans l'étroite vallée ?
Où, le hérissément de lances et d'épées ?
Où, les tons éclatants des bannières flottantes ?
Armes souillées de sang ne lancent plus d'éclairs !
Troupes en désarroi ne sont plus que troupeaux !
— Combien sont-ils, enfant ? Combien ? Compte-les bien !
— Ni mille, assurément, ni cent, ni beaucoup moins !
Vingt, dix-neuf, ou dix-huit ; dix-sept ou même seize ;
Quinze, quatorze, treize, onze, dix... ou bien neuf ;
Huit, sept, cinq, trois, deux, un...
Pas un seul de vivant. Il n'y a plus que des morts !

C'est fini !...

Seuls les jeunes guetteurs resteront sur les cimes.
Etcheko-Yaouna, retournez au logis,
Embrassez vos enfants et votre douce femme.
Laissez votre bon chien veiller à votre porte.
Nettoyez bien votre arc, votre cor et vos flèches,
Rangez-les à leur place et dormez sans remords...
Les rapaces de nuit iront dans la vallée

Où ils se repaîtront de ces chairs écrasées.
Et ces os blanchiront jusqu'à l'éternité.

Mais au début du Treizième Siècle une autre chanson basquaise montrait l'« Eskual Herri » en lutte avec les mêmes Maures que les Francs de Charlemagne avaient combattus :

CHANT D'ABARCA

« Belzunce au grand roi Abarca,
Salut et nouvelles ;
L'habitant de Pampelune demande du secours contre le Maure
qui veut s'emparer de sa ville et de la couronne. »

« Abarca à Belzunce, au lion des combats,
Merci et nouvelles ;
Le soleil ne passera pas deux fois sur les montagnes avant que le
Maure soit exterminé. »

Lors, le roi se dépêche et ceint son baudrier,
Accroche son carquois, enfonce casque en tête,
Prend javeline en main, monte son destrier
Et part sur la grand'place en criant à tue-tête
Pour alerter ses gens et pour les emmener.
Il est bref et précis : « Laissez tout et venez ! »
Ordonne-t-il, certain de leur obéissance.
Les Basques étonnés sortent de leurs maisons.
Ils sont armés d'épieux, de massues et de lances.
Abarca, chef subtil, doit avoir ses raisons.
Tous les guerriers sont là : de Yatcha, le colosse,
À Ithurriberria, sec comme un vieux sarment,
Borrombo, Lahetsia, Celhay et ses molosses,
Accaréguy, Detchart, le ban, l'arrière-ban.
« Le Maure, dit le roi, ne manque pas d'audace.
« Belzunce, le vaillant, est par lui assiégé.
« J'ai promis de l'aider à défendre sa place.
« Courons à son secours. Allons le dégager,
« Portons-nous au-devant de la horde barbare.
« Labourdins ! Soutenons nos frères de Navarre ! »

La neige est à Velate et sur les contreforts.
Les sentiers disparus, les routes recouvertes
Et, sous le blanc tapis, les brèches entrouvertes
Rendent la marche ardue, même à des hommes forts.
Dans leurs aires glacées, les grands aigles grelottent.

Des chutes de cristal brillent au fond des grottes.
Le froid engourdit tout, tout est roc, tout est dur.
Mais bien plus dure encore est l'ardeur déchaînée
D'Abarca et des siens au courage si pur.
Pour eux, en vérité, il n'est ni Pyrénées,
Ni neige, ni glaçons, ni gouffres à braver.
Un seul souci les point : avant tout, arriver !

Orgueilleux d'assiéger et confiants en leur nombre,
Les Maures ont dressé leur camp près de l'Arga^[9].
Ils sont gorgés de mets, d'alcools, de Malaga.
Leurs chansons avinées montent dans la nuit sombre.
Ils ne se doutent pas qu'approchent en rampant
Les Basques d'Abarca, joints à ceux de Navarre,
Épaulés sur leur flanc par les Guipuzcoans.
Leurs voix bientôt lassées s'éteignent une à une.
Ils se sont endormis sous un ciel noir sans lune...

Avant que l'aube pâle éclaire l'horizon
Les Basques ont foncé avec des cris terribles.
L'Émir qui reposait sur son lit de toisons
S'est réveillé en proie à l'angoisse indicible.
Il fuit avec sa garde en grand'peur d'être pris^[10],
Tandis que pointe à l'Est la lueur d'un jour gris.
Les Maures acculés au bord de la rivière
Tombent tous sous les coups d'une ire meurtrière ;
Il ne reste plus rien des fiers envahisseurs,
Rien que des morts, du sang, des armes, des décombres,
Même pas un blessé qui clame sa douleur.
Pas un être vivant. Plus rien. Pas même une ombre !

Jésus, Marie et saint Pierre au Pays basque [11]

Les deux charretiers



Le Seigneur Jésus et saint Pierre cheminaient en Pays basque en évitant, de préférence, les agglomérations, car le temps des prédications était révolu depuis belle lurette, et il ne manquait pas, Dieu merci ! de desservants dans les églises de l'*Eskual Herri* pour monter en chaire tous les dimanches. Le séminaire de Bayonne en fournissait chaque année par douzaines, bien pensants, bien disants en latin, en basque, et même en français, ce qui n'était pas si nécessaire !

Or donc, le Maître et son Disciple suivaient un chemin de traverse qui serpentait entre deux collines, un de ces chemins mal entretenus et plus tracés d'ornières qu'il n'est licite d'en voir sous une bonne administration rurale.

Voilà qu'à la sortie d'un tournant, les deux saints personnages aperçoivent un charretier en fâcheuse posture. Sa carriole, en passant dans un trou, s'était renversée.

L'accident était récent. La roue restée en l'air tournait encore et le bourriquot attelé aux brancards se trouvait couché sur le flanc. Quant à l'homme, il priait, agenouillé sur le sol défoncé, à côté de son équipage.

— Ça devait arriver ! maugréa saint Pierre. On n'a pas idée de chemins aussi mal fichus !

— Ttt !... Ttt !... Surveille un peu ton langage, je te prie ! fit seulement observer le Seigneur.

Pierre baissa le nez et marqua sa confusion en se laissant dépasser d'un pas par son Maître.

Cependant, Jésus arriva à la hauteur de l'accidenté avec saint Pierre dans sa foulée.

Le bonhomme priait avec les marques de la plus grande ferveur. Il avait les yeux clos et les mains jointes sur la poitrine, selon les meilleurs principes appris au temps de son catéchisme.

L'apôtre - qui, depuis que le feu du Ciel de la Pentecôte lui avait conféré le don des langues, comprenait le basque, par conséquent - l'entendit qui disait, avec des inflexions d'évidente humilité : « Dieu qui êtes si bon, Dieu qui êtes si puissant, remettez ma charrette sur ses roues, je vous en supplie ! Dieu secourable, aidez-moi !... »

Le temps que Pierre eût écouté la plainte, et Jésus était déjà de cinq pas plus avant. Il était passé près de l'homme, sans marquer le moindre temps d'arrêt. Tout au plus, avait-il jeté un coup d'œil au bourriquot (dont il avait l'espèce en sympathie particulière depuis le dimanche des Rameaux) pour constater que le quadrupède n'avait aucun mal et qu'à tout prendre, il s'accommodait assez bien de la position couchée.

Pierre pressa le pas, tout étonné de l'indifférence divine.

— Seigneur ! s'écria-t-il. N'intervenez-vous pas ?

— Tu le vois ! répondit le Maître en souriant imperceptiblement. S'il fallait faire des miracles à chaque fois qu'on en a l'occasion, ça ne finirait pas !

« Après tout, pensa Pierre, peut-être que Dieu-le-Fils s'en remet à Dieu-le-Père ou au Saint-Esprit ! En ce cas, je n'ai pas à m'en mêler. Ça devient une affaire de famille ! »

Les méandres du chemin firent que, bientôt, le charretier agenouillé fut hors de vue.

Pierre avait repris sa place à côté de Jésus et il se disposait à oublier l'incident, lorsque des vociférations lui firent dresser l'oreille.

La voix s'élevait au delà d'un nouveau tournant. Bientôt son possesseur fut en vue, en même temps que la cause des cris. Une seconde charrette renversée gisait sur le méchant chemin et son conducteur acceptait mal son infortune.

Tout en faisant retentir les échos des éclats de son organe vocal, il s'épuisait en tractions, en poussées, en pesées, en coups de poing,

tirant par ci, cognant par là, s'arc-boutant ailleurs et toujours en vain.

Son âne, dételé, paissait tranquillement sur le bord de la route.

L'homme criait toujours et Jésus souriait. Ce que voyant, saint Pierre en fit autant. Mais, distinguant soudain les paroles lancées avec véhémence, il changea d'expression. C'étaient bel et bien des jurons ! D'affreux jurons de Basque où revenait souvent le nom de l'Ennemi, *Debruya*, le Diable !

« *Debruya michaya !* » (Fils du Diable), « *Debruya sikina !* » (Cochon de Diable). D'autres choses encore, pas belles à entendre, malaisées à traduire honnêtement, et *Debruya* revenait, accommodé à d'autres sauces.

— Pierre, dit doucement Jésus, allons donner un coup de main à ce brave homme.

L'apôtre en resta, sur l'instant, bouche bée.

— Eh quoi, Seigneur ? articula-t-il quand il eut avalé sa salive. Faut-il donc secourir celui qui jure comme un païen, alors que nous avons laissé sans l'assister celui qui priait de si touchante façon ?

Le Maître regarda son Disciple bien dans les yeux.

— Écoute, Pierre ! Veux-tu que je te dise ?...

L'apôtre se demanda quelle confidence il allait recueillir.

Mais Jésus acheva posément :

— Celui-ci fait tout ce qu'il peut, comme il le peut. Mais l'autre ? Eh bien !... C'est un fainéant !

*

Le cheval de Saint-Pierre

Ce devait être sur le même chemin que saint Pierre se plaignait des douleurs que la mauvaise chaussée occasionnait à ses pieds nus.

— Tout de même, Seigneur ! En Galilée, nos routes étaient meilleures !

— Il y a bien longtemps de cela ! dit Jésus. Et tu n'étais encore

qu'un simple pêcheur, assez jeune, ma foi ! Maintenant, dès que tu quittes l'entrée du Céleste séjour pour me suivre en reprenant l'aspect d'un homme, tu regrettes ton confort de là-haut.

— Je l'avoue. Seigneur ! Mais avouez aussi que ce chemin est bien mauvais !

— Écoute ! Je veux bien te donner un cheval, si tu arrives à me réciter le *Notre Père* d'un bout à l'autre sans distraire ta pensée de ta prière.

La mine de l'apôtre s'épanouit.

— Bah ! C'est une chose facile à faire que vous me proposez là ! Comment le voulez-vous ce *Notre Père* ? En latin, en basque ou en français ?

— Aucune importance ! En basque, si tu veux, puisque nous sommes au Pays basque.

Aussitôt saint Pierre de commencer précipitamment :

— Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté... Ah ! À propos de volonté, Seigneur, avez-vous décidé si le cheval aurait une selle ou n'en aurait pas ?

Il venait, tout d'un coup, de penser à la sensibilité de son épiderme.

Mais Jésus lui répondit :

— Tu n'auras ni cheval, ni selle !

*

L'or et l'argent sur l'aubépine ^[12]

Il n'y a jamais eu beaucoup de mendiants en *Eskual Herri*. Même très pauvres, les Basques répugnent à tendre la main. Toutefois, il arrive que les plus misérables d'entre eux, lorsqu'ils n'ont plus famille ni possibilité de travail ou d'emploi, recourent à la mendicité.

En ce temps que Jésus employait à parcourir les Provinces pour les dédommager de ne pas les avoir visitées lorsqu'il était le Messie, il s'intéressait, selon sa tendance, aux malheureux et tout

particulièrement aux mendiants dont la misère était plus forte que la fierté.

Il avait l'air de les rencontrer par hasard, mais, connaissant toutes choses, il s'arrangeait pour qu'ils pussent se trouver sur son chemin. Il leur faisait l'aumône. Discrètement. À telle enseigne que saint Pierre n'arrivait pas à se rendre compte de ce qu'il donnait, quoiqu'il essayât de le découvrir. La curiosité est un défaut, mais ce n'est pas un péché. Le prince des Apôtres était assez excusable, après tout, d'y être enclin. Ses fonctions de Portier céleste (dont saint Thomas faisait l'intérim) l'avaient habitué à de tels interrogatoires minutieux à l'entrée du Séjour des Bienheureux qu'il en avait gardé la manie de chercher à tout savoir. En somme, son travers relevait de la déformation professionnelle.

Jésus s'en amusait et le laissait dans l'ignorance.

Pierre avait bien osé lui poser quelques questions d'ordre général, réminiscences encore des soucis administratifs qu'il avait eus à l'occasion de son pontificat romain.

— Avez-vous emporté, Seigneur, assez d'argent pour notre tournée ? avait-il demandé.

— Assez, sans doute, avait répondu Jésus. Mais pas beaucoup. Juste le strict nécessaire. Je suis trop près des humbles pour être bourré d'argent, comme un banquier.

Pierre avait dû se contenter de cette réponse sibylline qui n'avait pas été sans lui inspirer une certaine inquiétude.

Or, un jour, le remerciement d'un mendiant le frappa.

— Mille mercis, mon beau Sire ! Que Dieu vous le rende !

La formule était vieille comme le monde, ou presque et saint Pierre pensa à tous ceux qui l'avaient déjà employée, l'employaient encore et l'emploieraient dans les temps à venir.

Il se dit que le total devait représenter un fameux remboursement.

« Dieu vous le rendra ! » ou « Dieu vous le rende ! » Dieu ne pouvait manquer de tenir les promesses ou d'exaucer les souhaits faits en son Nom par les déshérités auxquels sa Suprême Justice devait une compensation pour leurs épreuves terrestres. Et Dieu, c'était Jésus

puisque la Trinité est une et indivisible.

Alors, au comble du souci, l'apôtre fit observer à son Maître :

— Au train où vous allez, Seigneur, vous aurez trop de dettes. Vous êtes-vous avisé de ce que, dans le monde entier, on vous colle des remboursements sur le dos ? Et, non content des engagements que l'on prend en dehors de vous, voilà que vous surenchérissez en dilapidant le peu que vous avez emporté. Comment ferez-vous pour régler tout ça et comment ferez-vous plus immédiatement, quand nous n'aurons plus le sou pour payer notre écot à l'auberge ?

— Pierre ! Pierre ! dit Jésus, voilà que tu manques de foi ! Tu ne tarderas pas à t'en repentir.

Mais l'apôtre était buté, ce jour-là. Il se trouvait — en bien moins grave, toutefois — dans le même état d'esprit qu'au soir du reniement, avant que le troisième chant du coq l'eût fait rentrer en lui-même et battre sa coulpe.

Cette fois, c'était, plus bénévolement, un Pierre-partisan-du-pas-d'histoires qui avait pris le dessus. En même temps qu'il avait entrevu l'éventualité d'une imminente impécuniosité, il s'était souvenu de la prison pour dettes, châtement que l'époque réservait aux mauvais payeurs. (Châtement qui, à tout prendre, n'était pas sans avantage puisqu'il constituait un moyen commode de s'acquitter, moyen que de nos jours, bien des débiteurs se feraient une joie d'utiliser.)^[13]

Or Pierre avait conservé un mauvais souvenir de sa prison dernière bien qu'elle l'eût conduit à la gloire céleste par la palme du martyre. Vraiment, le long séjour au paradis l'avait rendu assez douillet.

Il avait quelque argent sur lui. Aussi, pour échapper aux ennuis qu'il appréhendait, résolut-il de faire cavalier seul.

— Si vous n'y voyiez pas d'inconvénient, Seigneur, insinua-t-il, nous pourrions, dorénavant, aller chacun de son côté. Si je ne me séparais de vous on finirait par me faire endosser une partie de vos dettes et je vous avoue que je n'y tiens pas.

— Tu as peut-être raison, répondit Jésus. Tiens ! Nous arrivons à un carrefour. Prends le chemin d'Urcuray, à gauche. Moi, je vais aller à droite.

Quoiqu'il eût dit, saint Pierre s'engagea à regret sur sa nouvelle

voie. Peut-être quelque cocorico lointain l'incitait-il à regretter son initiative. Il ne put s'empêcher de jeter un regard en arrière au moment précis où son Maître, secouant le tronc d'un pied d'aubépine, réalisait le miracle d'en faire tomber une pluie de pièces d'or et d'argent.

Il comprit son erreur et sa naïveté, revint précipitamment sur ses pas et se baissa pour ramasser la plus grande quantité possible de cette précieuse monnaie.

— Non, Pierre, non ! intervint Jésus. Ne ramasse point cet argent. J'en ai besoin pour payer mes dettes.

Mais Pierre ne se releva pas. Il s'agenouilla et déclara en se faisant tout humble :

— Oh ! Seigneur, vous paierez facilement vos dettes, vous ! Maintenant et toujours. Je déplore mon égoïsme et veux être, désormais, votre inséparable compagnon !

*

Le fer à cheval et les cerises^[14]

Une autre fois, tandis qu'ils suivaient, l'un derrière l'autre, la pente du calvaire de Hasparren, le Seigneur dit à son disciple :

— Ramasse donc ce fer à cheval qui traîne à terre.

Mais saint Pierre, qui ne se sentait pas d'humeur à se baisser, se contenta de repousser l'objet du pied en se disant : « Quelle idée saugrenue de vouloir ramasser ce vieux morceau de ferraille ! »

Jésus ne dit rien. Toutefois, comme il était en son pouvoir de le faire, il attira le fer à cheval dans sa main comme par l'action d'un aimant, sans que saint Pierre eût pu s'en apercevoir.

En arrivant à l'entrée du premier village où l'on entendait résonner l'enclume d'un maréchal-ferrant, le Maître entraîna son disciple chez l'artisan et, découvrant le fer, il le vendit pour deux sous.

« Oh ! oh ! s'écria intérieurement Pierre. S'il ne s'agissait de Notre Seigneur, je serais tenté de croire que je viens d'assister à une action qui frise l'avarice, péché capital ! »

Mais comme en traversant la bourgade, Jésus utilisa la piécette

pour acheter une poignée de cerises qu'il fourra dans sa poche, l'apôtre révisa son jugement.

« C'est, pensa-t-il, parce qu'il a eu envie de cerises et qu'il n'a pas voulu démonnayer une de ses pièces d'argent que mon maître a agi comme il l'a fait. »

Ils quittèrent le village et le soleil, jusqu'alors caché derrière un gros nuage, se découvrit d'un coup et darda ses rayons sur la route empierrée. En un rien de temps, la chaleur devint étouffante. Saint Pierre, tout suant et la bouche desséchée, se mit à regarder de toutes parts en disant, comme s'il parlait pour lui-même :

— N'allons-nous donc pas trouver bientôt quelque petite source ?

Jésus se tint coi, mais, comme si de rien n'était, il laissa tomber de sa poche une cerise, bien rouge, bien dodue, bien ronde.

L'apôtre se baissa prestement et la porta encore plus vivement à sa bouche en ayant soin de tourner la tête de côté pour que son Maître ne le vît pas.

Un peu plus loin, le même manège se reproduisit et ainsi dix, quinze et vingt fois, tant qu'il plut à Jésus de laisser choir des fruits vermeils, saint Pierre les ramassant et les mangeant.

Ils s'arrêtèrent enfin à l'ombre d'un grand chêne.

Alors Jésus dit à Pierre :

— Si tu t'étais baissé seulement une fois, comme je te l'avais demandé, pour ramasser le fer à cheval, tu n'aurais pas eu besoin de te courber vingt fois pour manger des cerises.

Et Pierre battit sa coulpe une fois de plus. Il en avait l'habitude. Mais il faut reconnaître que sa contrition était parfaite.

*

Les bons et les méchants

Un jour, un violent orage éclata du côté d'Itxassou. Jésus et son compagnon qui s'étaient mis à l'abri d'une cabane de berger sur le contrefort du Mondarrain, suivirent du regard la marche du phénomène dévastateur. Au-dessous d'eux, le vent déchaîné saccagea

les champs et la grêle acheva leur ruine. Puis, la foudre tomba sur le village. Après quoi le calme revint.

— Pourquoi, Seigneur, demanda saint Pierre, les cataclysmes éprouvent-ils aveuglement bons et méchants ? Pourquoi pas seulement les méchants ? Ce serait plus juste !

Mais, comme Jésus paraissait absorbé dans ses pensées, oubliant de répondre, Pierre n'osa pas insister.

Bientôt le Maître se leva et son disciple le suivit. Ils descendirent dans la vallée.

Un essaim d'abeilles agglutiné autour d'une basse branche attira l'attention du Fils de Dieu.

— Pierre, ordonna-t-il. Prends cet essaim.

— C'est que... Nous n'avons pas de ruche, Seigneur.

— Prends-le, te dis-je, et mets-le dans ton sein.

Pierre obéit, non sans éprouver une désagréable impression de crainte.

Ce qui devait arriver arriva.

Jésus qui avait repris sa marche entendit crier l'apôtre.

— Aïe ! Aïe ! Oh ! Les abeilles me piquent !... Oh ! Aïe ! Aïe !...

Des bruits mats paraissaient rythmer ses exclamations.

Plus loin, le Seigneur s'arrêta devant une ruche vide.

— Donne-moi donc l'essaim, dit-il à Pierre, que je le fasse entrer dans la ruche que voilà.

— Seigneur, avoua saint Pierre, l'essaim n'existe plus. J'ai écrasé toutes ses abeilles.

— Pourquoi ?

— J'ai été piqué.

— Combien de fois ?

— Oh ! Bien dix ou douze fois pour autant que j’aie pu m’en rendre compte.

— Il y avait bien une centaine d’abeilles dans l’essaim.

— Peut-être bien, Seigneur.

— Eh bien ! Donne-moi donc celles qui ne t’ont pas piqué. Tu ne les as pas écrasées aussi, je l’espère ?

— Hélas, Seigneur ! Je n’en ai pas laissé une seule en vie !

— Pourquoi les écraser toutes ? demanda encore Jésus, puisque toutes ne t’avaient pas piqué ?

Pierre leva les yeux vers son maître et le vit qui lui souriait doucement.

— J’ai compris, Seigneur, dit-il, et je comprends encore que je ne puis faire un pas sans écraser involontairement des bestioles plus inoffensives et plus petites que les abeilles. Les choses sont ce qu’elles doivent être et la Justice est l’apanage de Dieu quand il estime venu le moment de l’appliquer.

*

La première culotte

Manech n’avait, de sa vie, mis une culotte. Il n’en avait même pas vu, bien qu’il eût passé la quarantaine.

Il est vrai que ce vêtement venait à peine d’être mis à la mode, ce qui montre que cette histoire n’est pas précisément d’hier !

Jusqu’alors, hommes et femmes avaient été revêtus de robes et la majorité n’imaginait pas qu’on pût se vêtir autrement.

Aussi, notre homme fut-il grandement surpris lorsqu’au retour du marché de la ville voisine, sa femme Katialin lui dit :

— Tenez ! Je vous apporte^[15] une robe de forme nouvelle. Je ne connais pas son nom, mais tous les messieurs de la bonne société en portent de semblables.

Manech fut touché par l’attention de sa femme et flatté d’entrer en possession de ce vêtement à la mode.

Mais en voyant le double tuyau d'étoffe se développer lorsqu'il le tint à bout de bras, il fut très embarrassé quant à la façon dont il pourrait l'utiliser.

— Comment dois-je m'y prendre pour le revêtir ? demanda-t-il à Katialin.

La maîtresse de maison (*etcheko andrea*) s'était déjà absorbée dans ses occupations ménagères.

— Eh ! Je n'en sais rien, répondit-elle. C'est à vous de voir quelle est la façon la plus commode et la meilleure.

Là-dessus, Manech chercha à enfiler le vêtement en y mettant la tête. Peine perdue ! Alors, il engagea un bras dans chaque tuyau. Ça n'alla guère.

« Ce doit être pour les jambes », se dit-il, et il passa ses deux pieds dans le même orifice, si bien qu'il perdit l'équilibre et s'étala de tout son long.

S'étant relevé, il se mit à réfléchir.

— Ah ! J'ai trouvé, s'écria-t-il. Venez ça, Katialin ! Je vais monter sur ce banc, vous allez tenir ces deux tuyaux ouverts devant moi et je sauterai dedans.

— *Yéchouch* ! (Jésus !) Avez-vous mis du temps à deviner que cette robe devait entourer vos jambes ! reprocha la Basquaise en obéissant à son mari.

Manech se jucha sur le banc, hésita, sauta et manqua son but, entraînant sa femme dans une seconde chute, heureusement sans grand mal.

Tout à coup, on frappa à la porte de la cuisine (car la scène se passait dans la cuisine, principale pièce de la ferme basquaise).

Katialin alla ouvrir et se trouva en présence d'une vieille mendiante qui, par son aspect, paraissait être étrangère au pays, mais qui n'en débita pas moins sur un ton plaintif le *Notre Père* en excellent basque : *Gure aita zeruetan zarena*, etc... jusqu'au bout sans une seule erreur, ce qui plongea les époux dans l'étonnement.

— *Karitate handi bat Jainkoaren izenean* (Une grande charité, au nom de Dieu !), poursuivit la pauvre.

Manech et sa femme n'étaient pas riches, quoique Katialin eût acheté cette culotte. Mais ils étaient charitables.

Ils firent entrer la mendiante et l'invitèrent à se réchauffer au coin du feu en attendant que la ménagère lui fît cuire une tranche de jambon pour la sustenter.

Lorsqu'elle fut assise au bord de l'âtre, l'étrangère parut rajeunir à vue d'œil, mais Katialin seule s'en aperçut. Manech, occupé à se frotter le derrière, n'y prit pas garde sur le moment.

La passagère vit son geste.

— Qu'avez-vous donc, mon pauvre monsieur ? demanda-t-elle. Vous êtes-vous fait mal ?

— C'est, répondit-il, en montrant la culotte, que je suis tombé en essayant de mettre cette « robe ». Je n'ai pas su m'y prendre : par en haut, par en bas, par la tête ou par les pieds, je n'ai pu arriver à entrer là-dedans.

— Oh ! Rien n'est plus facile, pourtant, dit la mendiante en souriant. Et son sourire était joli et son visage de plus en plus agréable, au point de frapper Katialin d'un soudain respect comme si elle découvrait tout d'un coup qu'elle était en présence d'une grande, très grande Dame.

Cependant, Manech, tout à sa préoccupation, n'avait pas quitté des yeux son nouveau vêtement.

— Vraiment ? s'exclama-t-il. Vous savez, vous, comment il faut faire ?

— Mais oui ! *Guizagaïchoa* ! (pauvre homme !) Prenez donc une chaise et asseyez-vous, d'abord.

— M'asseoir ?... Mais alors, je n'y arriverai jamais !

À ce moment, Manech regarda son hôtesse et du même coup, il fut subjugué. Il obéit.

— Vous allez voir. Prenez votre culotte par la ceinture...

— Ma... culotte ?

— C'est ainsi que l'on appelle ce que vous dites être une robe. Passez une jambe... bien !... Passez l'autre, maintenant... Relevez-

vous en remontant la ceinture... boutonnez, serrez la boucle, et voilà !

Étonné, et ravi d'être enfin culotté, Manech ne savait comment remercier sa conseillère, d'autant plus qu'elle n'avait plus l'air d'une mendiante, du tout. Il osa, cependant, lui demander ce qu'elle voulait en récompense du service rendu.

— Récitez, tous les deux, chaque jour, un *Pater* et un *Ave* à l'intention des âmes du Purgatoire, répondit la Madone (car c'était Elle).

L'instant d'après, elle disparut sans que l'homme ni la femme eussent pu dire par quelle porte Elle était sortie.

Ils comprirent le lendemain l'honneur qui leur avait été fait, lorsque leur petit garçon, qui était couché au moment de la scène, leur dit en s'éveillant :

— J'ai rêvé à la Sainte Vierge. Elle m'a embrassé et m'a dit : « Sois bon chrétien et bon Basque ! »

Et, quoiqu'il fût fier de porter culotte, Manech le fut encore davantage d'avoir reçu Marie sous son toit et de lui avoir montré qu'il mettait en principe l'invitation charitable gravée dans la pierre au-dessus de toutes les fermes du pays : « *Ungui ethorri* » (Soyez bienvenu !)



Flibustiers, corsaire et cie

Michel-le-Basque

À Laurent d'Agouassat.



Il s'appelait Etchegorria. Mais le nom d'Etchegorria (qui signifie maison rouge) est aussi commun chez les Basques que celui de Durand en France.

Etchegorria ou Etchegorry, Etcheverry, Etcheber, Etche... quelque chose qui indique couleur, taille, état de neuf ou de vieux, c'est la meilleure façon de se nommer pour passer inaperçu.

Or Michel Etchegorria tenait d'autant moins à passer inaperçu qu'il était Commandant en chef des forces de terre d'une armée. Une armée assez peu fournie, à la vérité, puisqu'elle n'atteignait pas le millier de combattants. Mais elle compensait le petit nombre par la qualité, l'insuffisance des effectifs par la bravoure, l'ardeur et l'endurance indomptable.

On était alors en plein XVII^e siècle. Exactement en 1666. Tandis que les arts français florissaient, marquant l'épanouissement du Grand-Siècle, les guerres de Louis XIV avaient des répercussions lointaines jusqu'au Nouveau Continent où une foule d'aventuriers s'étaient exilés pour forcer une fortune qu'ils avaient jugée inaccessible dans les pays d'Europe.

La réputation de richesse des colonies espagnoles les avait attirés là-bas. Les plus audacieux d'entre eux s'étaient constitués en équipages ou en bandes dans l'île de la Tortue qui leur servait de base et d'où ils dirigeaient des expéditions sur les possessions ibériques, les convois qui les reliaient à la métropole et les bateaux hollandais ou

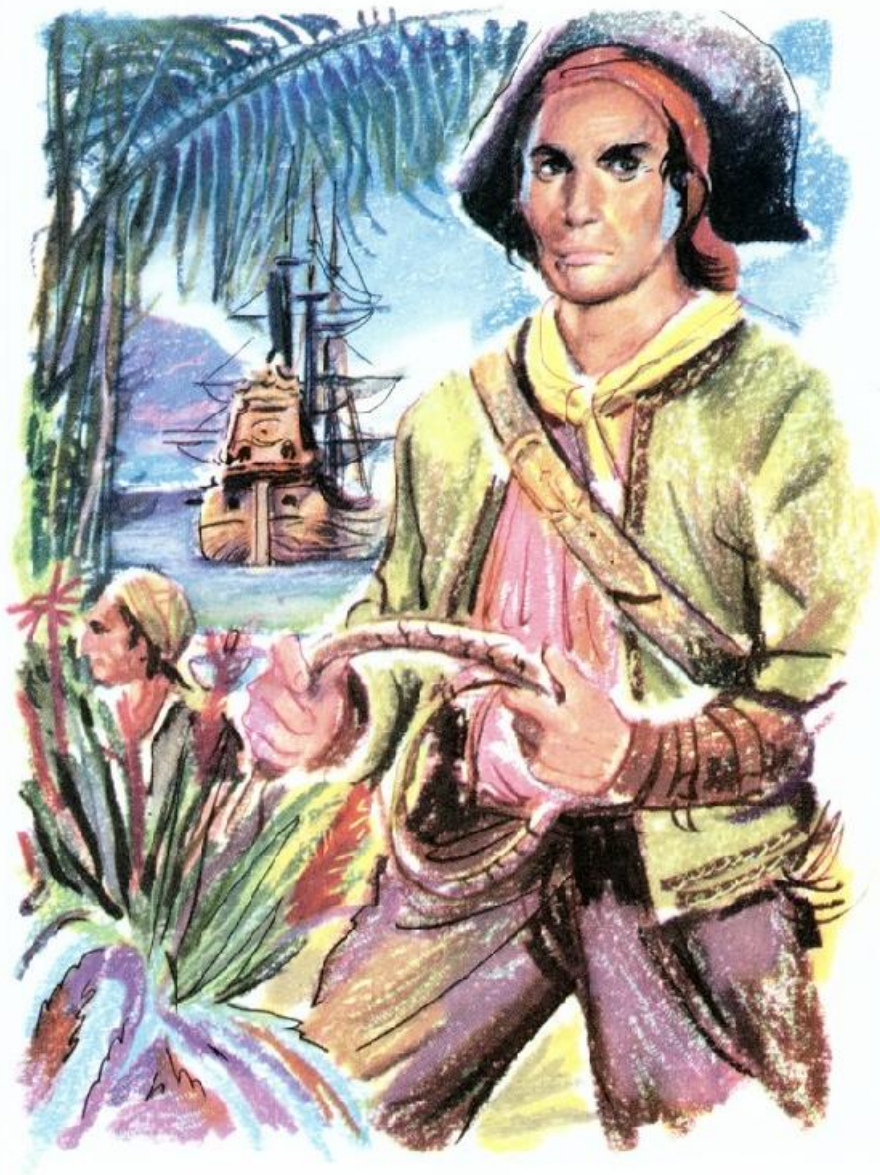
anglais qui commerçaient avec elles.

Bien qu'ils opérassent le plus souvent pour leur propre compte et pour satisfaire leur goût du lucre et de l'aventure, il arriva fréquemment que les exploits des corsaires et autres flibustiers de la mer des Antilles secondèrent les intérêts du roi de France, en guerre avec l'Espagne, l'Angleterre ou les Pays-Bas.

Michel Etchegorria commença par être boucanier, c'est-à-dire qu'il se consacra à la chasse aux bœufs et aux cochons sauvages de l'île de la Tortue ou des îles voisines, afin d'en préparer la viande pour en faire de la conserve. Le résultat s'obtenait en fumant et salant les quartiers, ce qui s'appelait boucaner. D'où le nom des boucaniers.

Ils vendaient leurs provisions aux corsaires, aux pirates et même aux premiers colons installés dans leurs parages.

Le métier payait bien. Mais la piraterie payait mieux. Elle avait, selon l'humeur de chacun, un avantage ou un inconvénient : elle donnait aux bagarreurs le plaisir du grand risque ; elle était jugée trop dangereuse par les timorés (assez rares en ces lieux, à l'époque) et par les sages.



Michel Etchegorria lui trouva de l'attrait. Il était devenu à vingt-sept ans le chef d'une bande de boucaniers. Il passa à la flibuste et s'associa avec un corsaire, Jean-David-François Nau, des Sables-d'Olonne, dit Nau l'Olonnais, qui avait réussi à s'emparer de six bateaux légers et d'une frégate qu'il avait pourvus d'équipages.

Il lui amena quatre cents hommes résolus pour lancer ou soutenir les abordages et pour combattre en débarquant.

Ils convinrent tous deux que Nau l'Olonnais commanderait sur mer et que le Basque serait général en chef à terre. C'est à ce moment qu'il décida de s'appeler désormais Michel-le-Basque.

Il n'avait peur de rien, ni de personne. Il l'avait déjà montré dans les nombreuses frictions qui avaient eu lieu entre boucaniers et dans quelques abordages qu'il avait témérairement entrepris avec de simples canots contre des bateaux espagnols qui s'étaient imprudemment risqués trop près de la côte de la Tortue.

Nau l'Olonnais et Michel-le-Basque, unis pour la bonne comme pour la mauvaise fortune, décidèrent de prendre comme premier objectif Maracaïbo, ville espagnole de quarante mille habitants, marchands et bourgeois, située sur la côte du Venezuela.

Cette agglomération importante avait une réputation de richesse qui s'était répandue jusque sur l'île flibustière. Une belle église, un hôpital et quatre couvents témoignaient de son degré de développement, en ces contrées où les cités nouvelles n'étaient le plus souvent que des forteresses abritant des comptoirs.

Maracaïbo avait déjà dépassé le stade de la ville champignon. Elle avait un gouverneur qui dépendait de Caracas, la capitale, et une garnison de huit cents hommes d'armes.

Le morceau était gros à avaler, car seuls les quatre cents fantassins de Michel-le-Basque pouvaient y prendre une part directe, les équipages de Nau l'Olonnais étant obligés de rester à leur bord pour garder les bateaux contre l'éventualité d'une riposte en force de la flotte espagnole.

Les deux corsaires comptèrent sur l'effet de la surprise pour aboutir. Ils mirent à la voile de nuit, firent une courte escale à l'île d'Amba et opérèrent leur débarquement à la pointe du jour.

Ils enlevèrent le fort qui défendait la place avec une telle rapidité en dépit de ses 250 hommes et de ses 14 canons que le reste de la garnison battit précipitamment en retraite jusqu'à Gibraltar, autre ville importante de la province. Les riches négociants s'enfuirent avec les soldats, en emportant leurs trésors, ce qui diminua considérablement la valeur du butin.

Pratique, Michel-le-Basque fit toutefois charger ses prises sur les bateaux de son associé. Puis, après quinze jours de stationnement à Maracaïbo — stationnement qui ne fut ni sans orgies, ni sans tumultes — il décida d'aller prendre les trésors où ils étaient, c'est-à-dire à

Gibraltar, pour que l'expédition eût tout le profit escompté et que le coup porté à la Couronne espagnole fût ressenti plus durement.

Les prisonniers qu'il avait pris pour guides lui avaient fait un tableau impressionnant des défenses de la ville qu'ils prétendaient imprenable. Confiant en son étoile, Michel ne s'arrêta pas à leurs avis, mais son approche de l'objectif fut circonspecte.

Il fit bien, car il put se rendre compte de ce qu'il était attendu par près d'un millier de soldats, puissamment retranchés et pourvus de canons.

Il voulut alors attaquer en prenant l'ennemi à revers, mais sa manœuvre avait été prévue et des inondations provoquées, renforcées d'abatis d'arbres rendirent sa marche extrêmement pénible.

Un autre se fût découragé. Mais la qualité basquaise de la ténacité était poussée chez lui jusqu'à l'entêtement. Il persista dans son projet et fit confectionner par ses hommes des clayonnages qui leur permirent de ne pas trop enfoncer dans les terrains détrempés.

Quand il arriva en vue des lignes de défense, sa troupe fut saluée d'une décharge générale de mousqueterie et de mitraille. Comme les assaillants avaient de l'eau jusqu'au ventre, les projectiles passèrent trop haut. Il fallait quelques instants pour recharger les armes. Michel utilisa le répit pour porter ses soldats en avant.

— Courage, mes frères ! leur cria-t-il. Il faut s'emparer de ces gens-là ou périr. Suivez-moi et, si je tombe, ne vous arrêtez pas !

Il n'en fallait pas davantage pour galvaniser les flibustiers qui n'ignoraient pas que leur sécurité dépendait de leur victoire totale.

Ils foncèrent et donnèrent l'assaut avec de la vase jusqu'aux genoux.

Michel passa miraculeusement intact au milieu des salves, au premier rang de sa formation.

Cent flibustiers restèrent sur le carreau, mais quatre cents Espagnols les y rejoignirent.

La ville prise, les vainqueurs raflèrent or et argent, bijoux et marchandises. Mais beaucoup de trésors avaient eu le temps d'être enfouis dans des cachettes sûres.

Pour augmenter son butin, Michel exigea de la ville une rançon payable dans les 24 heures en menaçant d'incendier toutes les maisons si le versement n'était pas effectué.

Les Espagnols promirent de payer, mais ils cherchèrent à gagner du temps. Comme à l'expiration du délai, la rançon n'était pas arrivée, Michel fit mettre le feu aux quatre coins de Gibraltar et se retira sans que l'ennemi osât l'inquiéter. En dehors du combat, il n'y avait pas eu de victimes. Mais lorsque les flibustiers reprirent la route de Maracaïbo, la ville n'était plus qu'un monceau de cendres. Il ne restait plus qu'un Gibraltar au monde : celui qui marque la fin méridionale de l'Europe.

Avant de reprendre la mer, le partage du butin se fit sur le rivage espagnol après que, selon la coutume de la Grande Flibuste, Michel-le-Basque et Nau l'Olonnais eussent juré devant leurs hommes que rien n'avait été « détourné ». 260 000 écus furent comptés (soit plus de trois millions de francs-or) et l'argent de casse, estimé à dix écus la livre, donna une somme presque aussi forte.

La ville de Maracaïbo dut fournir cinq cents vaches pour racheter ses prisonniers et l'« armée » des deux aventuriers mit enfin à la voile pour regagner l'île de la Tortue, où le succès fut fêté par les ripailles qu'on peut imaginer.

L'année suivante, Michel-le-Basque tint à recommencer l'aventure. Comme l'Olonnais était reparti en croisière de course, il décida d'agir seul, mais en emmenant une petite élite de ses hardis soldats. Il en sélectionna quarante, tous Basques, et prit le large sur une goélette à l'aspect inoffensif.

Son entreprise fut limitée à Maracaïbo, mais il fondit sur elle avec une telle impétuosité, et une célérité si grande que les défenseurs n'eurent pas le temps de s'organiser, ni les riches d'évacuer leurs trésors.

Toutefois, le Gouverneur espagnol de Carthagène put être alerté par un des rares fuyards de la cité reconquise et il envoya en toute hâte deux frégates de 16 canons pour capturer les audacieux Basques.

Confiants en leur supériorité de nombre et de moyens, les deux navires n'observèrent pas entre eux la courte distance qui leur eût permis de s'épauler mutuellement.

Michel-le-Basque les attaqua l'un après l'autre et les enleva à l'abordage dans un élan que ses adversaires qualifièrent de diabolique.

Il répartit ses hommes sur les deux vaisseaux en confiant le commandement du second à Junquas, de Bayonne.

Les équipages vaincus furent renvoyés à terre avec une ironique lettre de remerciements au gouverneur qui les avait envoyés.

Puis, la goélette ayant été incendiée, le cap fut mis sur la Tortue où l'accueil des Frères de la Côte, Boucaniers et Corsaires, fut triomphal.

Le gouverneur français de l'île acheta une charge de cacao que les vainqueurs avaient rapportée dans leurs soutes et il la fit négocier en France pour cent mille livres.

Après ces hauts faits, l'odyssée de Michel-le-Basque semble s'être arrêtée.

Le certain est qu'il ne fut pas pris par ses ennemis et pendu à quelque grand'vergue comme il l'aurait risqué s'il fût tombé entre leurs mains.

Enrichi par ses butins successifs, il dut se retirer après fortune faite et s'installer soit à la Tortue, soit même dans son pays natal où les réputations des foudres de guerre s'éteignaient vite dans l'ambiance paisible des coteaux enchanteurs de la Nive, de la Nivelle et des contreforts pyrénéens.

Des jambons à la Toison d'Or



ean-Baptiste Ducasse aimait le jambon de Bayonne que ses parents préparaient à Saubusse^[16]. Mais il n'aimait ni collaborer à sa salaison, ni participer à sa vente. Ce n'était pas qu'il ne manifestât aucune disposition pour le commerce. Il en montra même la bosse pendant une bonne partie de sa vie. Mais il le concevait à une échelle bien supérieure à celle d'une boutique.

Il était encore adolescent lorsqu'il réussit à s'embarquer à Bayonne, sur un navire en partance pour les Indes, qu'on appelait alors encore « orientales » par opposition à la côte ouest de l'Afrique, qu'on continuait à désigner sous le nom d'« Indes occidentales ».

Il partit donc comme mousse et, selon le duc de Saint-Simon, mémorialiste du Grand-Siècle, il dut commencer par être flibustier avant d'entrer au service de la fameuse Compagnie des Indes orientales qui, pratiquement, représentait la France au pays des rajahs et des nababs.

Son intelligence, son courage, son sens de l'organisation et son ardeur au travail lui valurent un rapide avancement. Comme les plus hauts postes de la Compagnie étaient pourvus de titulaires, il fut envoyé à sa filiale, la Compagnie des Indes occidentales, qui prit bientôt le nom de Compagnie du Sénégal et qui tenait du roi Louis XIV le privilège du négoce, du cap Blanc au cap de Bonne-Espérance.

Ducasse arriva sur la côte africaine en qualité de capitaine du plus beau vaisseau de la Compagnie.

Profitant des conquêtes du comte d'Estrées, amiral des flottes du roi, il installa ses agents dans de nombreux comptoirs et conclut des traités avec les monarques indigènes, au détriment des commerçants hollandais, dont le pays était alors en guerre avec le nôtre.

Les Hollandais ne s'inclinèrent pas sans résistance, surtout dans la région du Sénégal, notamment à Gorée (l'île qui commande l'entrée de Dakar) et à Rufisque.

Pour maintenir leur emprise sur le pays, les sujets de Guillaume d'Orange recoururent aux grands moyens. Ils commencèrent par édifier une véritable forteresse sur l'île de Gorée, telle que Ducasse comprit qu'il n'en viendrait pas à bout par un simple bombardement. Aussi n'hésita-t-il pas à débarquer en force et à investir la place.

Confiants dans leurs retranchements, les Hollandais se préparèrent à repousser l'attaque, persuadés de ce qu'elle était vouée à l'échec.

Mais le jeune capitaine révéla à cette occasion ses talents insoupçonnés d'homme de guerre.

Il poussa les travaux du siège avec une telle rapidité, qu'au septième jour il put ouvrir une tranchée qui aboutit au pied même des fortifications. Il ne tenait plus qu'à lui de les faire sauter, mais il préféra parlementer afin d'éviter des sacrifices inutiles. Il sut faire ressortir aux yeux de ses adversaires la supériorité de sa position, qui lui donnerait une victoire assurée quel que fût l'héroïsme des défenseurs, et il leur accorda une capitulation honorable.

Cependant, l'ancien gouverneur hollandais revint à la rescousse avec un gros bâtiment pour essayer de rétablir ses anciens comptoirs.

Ducasse, estimant qu'un conflit ouvert entre Blancs aurait des répercussions fâcheuses pour le développement futur de la région, préféra négocier. En quoi il fit preuve de sens politique. Mais, reniant les engagements qu'il avait pris, le Hollandais trouva le moyen de susciter une révolte des indigènes et de leurs souverains.

Ducasse dut se rendre en toute hâte à Rufisque, où l'un de ses comptoirs était en grand danger d'être détruit. Il s'y jeta avec, seulement, seize matelots et quelques agents.

En quelques heures, il fut entouré de plus de trois mille noirs fanatisés et obligé de se retrancher dans sa factorerie. Son prestige fit toutefois hésiter les assaillants, si bien que la petite troupe du jeune capitaine eut le temps d'organiser sa défense.

Les ruées successives des indigènes furent brisées par de judicieux tirs de mousqueterie et, pendant plus de trois heures, l'enceinte du comptoir ne put être forcée.

Mais, lorsque la nuit fut tombée, les noirs firent usage de flèches enflammées qui incendièrent la factorerie. La position devint vite intenable. Plutôt que de mourir carbonisés, les assiégés préférèrent tenter une sortie à travers la masse de leurs ennemis. Ils ne réussirent à atteindre la côte et à se rembarquer qu'au prix de pertes extrêmement sévères. Leur faible effectif eut dix tués et quatre grands blessés. Ducasse, indemne par le plus grand des miracles, résolut de prendre de telles sanctions qu'elles fussent exemplaires.

Il rassembla trois cents hommes bien armés, redébarqua avec eux et, s'enfonçant à l'intérieur du pays de Béol, il fit totalement évacuer une agglomération de mille cases et la brûla entièrement. Après quoi, il fit savoir aux rois révoltés qu'il marcherait sur eux en détruisant tout sur son passage, s'ils ne s'engageaient pas sur-le-champ à reprendre des relations amicales. Les monarques effrayés lui offrirent des traités de monopole, évinçant complètement les Hollandais. Fort de ce succès, Ducasse rentra en France où il prit rang parmi les Directeurs de la Compagnie.

Sa carrière eût pu se terminer là. Riche et traité avec respect par les gens de qualité, estimé du roi, c'était assurément un beau résultat pour un transfuge d'une boutique de jambons !

Mais la quiétude, fût-elle dorée, ne convenait pas au tempérament de Ducasse. Il s'offrit le luxe d'acheter, de ses propres deniers, un navire, l'arma, recruta un équipage et cingla vers Curaçao et Saint-Domingue.

Chemin faisant, il rencontra une frégate hollandaise et, bien qu'elle fût visiblement plus forte que son propre bâtiment, il l'attaqua à l'abordage.

Il l'avait accrochée en poupe avec son beaupré et, tout grand seigneur qu'il fût devenu, il s'était lancé, sabre et pistolet au poing, à la tête de ses hommes. L'océan était assez agité. À peine trois douzaines de marins l'avaient-ils suivi sur le pont du hollandais, que les deux vaisseaux se séparèrent, isolant complètement les assaillants et leur chef au milieu de leurs adversaires !

Le contact était malaisé, sinon impossible à rétablir immédiatement. Le vent était devenu contraire et le bateau français s'éloignait de plus en plus, à la grande rage des hommes restés à son bord.

Ducasse n'en poursuivit pas moins son action avec une telle

furia qu'il parvint à se rendre maître de la frégate, sur laquelle il fit hisser et déferler le pavillon royal de France.

Il modifia son périple et rentra à La Rochelle avec ses deux vaisseaux.

L'affaire fit un bruit considérable et Louis XIV offrit au hardi marin un brevet de lieutenant de vaisseau dans la Marine royale.

Le grade était d'importance, car à cette époque il n'était conféré qu'aux seuls gentilshommes. D'ailleurs, cette faveur du roi n'était-elle qu'un commencement, une sorte de pied à l'étrier qui permit au hardi marin de servir avec plus d'éclat encore, grâce au caractère, devenu désormais officiel, de toutes ses actions de guerre, eussent-elles un rapport avec la vie des corsaires.

Et de fait, Ducasse, après une première mission à l'île de la Tortue, terre bénie des flibustiers et des pirates de tout acabit, retourna à Versailles où il rendit compte au Ministre de la Marine, le comte de Pontchartrain, de l'influence qu'il avait acquise sur les fameux « Frères de la Côte » et autres aventuriers, boucaniers et ressortissants du drapeau noir à la tête de mort et aux tibias en croix.

Comme il joignait, à l'appui de ses dires, des preuves patentes des concours qu'il avait obtenus de cette engeance (qu'il avait su mettre dans le jeu de la France), il fut nommé successivement capitaine de frégate, puis de vaisseau, toujours dans la Marine Royale, et renvoyé dans les mêmes parages avec une petite escadre de cinq bâtiments, dont il eut le commandement.

Un commandement d'amiral, à la vérité, étant donné que sa flotte comptait deux vaisseaux de haut-bord à cinquante et soixante canons, *L'Aventureux* et *L'Indomptable*, ainsi que trois goélettes de 16 canons. *La Belle Fortune*, *La Zélée* et *L'Hirondelle*.

Il réussit à leur adjoindre les bâtiments des corsaires les plus fameux de ce véritable conservatoire de la guerre de course qu'était la mer des Antilles, du Captain Kit, commandant le prestigieux *Sunflower*, à la réputée femme corsaire, « La Rouge », avec son brick *l'Audacious*.

Harcelés par ces équipages intrépides dont les actions étaient concertées par le représentant du Roi-Soleil, les gouverneurs espagnols eurent la vie dure.

À la suite de victoires retentissantes, Ducasse reçut en même

temps le brevet d'amiral et le titre de gouverneur des Antilles au nom du roi de France.

Dès ce moment, il se consacra à ses nouvelles fonctions qui, dans son esprit avisé, lui commandaient davantage de s'occuper de l'organisation des territoires, appelés à devenir des colonies de la Couronne, que de continuer à mener le combat contre les possessions espagnoles.

Il encouragea l'établissement des colons en leur donnant des domaines, la possibilité de les exploiter et en les assurant de la protection des flottes du roi, réservées désormais à un rôle purement défensif.

Il recueillit ainsi les mutilés des combats de corsaires, les marins trop âgés pour continuer à écumer les mers et les exilés qui n'avaient cherché, en quittant leurs métropoles, qu'à se tailler une situation avantageuse à force de labeur.

Les actions individuelles n'en continuèrent pas moins, car il laissa la bride sur le cou à ceux que tentait encore la fortune des combats. Il récompensa même ceux d'entre eux qui s'étaient signalés par leurs exploits en leur attribuant de vastes concessions toutes prêtes à l'exploitation fructueuse.

Bref, il s'imposa si bien, que ses adversaires, eux-mêmes, reconnurent son autorité et sa grande valeur.

La période d'hostilité entre la France et l'Espagne ayant pris fin, il reçut la plus grande preuve d'estime qui pût lui être donnée par ceux qu'il avait loyalement combattus.

La monarchie espagnole, ayant envisagé le transport d'Amérique en Europe d'une colossale fortune consistant en un chargement d'or qui devait constituer le fret de plusieurs galions lourdement chargés, recourut à ses bons offices pour que la sécurité de cet important transport fût assurée.

Avec l'accord de Louis XIV, Ducasse assura, avec sa flotte, le convoi de cette cargaison exceptionnelle. Personne n'eût osé l'attaquer. Aussi arriva-t-elle à bon port.

Alors, plus extraordinaire que son grade d'amiral et son titre de gouverneur, Ducasse reçut des mains du roi d'Espagne le grade de chevalier de la Toison d'Or, que, seuls ou presque, les princes du sang étaient habilités à recevoir.

Sa fille unique, Marthe, fut mariée par les soins du comte du Pontchartrain à Louis de la Rochefoucauld, marquis de Boye, chevalier de Rouey, beau-frère du Ministre de la Marine lui-même.

C'était le comble de la consécration.

« Ducasse mourut fort âgé, relate Saint-Simon, dans ses Mémoires, et plus cassé encore de fatigues et de blessures. Il aurait été Maréchal de France, si son âge l'eût laissé vivre et servir. Mais il était parti de si loin qu'il était vieux lorsqu'il arriva. »

Ce qui prouve que la vente du jambon de Bayonne (comme le journalisme) mène à tout... à la condition d'en sortir.



Coursic



es Bayonnais le dotèrent, heureusement, d'un surnom qui fut plus aisé à prononcer comme à écrire, car il s'appelait en réalité Johannes de Suhigaraychipy et autres lieux encore aux consonances aussi compliquées.

Pourtant, il n'a survécu que dans la mémoire des plus érudits de ses compatriotes bien que rien n'eût manqué à sa prodigieuse carrière de héros. Même pas la mort héroïque et glorieuse !

Il avait longtemps navigué sur des vaisseaux de commerce où il avait acquis son grade de capitaine, lorsqu'il décida d'être seul maître à son bord.

Quelques amis l'aidèrent à acquérir et armer une frégate, *La Légère*, avec laquelle il fut autorisé à faire la « course » contre les ennemis du roi.

En peu de temps, il devint la terreur des équipages hollandais et espagnols et suscita un tel enthousiasme dans notre pays, que le duc de Grammont, prince souverain de Bidache, comte de Guiche et de Louvigny, Pair de France, lieutenant-général des armées, vice-roi de Navarre et de Béarn, chevalier des Ordres du Roi, sollicita la faveur d'entrer pour moitié dans les frais d'armement de *La Légère*... étant bien entendu qu'il serait également de moitié dans le partage des prises.

Il fut bien avisé, car en moins de six ans, le capitaine Coursic ne captura pas moins de cent navires marchands ^[17].

D'ailleurs, le duc fut le meilleur commentateur des exploits de son associé.

« Au mois de septembre 1691, écrivit-il au comte de

Pontchartrain, Ministre de la Marine, le capitaine Coursic suivant à la piste une escadre ennemie, fit la plus jolie action du monde. Ayant manœuvré avec la plus grande audace, il captura, outre un galion^[18] et deux frégates de 40 pièces de canon, une des flûtes^[19] hollandaises qui suivaient le convoi et la ramena à Saint-Jean-de-Luz. Ce navire, chargé de fer, de piques, d'armes et de safran, fut estimé plus de cent mille francs. »

Comme on peut le voir par ce récit, Coursic ne faisait pas le bandit de grand chemin s'attaquant à de petits bateaux sans défense. Ceux-là, il les eût plutôt dédaignés. Il est vrai qu'à cette époque les vaisseaux marchands, porteurs de cargaisons qui constituaient de véritables fortunes, étaient munis de nombreuses pièces de canon et de garnisons flottantes de défenseurs.

Mais revenons à la croisière précédente, toujours par le truchement du duc de Grammont.

« Ayant presque achevé sa croisière et consommé la presque totalité des vivres qu'il avait à son bord, le capitaine Coursic, longeant la côte du Portugal, faisait voile vers la rade de Saint-Jean-de-Luz où il devait aller se ravitailler en eau douce et en biscuits. Dans la nuit du 3 au 4 du mois d'octobre, il fut tout à coup surpris par un si gros temps qu'il lui fut de toute impossibilité de continuer sa route, ni même de tirer quelque secours du navire *L'Embuscade* avec lequel il naviguait de conserve, dont il se trouvait à une portée de canon^[20] et duquel la violence de la tempête le sépara immédiatement. Il se trouvait fort embarrassé par le manque de vivres et en était réduit à l'eau-de-vie comme boisson. Dans une circonstance aussi critique, il réunit ses officiers en conseil et il prit le parti, en homme sage et résolu, de relâcher au premier endroit possible de la côte d'Espagne, afin d'essayer de se procurer des vivres, de gré ou de force. Il arriva ainsi à hauteur du cap Artigueso, à l'est duquel se trouvait un très gros village nommé Barrios, où il y avait une sorte de rade. Ce fut là qu'il décida d'aborder. Il découvrit au loin un navire qui tenait la même route que sa frégate et lui donna la chasse, le croyant espagnol. Lorsqu'il s'en fut assez rapproché, il découvrit que c'était *L'Embuscade* dont il avait été séparé. Elle s'était trouvée dans l'obligation de relâcher comme lui, car elle faisait eau à couler bas, ce qui ne l'avait pas empêchée de faire deux prises anglaises qui étaient mouillées à côté d'elle, sous son canon. Cependant, le capitaine Coursic était pressé de terminer son affaire et le lendemain matin, de fort bonne heure, il envoya faire ses compliments aux *alcaldes* (maires et édiles) de Barrios et leur demander qu'il lui fût permis de prendre quelques barriques d'eau. Cela fait, il leur promettait « foi de Basque » qu'il lèverait l'ancre et se

retirerait sans leur faire aucun mal. Les autorités de Barrios répondirent avec la plus grande politesse qu'il n'avait qu'à envoyer ses chaloupes à terre et qu'on lui ferait donner toute l'eau qui serait nécessaire pour l'alimentation de ses équipages.

« Coursic, se fiant à cette réponse, fit monter un canot par vingt hommes et les envoya à terre avec les barriques vides. Mais, en y arrivant, le canot fut accueilli par une décharge de quelque cinq cents coups de mousquets que les Espagnols lui adressèrent. Ceux-ci étaient rangés en bon ordre derrière des retranchements qui régnaient le long du rivage. Fort heureusement, ils s'étaient trop pressés et, dans leur hâte, ils avaient mal ajusté leurs tirs.

« On pense quel fut l'étonnement du capitaine Coursic en voyant un accueil semblable. Mais il était un homme trop déterminé pour s'en émouvoir outre mesure. Il se hâta cependant de rappeler son canot par un coup de canon et fit aussitôt des préparatifs pour tirer vengeance du manque de foi des Espagnols et de ce qu'ils avaient blessé deux de ses matelots basques.

« Il envoya emprunter la chaloupe de *L'Embuscade*, mit quatre-vingts hommes sur les deux embarcations, s'embarqua avec eux et alla débarquer sous la protection de ses canons qui obligèrent les ennemis à baisser le nez. Puis, il rangea son monde en bataille, sur la plage, et se dirigea droit au retranchement avec ordre absolu à ses marins de ne tirer qu'à bout portant. Il y avait dans la position espagnole au moins trois cents hommes et une trentaine de *caballeros* commandant la milice du pays qui, au son du tocsin, s'étaient rendus à leurs postes désignés d'avance pour donner les ordres nécessaires à une forte résistance.

« Aussitôt qu'il fut arrivé à portée du retranchement, le capitaine Coursic prit toutes ses dispositions en homme de guerre consommé, fit plusieurs détachements pour l'attaquer à droite et à gauche et, après avoir essuyé une décharge générale aussi imprécise que la précédente, comme la fortification qu'il voulait enlever n'était pas dans un état parfait et que les Basques qui composaient sa troupe sont naturellement ingambes, il y entra avec sa troupe, tua raides vingt-quatre Espagnols, en blessa trente, dont le moindre avait un coup de poignard dans le ventre, et fit quarante prisonniers. L'assaut fut si vivement poussé qu'une partie de la noblesse qui était venue à cheval et qui avait fait desseller ses montures, fut contrainte de se sauver à poils en abandonnant les selles au vainqueur.

« Cependant, l'action était finie, car toute la canaille espagnole

et les *alférez* (bas-officiers) s'étaient retirés sur le sommet des montagnes. Les troupes de débarquement se chargèrent de demi-piques, de mousquetons, d'épées et de rondaches, en un mot de tout « l'équipement de jacquemart » ordinairement en usage chez les Espagnols. Elles reprirent leurs rangs et se dirigèrent droit au village afin de s'assurer si les habitants étaient tranquilles. Elles n'y laissèrent ni un mouton, ni un cochon, ni une poule, ni un meuble dans une seule maison et, pour couronner le tout, le capitaine Coursic se disposait à y faire mettre le feu pour faire ses adieux aux *alcaldes* et leur laisser un souvenir de leur mauvaise foi.

« À ce moment, le curé du village, un crucifix à la main, les femmes éplorées et les enfants criant, le supplièrent à genoux de les préserver de l'incendie. Ce qu'il leur accorda, « pris de compassion, quoique corsaire ». Il fit un traité, avec le curé et les principaux notables du lieu, dans lequel il était dit que, malgré toutes les défenses du roi d'Espagne de donner assistance à un Français, chaque fois qu'à cause du mauvais temps ou pour toute autre raison, il se trouverait dans la rade de Barrios, tout ce qu'il leur demanderait pour sa subsistance et celle de ses équipages lui serait accordé « agréablement ».

« Cela fait, le capitaine Coursic regagna son bord avec toutes ses dépouilles et mit aussitôt à la voile avec *L'Embuscade* qui avait fait quatre bonnes prises pour le roi.

On voit que le duc s'étendait volontiers sur les hauts faits de cette campagne, bien qu'elle eût été, pour lui, moins fructueuse que les autres, car les poules et autres victuailles de Barrios avaient été digérées depuis longtemps, lorsque Coursic mouilla en rade de Saint-Jean-de-Luz. Il ne lui restait de part que sur les vieilles selles des *caballeros* qui avaient été ramenées comme trophées. Mais il n'en prétendait pas moins que l'action était glorieuse pour Sa Majesté et qu'elle avait fait plus d'éclat en Galice que si la citadelle d'Anvers avait été prise.

Le comte de Pontchartrain était friand de ces récits détaillés. Le duc put lui en narrer un dont il avait été le témoin oculaire, car un jour, Coursic donna la chasse à une corvette anglaise montée par cent vingt hommes et forte de 64 canons en vue de l'embouchure de l'Adour. Le combat dura de huit heures du matin à trois heures de l'après-midi et se termina par la prise de l'Anglais. Les Bayonnais qui n'avaient que quatre kilomètres à faire, eurent tout le temps de se porter en foule sur les plages du Boucau et de la Chambre d'Amour pour assister aux péripéties de l'action, et ils purent acclamer leur

corsaire lorsqu'il regagna le port en traînant sa proie à l'amarre.

Après avoir opéré seul, Coursic bénéficia pendant huit mois de l'appui des frégates du roi. Le nombre de ses prises atteignit à cette occasion cent vingt. Il encombra si bien le port de Saint-Jean-de-Luz de ses dépouilles, que le duc de Grammont put écrire à Louis XIV : « L'on passe de la maison où logeait Votre Majesté à Ciboure sur un pont de vaisseaux pris, attachés les uns aux autres. » (La Nivelle sépare St-Jean de Ciboure par son estuaire et la maison de Louis XIV est encore un monument historique resté intact.)

Coursic fut au Spitzberg en 1693 sur son vaisseau *L'Aigle*, avec le capitaine de vaisseau de la Varenne, commandant *Le Prudent* et *Le Pélican* et Louis de Harismendy, autre Basque, commandant *Le Favori*. Il s'agissait d'une expédition destinée à donner la « camisade » aux baleiniers hollandais de la région glaciale.

Mais les Hollandais, alertés à temps, disparurent de leurs parages habituels. L'escadre se divisa pour les attaquer dans leurs repaires. Ce furent *L'Aigle* et *Le Favori*, restés ensemble, qui leur tombèrent dessus après s'être aventurés à travers les chenaux inconnus de la banquise.

Ils se heurtèrent à quarante-cinq baleiniers d'une quarantaine d'hommes d'équipages chacun, disposés en croissant avec artillerie, amiral, contre-amiral et batteries de terre. Trois cents canons contre les pièces légères des deux frégates ! Les deux Basques attaquèrent pourtant et si fort qu'ils prirent vingt-huit bateaux après avoir obligé les autres à s'enfuir.

Les plus abîmées des prises furent brûlées sur place et les autres ramenées en convoi à St-Jean-de-Luz. Ce devait être le dernier retour triomphal du corsaire dans son pays.

L'année suivante, il tomba en attaquant les forts de St-John's Harbour à Terre-Neuve.

La vieille église de Placentia (Terre-Neuve) conserve les restes de quelques pierres tombales à stèles discoïdales qui marquèrent la sépulture de Basques morts au champ d'honneur et sur l'une d'elles on lit : « Ci-gît Johannès de Suhigaraychipy, dit Coursic, capitaine de frégate du Roy. 1694. Envieux pour l'honneur de mon Prince, j'allais en suivant sa carrière, attaquer les ennemis en leur même repaire. »

Je ne connais pas de plus belle citation, en ce sens que cette inscription résume toute une foule de prouesses dont le héros se

comporte constamment en parfait « honnête homme », comme on le disait au temps du grand roi.





h ! Le gouverneur de la Louisiane a mis ma tête à prix ! Et pour cinq cents dollars, seulement ?... Fi ! Quelle misère !... Je vais lui prouver ma galanterie ! Écris, Haritchelar : « Je, soussigné, Lafitte, Jean-Baptiste, gouverneur de la Flibuste de Barataria, fais savoir à tous ceux que l'aubaine intéresse que je donnerai la somme de quinze mille dollars au sacripant qui m'apportera dans un sac ou sur un plat, ou même sur ses deux épaules la tête de l'honorable gouverneur de la Louisiane. » Ceci pour trois affiches où tu feras reproduire mon texte en gros caractères, lisibles de loin, en forçant en particulier sur mon nom, sur les quinze mille dollars et sur le titre de gouverneur. Je les signerai de mon plus beau paraphe et nous irons les coller ensemble, à la Nouvelle-Orléans et en bonne place, je t'assure !

Ce n'était pas une galéjade. D'ailleurs, la galéjade n'est pas basquaise, mais provençale. Et lorsque Jean-Baptiste Lafitte, natif de Ciboure, annonçait une énormité, il était certain qu'il passait ensuite à l'exécution de son projet quelque invraisemblance qu'il comportât.

On eût dit qu'il avait conscience d'être le dernier des grands flibustiers basques et qu'en cette qualité, il désirait que sa carrière fût marquée par une série de coups d'éclat.

Elle le fut.

Certes, elle n'eut de commun avec celle de Coursic, par exemple, que le cran, l'audace poussée jusqu'à la témérité, la valeur du tacticien et le sang-froid du chef et de l'organisateur. Bien que la flibuste et la course eussent beaucoup de points communs, elles se différenciaient en leurs représentants extrêmes. Johannès de Suhigaraychipy fut un corsaire-gentilhomme (le plus grand corsaire bayonnais), chevaleresque et humain, tandis que Lafitte, un siècle plus tard, fut le flibustier sans vergogne, dur à ses adversaires comme à ses propres

équipiers, comme à lui-même, âpre au gain et le plus souvent plus intéressé par le butin que par toute considération de pavillon.

Son pavillon de prédilection, il faut bien le dire, fut celui des pirates, noir à la tête de mort et aux tibias croisés.

Pourtant, il lui arriva de servir une cause nationale. Non pas celle de son pays, mais celle de la jeune confédération américaine naissante pour laquelle il se battit en apportant au général Washington le précieux concours de ce qu'on aurait appelé aujourd'hui une brigade de choc ou une brigade internationale. Et certes, ses cohortes de flibustiers sans aveu étaient bien à la fois internationales et de choc. Elles constituaient une légion étrangère qui n'aurait pas eu pour devise « Honneur et fidélité », mais qui aurait accepté les mêmes dures tâches, les mêmes sacrifices, la même discipline.

Lafitte et ses hommes firent merveille à Yorktown, où la moitié de leur effectif tomba sur les glacis, les tranchées et les gabionnades. Ce qui n'empêcha pas le commandement américain de les congédier assez fraîchement lorsqu'il estima que leur rôle était terminé.

Il y a de fortes chances que cette attitude ait déterminé le retour délibéré de Lafitte et des siens au brigandage. Car c'était par le brigandage qu'ils avaient commencé. Ils avaient écumé la mer et les îles des Antilles, les côtes du Mexique, du Texas et de la Louisiane, attaquant, pillant, tuant, et rançonnant sans distinction de pavillons vaisseaux marchands, comptoirs, exploitations agricoles et, même, agglomérations.

Quel qu'eût été leur désir de rentrer dans le droit chemin par le biais qui leur était soudain offert à l'occasion de la guerre d'indépendance, leur appoint ne fut admis que de la façon dont Du Guesclin et le roi Charles le Transtamarre acceptèrent celui des Grandes Compagnies : le premier pour débarrasser le royaume de France de leurs hordes dévastatrices ; le second pour les faire massacrer à son service.

Pour les Américains, Lafitte et ses hommes réchappés de l'attaque de Yorktown n'avaient eu qu'un tort : celui de survivre. Ce n'est qu'au prix de leur mort qu'ils auraient consenti à oublier leur lourd passé.

Les chefs français eux-mêmes, le comte de Rochambeau et l'amiral de Grasse, les avaient systématiquement ignorés ou considérés comme de la canaille.

Aussi, Lafitte reprit-il le chemin de Barataria où il avait établi ses quartiers, le cœur rempli d'amertume et de ressentiment.

Barataria est une île toute proche de la côte du golfe du Texas. Lafitte en avait fait une position fortifiée en même temps qu'une base de départ pour ses expéditions de piraterie. Quand il y fut retourné, il reprit bientôt sa vie ancienne.

Peut-être les autorités américaines l'eussent-elles laissé en paix si, modifiant son existence, il avait transformé les siens en agriculteurs, en défricheurs et en colons, comme il avait eu le dessein de le faire alors qu'il bataillait pour le compte de Washington. Elles s'émurent aux premiers récits de la reprise de ses exploits et décidèrent non seulement de sévir, mais encore de détruire complètement le repaire des flibustiers incorrigibles.

D'où la mise à prix de la tête de Lafitte, comme première mesure. Elle entraînait l'accusation de complicité pour quiconque lui accorderait asile ou aide ou ravitaillement.

On a vu comment le chef de bande l'accueillit.

Dans la nuit qui suivit la confection des insolentes affiches destinées à répondre au décret du gouverneur, Lafitte, Haritchelar et quatre de leurs hommes triés sur le volet quittèrent l'île à bord d'un canot et débarquèrent sur le continent.

Le chef emportait à même la peau, sous sa chemise, les précieux cartels calligraphiés, selon ses instructions, par le meilleur scribe de sa bande.

Les six hommes trouvèrent des chevaux dans un *ranch* qui dépendait clandestinement de leur association et, après avoir pris l'apparence de *cow-boys* se rendant à la ville, ils se mirent en route pour la capitale par petites étapes.

Ils se gardèrent de tout esclandre en cours de route. Il est vrai que leur aspect relativement pacifique n'empêchait pas qu'ils fussent armés d'une paire de pistolets bien apparents, qui leur retombaient sur les cuisses, comme ce fut et c'est encore l'usage dans certaines régions des États-Unis. Et comme, d'une part, ils payèrent rubis sur l'ongle l'hospitalité qu'ils reçurent et qu'ils formaient une demi-douzaine de gaillards qui paraissaient marcher coude à coude, personne ne leur chercha noise.

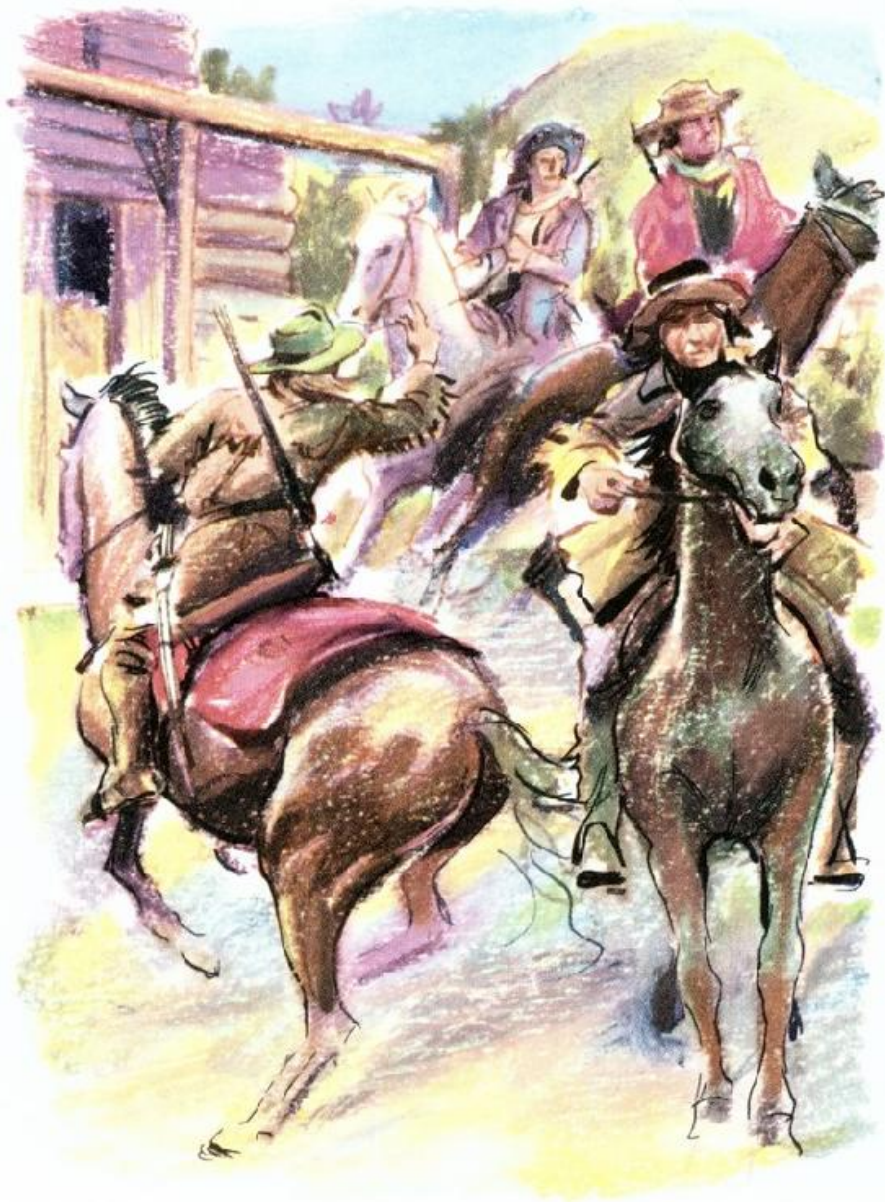
Bref, ils arrivèrent sans encombre à La Nouvelle-Orléans où ils

confièrent leurs montures aux soins des palefreniers d'un hôtel, en leur promettant un bon pourboire pour que leurs bêtes fussent bien soignées. Ils les laissèrent au repos pendant toute une journée et ils ne passèrent à l'exécution de leur programme que la nuit suivante.

Ayant recouvré leurs montures et tenu parole quant à la récompense des gardes d'écuries, ils partirent dans la grand'ville, au pas, Lafitte et Haritchelar en tête et leurs quatre compagnons fermant la marche. Ils passèrent successivement devant la cathédrale, devant la maison commune et devant le palais du gouverneur en faisant halte à chaque fois. Pour les deux premiers monuments, tout se passa sans encombre. Étant donné l'heure tardive, il n'y avait presque pas d'éclairage et peu ou pas de passants. Deux affiches purent être collées et placardées, l'une à côté d'une lettre pastorale de l'évêque du lieu, l'autre au-dessus des publications des bans de mariages.

La troisième présentait une plus grande difficulté, car il y avait éclairage et sentinelle. Mais en ce temps-là, les consignes étaient moins strictes qu'aujourd'hui. Lafitte fit interpellier familièrement l'homme de garde par un de ses quatre suivants d'origine irlandaise et le hasard voulut que le factionnaire fût précisément un Irlandais de récente importation. En quelques phrases de patois gaélique, la cordialité fut établie et l'offre d'une rasade à même le goulot d'une bouteille de gin parut si normale au militaire qu'il l'accepta et même qu'il en abusa. C'était plus qu'il n'en fallait à Lafitte pour coller sa dernière affiche tout en haut de la porte d'entrée, sous la protection de ses compagnons qui formèrent un écran pour le cacher aux yeux du buveur.

L'homme ne se douta de rien et suivit du regard, avec sympathie, les six cavaliers qui s'éloignèrent toujours au pas et dont l'un, son compatriote, avait su adoucir l'ennui de sa faction nocturne.



Lafitte dispersa sa petite troupe au premier tournant de rue et tous se retrouvèrent à la sortie de la ville une demi-heure plus tard. Alors, ils filèrent bon train sur les pistes du sud.

Ce ne fut que le lendemain matin que l'audacieuse insolence fut connue en même temps du gouverneur et de la ville entière.

Des fortes patrouilles de cavalerie furent envoyées à la recherche des fugitifs, mais elles eurent beau se hâter et se livrer aux

investigations les plus minutieuses, elles firent buisson creux. Il est vrai que leur recherche était malaisée, car on n'avait pu leur donner aucun renseignement sur l'auteur ou les auteurs de l'affichage. Le seul homme qui eût pu donner une précision sur leur nombre et quelques vagues détails sur leur signalement se tint coi, soit qu'il n'osât pas avouer une faute de service, soit qu'il n'eût pas supposé que l'aimable cavalier qui lui avait offert du si bon gin eût été, pis qu'un mauvais plaisant, un de ces flibustiers hors-la-loi.

Pendant toute une semaine, le gouverneur ne décoléra pas. Puis, il se décida à monter une expédition pour aller réduire les flibustiers dans leur propre repaire. Il choisit pour la commander un officier qui s'était lié d'amitié pour Lafitte à Yorktown.

Le Basque, qui se doutait de la réaction du gouverneur, avait pris ses dispositions, organisé un service de guet à longue distance et tendu une véritable embuscade à la troupe qui oserait l'attaquer.

Lorsque ses estafettes vinrent l'avertir de l'approche du détachement gouvernemental, Lafitte fit prendre à chacun son poste d'alerte. Il n'y avait plus qu'à laisser fonctionner le traquenard.

Croyant surprendre, l'officier américain fut surpris. Entouré de toutes parts, son effectif fut décimé par la première décharge et à peu près réduit à l'impuissance. Mais Lafitte ayant reconnu le commandant de ses agresseurs, arrêta le feu de ses hommes et, fidèle à l'amitié, il dit à l'officier qu'il tenait à l'épargner et à le laisser repartir sans lui tuer davantage de gens. Il lui offrit même de soigner ses blessés et de prendre un repas avec lui, toutes questions d'antagonismes abolies ; mais l'Américain refusa avec hauteur.

Lafitte ne l'en laissa pas moins s'éloigner sans exploiter son avantage qui mettait tous ses adversaires à sa merci.

En cette occasion, du moins, il se haussa à la hauteur des traits de la chevalerie de Coursic.

Nul doute qu'il sut à l'avance que les autorités américaines ne resteraient pas sur cet échec.

Il aurait pu fuir au Mexique ou ailleurs, emportant les trésors qu'il avait accumulés.

Il préféra demeurer sur son fief de Barataria, appelant peut-être de ses vœux une fin de combattant qu'il trouvait peut-être la plus désirable.

Il l'eut.

Investie par des forces considérables, l'île tomba aux mains des troupes confédérées après un combat farouche où il ne fut presque pas fait de quartier.

Lafitte mourut les armes à la main, laissant, en dépit de sa mauvaise renommée, une telle réputation de bravoure picaresque qu'il inspira Byron dans un de ses poèmes épiques.

Et la grande flibuste mourut avec lui.



L'Empereur et le Corsaire



resque à la même époque, en 1808, la ville de Bayonne connaissait une effervescence inaccoutumée.

Napoléon I^{er}, parvenu au faîte de sa puissance, avait jeté son dévolu sur la cité labourdine pour en faire le cadre d'un acte qui allait soulever tout un peuple contre lui et marquer le déclin de sa courbe de météore.

Ainsi donc, le roi Carlos VI d'Espagne et son fils, Ferdinand IV, s'étaient rendus à l'invitation de l'Empereur et installés au Château-Vieux, à Bayonne. Napoléon vint à son tour et prit possession du château de Marracq.

On pense si la présence de ces souverains et de leur nombreuse escorte d'illustres personnages donna une animation particulière aux rues étroites de l'agglomération, encore entourée de tous côtés par la triple ceinture de murs énormes et d'immenses fossés de ses remparts de Vauban.

Les fêtes se succédèrent, auxquelles d'ailleurs les monarques n'assistèrent pas souvent. Ils avaient d'autres soucis. Même Napoléon, bien qu'il fût encore à la veille de son initiative funeste.

Il alla, pourtant, au théâtre municipal, un soir qu'il avait cru pouvoir se délasser.

Mais son esprit était loin du spectacle.

Tout d'un coup, au milieu de la représentation, il fit un signe à l'un de ses officiers d'ordonnance et, lorsqu'il eut approché, il lui parla doucement à l'oreille.

L'instant d'après, l'officier se présentait au bureau du port situé

à quelques cinquante mètres à peine du théâtre et il transmettait l'ordre de l'Empereur que son canot fût accosté à la cale la plus proche pour la fin de la représentation.

Le capitaine du port fit aussitôt alerter les douze rameurs de l'embarcation impériale qui n'étaient rien moins que douze capitaines au long cours bayonnais que dirigeait un de leurs pairs, le plus ancien dans le grade.

À la fin du spectacle, Napoléon quitta la salle avant que la foule n'eût commencé à s'écouler. Accueilli dès le péristyle par le Maire, ses adjoints et le capitaine du port, il se dirigea vers la cale située sur la Nive en face de l'ancien ouvrage fortifié qu'on appelait le Réduit et dont la masse commandait le confluent de la rivière et de l'Adour.

Le canot impérial, pour aussi hâtivement qu'il eût été improvisé avec une traînière de course des pêcheurs biarrots, avait belle allure avec son fin profil conçu pour fendre les lames. Peint en blanc, il portait, en guise de figure de proue, un aigle doré dont les ailes déployées se rabattaient sur la pointe de la coque.

Dressés devant leurs bancs, leurs avirons tenus comme des lances, les pelles en l'air, les membres de l'équipage observèrent l'immobilité requise par les honneurs maritimes à rendre au moment où le souverain vint prendre place sur les coussins du siège arrière, encadré par son officier d'ordonnance et par le capitaine du port.

Dès qu'il fut installé, le rameur de pointe repoussa de son aviron la paroi verticale du quai et prit, comme ses camarades, la position assise, prête à l'attaque du flot. Le chef de nage commanda le mouvement et l'esquif s'éloigna vers le milieu de la rivière. Il ne tarda pas à être pris par le jusant de l'Adour qui accéléra son allure et l'entraîna rapidement dans la direction de la mer.

Il poussa jusqu'au vaste plan d'eau où l'Adour s'étale sur une largeur de plus d'un demi-kilomètre, à l'abri du promontoire sableux de Blancpignon qui dissimule son embouchure.

Une corvette finement grée se balançait à quelques encablures du rivage assombri par la forêt de pins. Son échelle de coupée était abattue. Le canot impérial accosta contre son palier inférieur.

L'empereur sauta prestement sur la plate-forme et gravit les échelons d'accès, suivi de son officier d'ordonnance et du capitaine du port.

Dès l'ouverture de la coupée, il fut reçu par le capitaine Darribeau, l'un des derniers représentants des corsaires, commandant *L'Amiral Martin* (c'était le nom de la corvette).

Un rapide coup d'œil suffit à Napoléon pour apercevoir l'équipage rangé, aligné à la bande derrière son chef, selon les meilleures traditions de la marine de guerre.

— Vous m'attendiez donc, capitaine, à ce que je vois ! dit l'Empereur avec un léger sourire de satisfaction.

— Oui, Sire, répondit le corsaire. On m'avait fait part de votre désir de visiter incessamment la corvette que j'ai l'honneur de commander.

— C'est bien ! dit Napoléon, rendant hommage par ce bref compliment à la longue attente que l'annonce de sa venue avait imposée à l'équipage.

Il passa rapidement devant les marins au garde-à-vous, promenant sur leurs visages l'éclat de son regard aigu, afin que chacun d'eux puisse éventuellement se glorifier d'avoir été personnellement inspecté par l'Empereur.

Mais il ne passa cette revue que pour la forme. Dès qu'il l'eut terminée, il se tourna vers son hôte.

— Capitaine, lui dit-il, j'ai à vous parler.

Darribeau s'inclina et le conduisit au carré des officiers où pénétrèrent également le capitaine du port et l'officier d'ordonnance.

— Quelle est la situation devant l'embouchure de l'Adour ? demanda tout d'abord le souverain.

— Deux escadres anglaises croisent en permanence, Sire, répondit Darribeau. Elles comptent quatre vaisseaux de ligne et une demi-douzaine de frégates.

— Pourriez-vous forcer le passage en dépit de leur surveillance ? demanda encore Napoléon.

— Il ferait beau voir, Sire, qu'un de vos corsaires, Basque de surcroît, ne puisse battre de vitesse et tromper par la manœuvre les marins anglais ! Que j'en reçoive l'ordre et je passe !

— C'est bien ce que vous m'aviez dit, Monsieur, constata l'empereur en se tournant vers le capitaine du port.

— Darribeau passera, Sire ! affirma le fonctionnaire avec conviction.

— Je veux bien le croire ! reprit l'Empereur. Maintenant, pourriez-vous m'assurer de me rapporter, dans un délai de deux mois, les réponses à des dépêches que je compte vous confier pour le gouverneur de la Martinique ?

— Assurément, Sire, promet Darribeau, à la condition, toutefois, que je ne sois pas coulé en route.

Napoléon ne s'arrêta pas à commenter la réserve qu'avait formulée le corsaire.

— Les messages que vous allez porter sont d'une extrême importance, souligna-t-il. Quoi qu'il arrive, il ne faut pas que l'ennemi puisse en prendre connaissance. Aussi devrez-vous éviter à tout prix d'être capturé.

— S'il le fallait, Sire, je saurais, au besoin, me faire sauter avec *L'Amiral Martin* !

L'Empereur prit alors des enveloppes scellées que son officier d'ordonnance avait tirées de sa sacoche et il les remit au corsaire bayonnais.

— En ce cas, je vous souhaite bonne chance, lui dit-il, et je vous autorise à me demander tout ce que vous jugerez bon d'obtenir de moi.

— Il sera toujours temps de parler de cela, Sire, avec votre permission, dit Darribeau. Que je revienne d'abord ! Je vais immédiatement donner l'ordre d'appareillage.

Satisfait, Napoléon quitta *L'Amiral Martin*, salué, pendant qu'il mettait le pied sur la descente de la coupée, par le cri de « Vive l'Empereur ! » poussé par tout l'équipage.

Le canot blanc impérial s'éloigna, fit un crochet pour déposer le capitaine du port au Boucau d'où il devait surveiller la sortie du corsaire et retourna à la cale de la Nive, en haut de laquelle stationnait le carrosse impérial, escorté du mameluck Roustan, du Grand Maréchal de la cour et de quelques autres dignitaires.

Les pénibles scènes de la double abdication du roi et du prince héritier d'Espagne venaient de se dérouler.

Napoléon n'attendait plus, à Bayonne, que les réponses martiniquaises que devait lui rapporter Darribeau.

Des postes spéciaux de surveillance avaient été installés sur la côte, renforçant la veille du sémaphore élevé à l'embouchure de l'Adour.

Un jour, toute la ville de Bayonne fut pleine d'une nouvelle transmise de bouche à oreille aussi vite qu'elle parvint au château de Marracq : un combat naval se déroulait en vue de la Chambre d'Amour entre les escadres anglaises et un bâtiment inconnu dont l'éloignement ne permettait de distinguer ni la forme, ni le grément, ni la nationalité.

Aussitôt, les gens de s'exalter à la pensée de la possibilité d'assister aux phases de l'empoignade, tandis que les anciens se remémoraient la victoire de Coursic acquise sous les yeux de ses compatriotes, dont ils tenaient le récit de leurs grands-parents.

Comme le compte rendu qu'il avait reçu à Marracq émanait du capitaine du port. Napoléon pressentit qu'il s'agissait de Darribeau dont il attendait les nouvelles avec une impatience de plus en plus grande.

Sans attendre que son carrosse fût prêt, il fit seller son cheval et partit à franc étrier, pour la Chambre d'Amour, suivi du fidèle Roustan et d'une petite escorte d'officiers généraux.

La falaise de la Chambre d'Amour était un observatoire propice. Surplombant la plage de près de quarante mètres et prolongée par une pointe avancée en pleine mer, elle augmentait considérablement le champ des vues. (C'est à l'extrémité de cette pointe que l'on a construit plus tard le phare de Biarritz).

Lorsque l'Empereur arriva, une sourde canonnade se faisait entendre dans l'ouest lointain. Il était malaisé de distinguer les antagonistes, même à la lunette d'approche. Des bateaux se profilaient sur l'horizon en taches brunes minuscules et leur marche ne se décelait qu'à l'observation constante et patiente qui permettait de constater que leurs positions réciproques subissaient de lentes modifications.

— Croyez-vous que ce soit notre corsaire ? demanda sans préambule Napoléon, sans descendre de monture.

— À la réflexion, Sire, je ne connais pas de bâtiment autre que *L'Amiral Martin* pour forcer le barrage ennemi. D'ailleurs, nous n'allons pas tarder à être fixés.

C'était là façon de parler, car l'attente fut longue. Napoléon exérait les contretemps. Aussi fut-il au comble de la mauvaise humeur au bout d'un seul quart d'heure.

— Mais « à la réflexion », comme vous l'avez dit, Monsieur, il se pourrait que *votre* corsaire ait fait demi-tour sans avoir rempli sa mission !

— C'est mal connaître Darribeau, Sire, que de le supposer capable de reculer devant une tâche difficile, rétorqua le capitaine du port. S'il revient, c'est qu'il rapporte les réponses que Votre Majesté attend.

Mais l'Empereur ne désarma pas. Il tressaillit à peine lorsque après une longue heure de pause, le capitaine du port, l'œil à sa lunette s'écria plein d'enthousiasme :

— C'est lui ! C'est *L'Amiral Martin* !... Je le reconnais à son grément, à la forme de sa dunette et de son beaupré !... C'est Darribeau ! Ah ! le brave garçon !... Les Anglais ne l'auront pas.

La canonnade était devenue plus distincte et aussi, semblait-il, plus précipitée. Il y avait bien une douzaine de grands voiliers cinglant tous ensemble vers un plus petit.

Le vent qui soufflait du Nord-Ouest les obligeait tous à tirer des bordées zigzagantes qui brouillaient leurs positions pour des yeux non exercés.

Napoléon s'y trompa. Il crut, bien qu'il usât d'une longue-vue, que *L'Amiral Martin* manœuvrait pour passer à travers le réseau des vaisseaux anglais et il s'émut à la pensée de le voir détruire et couler devant lui.

— Croyez-vous qu'il pourra s'échapper ? demanda-t-il brusquement au capitaine du port.

— Si je le crois ? J'en suis sûr, Sire ! répondit le fonctionnaire, ancien marin expérimenté. Voyez, Sire ! Il est déjà en deçà de leur

ligne de bataille ! je vous réponds bien de ce qu'aucun de ces bougres d'Anglais ne pourra plus le remonter, maintenant.

Il avait oublié le protocole, dans sa joie. Mais le souverain ne parut pas s'en apercevoir.

Bientôt, la position des adversaires fut nette. *L'Amiral Martin*, de plus en plus détaché, paraissait devoir serrer la côte au plus près tandis que les Anglais, lassés par une poursuite qui s'avérait vaine, avaient l'air de ralentir leur marche et de se rassembler en remontant vers le Nord.

— Il n'y a plus un instant à perdre, Sire, prévint le capitaine du port, si vous voulez toucher Darrieau dès que son bâtiment aura jeté l'ancre.

Aussitôt l'empereur, suivi de toute l'escorte, piqua des deux vers les pignadas dont le sous-bois sablonneux et moussu était propice au galop.

Il arriva au bord de l'Adour juste à temps pour assister au franchissement de la barre par la corvette dont l'équipage commençait déjà à carguer la grand'voile.

L'humeur rassérénée de Napoléon se rembrunit lorsqu'il dut attendre, sur la rive de Blancpignon, qu'une barque du pays fût avancée pour lui permettre de se transporter à bord du bâtiment. Aussi, son contact avec Darrieau fut-il plutôt hargneux.

— Comment osez-vous, Monsieur, vous présenter devant moi sans avoir accompli votre mission ? s'écria-t-il, en guise d'accueil.

— Je n'aurais pas, en effet, osé me présenter devant Votre Majesté, répondit calmement le corsaire, si je n'avais rapporté les réponses que le gouverneur de la Martinique m'a confiées.

— Comment ? Vous avez pu aller à la Martinique et en revenir ? Ne deviez-vous pas y mettre deux mois ?

— J'y ai mis exactement cinquante-huit jours, Sire, et, si j'ai gagné du temps, c'est que j'ai cru vous satisfaire en forçant l'allure autant que les circonstances me l'ont permis. C'est aussi, dans les dernières heures, parce que les vaisseaux de Sa Majesté britannique m'ont démontré péremptoirement que j'avais le plus grand intérêt à utiliser pour le mieux toute la toile dont je disposais.

Enfin, l'empereur daigna sourire.

Il s'approcha de Darribeau, lui prit l'oreille et la pinça.

— Vous êtes un brave, lui dit-il, et un fier marin !

— Sire, osa presque interrompre le commandant de *L'Amiral Martin*, n'étiez-vous pas pressé de lire les messages dont j'ai été chargé pour Votre Majesté ?

— Ah ! C'est juste ! s'exclama Napoléon, immédiatement repris par ses préoccupations politiques.

Il suivit Darribeau dans sa cabine et le corsaire lui remit les documents qu'il tira de son coffre-fort.

Que contenaient-ils ? Mystère. Peut-être quelque historien le dira-t-il un jour.

Darribeau estimant sa mission terminée, retourna sur le pont en laissant l'empereur à sa lecture et à ses méditations.

Au loin, sur l'Adour, deux embarcations s'avançaient à force de rames : le blanc canot impérial et celui du pilote-major, alertés par les signaux de *L'Amiral Martin*, venaient se mettre à la disposition de l'empereur et de sa suite.

Au bout d'un instant, Napoléon reparut sur le pont.

— Il me semble bien, dit-il à Darribeau, que je vous avais parlé d'une récompense.

— Sire, mon équipage et moi n'avons agi que pour la gloire de Votre Majesté et l'intérêt de notre pays, protesta le corsaire.

— J'entends bien ! admit l'empereur. Cependant, il est d'usage que je reconnaisse les services qui m'ont été rendus. Dites-moi ce que vous désirez et je vous l'accorderai.

Darribeau rougit violemment.

— Je prie Votre Majesté de considérer comme un privilège ce que je vais lui demander : c'est la faveur de ne rien briguer. Votre satisfaction, Sire, suffit à mes hommes et à moi-même. Nous ne souhaitons rien de plus.

L'empereur, étonné, haussa les sourcils.

Il comprit à l'attitude calme et digne du corsaire, immobile devant lui, que cet homme tenait réellement à ne pas être récompensé et il l'en estima.

Il était loin d'être accoutumé à un tel désintéressement, même de la part des héros qu'il avait exposés sur les champs de bataille.

— Nous verrons, plus tard, peut-être, dit-il en souriant. Et, de nouveau, il pinça l'oreille de ce diable de corsaire, qui trouvait le moyen de le surprendre encore après l'accomplissement de sa prouesse.

— Aux ordres de Votre Majesté, prononça Darribeau, lorsque le souverain prit machinalement le chemin de la coupée.

Il ne devait plus servir l'empereur. Sa croisière était la dernière.

Napoléon approuva l'initiative qui avait substitué le retour en canot à la chevauchée.

Le canot blanc remonta l'Adour, suivi à distance respectueuse par le canot du pilote-major, où la plus grande partie de l'escorte avait pris place.

Et peut-être l'empereur songea-t-il, pendant son trajet silencieux, à la vanité des profits que la plupart des gens, et lui-même, exigeaient en corollaires de leurs efforts ou de leurs réussites.

Il venait, théoriquement, de réunir l'Espagne à sa couronne impériale. Mais cette récompense qu'il s'était octroyée s'annonçait déjà lourde de déconvenues ! Et les premières défaites étaient au bout.

Darribeau ne fut donc pas baron d'Empire. Même pas chevalier de la Légion d'Honneur. Il resta, avec son titre officieux de dernier corsaire impérial, de dernier corsaire français même, car il est assez plausible d'admettre que désormais nous n'en verrons plus !

Le discours de Harispe

À Germaine Lahet



e quittons pas l'épopée impériale sans mentionner qu'une brigade légère de chasseurs basques se couvrit de gloire à Wagram, Eylau et Friedland pour ne citer que ses principales actions.

Elle était commandée par un maréchal : Harispe, Basque lui-même, sabreur, bagarreur, casse-cou et entraîneur d'hommes.

La brigade se battait bien, mais elle trouvait que les services de l'intendance n'étaient pas souvent à la hauteur de ses capacités stomacales. Aussi, ses chasseurs suppléaient-ils à cette déficience trop fréquente en raflant tout ce qu'ils pouvaient chez les populations ennemies. Système D, quoi ! Et, mon Dieu ! ils se traitaient assez bien !

Des plaintes parvinrent à Napoléon qui s'en montra irrité et ordonna aussitôt une revue de la brigade.

Il arriva devant le front des troupes et dit à Harispe : « Vos soldats sont braves, mais ils m'attirent des plaintes incessantes. Ils volent des victuailles partout où ils passent. Vous allez les semoncer d'importance devant moi et tout de suite !

Harispe s'exécuta. D'une voix de stentor, il lança sur les têtes impassibles de ses Basques au garde-à-vous des reproches véhéments et des torrents d'invectives, à telle enseigne que l'empereur étendit le bras, jugeant qu'il allait trop loin.

Or, les Basques ne comprenaient pas un traître mot de français. Harispe avait eu beau jeu ! Profitant de l'interruption impériale, il conclut par deux mots, basques ceux-là :

— *Hartsassou goussia* ! ce qui voulait dire : Emplissez-vous la panse !

Et Napoléon, satisfait, put entendre la réponse enthousiaste de la brigade qui répondit à sa façon : « Vive l'Empereur ! »



Contes récents

La fin du saint voyage ^[21]

La haie de joncs



n ce temps-là, les gens connaissaient l'époque de leur mort.

Jésus, qui longeaient un champ, avec saint Pierre sur ses talons, avisa un vieil homme en train de clôturer sa propriété au moyen d'une haie singulière : il plantait des joncs tout au long de la bordure.

— *Erak ! To !* (Écoute, toi) lui cria-t-il. Pourquoi installes-tu une clôture aussi ridicule ? Elle ne protégera rien et ne durera pas bien longtemps !

— Oh ! Seigneur, répondit l'homme qui avait reconnu le Maître, je dois mourir dans trois ou quatre jours. Alors, ma haie durera bien autant que moi !

— Et si je reportais ton échéance en arrière ? Ferais-tu de la meilleure besogne ?

— Ça dépend, dit le vieux, de la rallonge que vous m'accorderez !

— Ho ! dit Jésus. Tu as autant d'esprit pratique que Pierre, ton saint Patron, que voici près de moi. Je veux bien t'accorder un délai pour que ta dernière action ici-bas ne soit pas une mesquinerie. Mais tu ignoreras désormais la date de ta mort. Tu pourras encore vivre cinquante ans, ou bien dix, ou bien deux mois. L'essentiel est que tu œuvres, autant que tu le pourras, comme si tu devais ne jamais mourir !

— Au fond, admit le Basque, il vaut mieux ne pas savoir quand on passe de l'autre côté. On y perd l'avantage d'une préparation à une fin édifiante, mais on y gagne de ne pas se soucier dans les derniers moments !

— Bah ! dit saint Pierre, les Basques n'ont pas un tel besoin de se préparer *in extremis*. La plupart d'entre eux n'ont pas grand'chose à se reprocher quand ils se présentent là-haut, devant mon guichet !

— Tu leur es indulgent parce qu'ils sont souvent bâtis sur ton modèle, Pierre, remarqua Jésus. Qu'ils bénéficient donc du nouvel état de choses. Personne, désormais, ne saura plus quand sonnera l'heure de la mort.

Saint Pierre à la bastonnade

Un jour que le Maître et son Disciple s'étaient attardés à la campagne, le crépuscule les surprit alors qu'ils se trouvaient encore loin de toute agglomération.

Ils décidèrent de recourir à l'abri de la première ferme qu'ils rencontreraient et, peu de temps après, ils arrivèrent devant une maison dont la porte d'entrée était surmontée de la pierre blanche et oblongue sur laquelle était gravée la formule de l'hospitalité basquaise : « *Ungui Ethorri* » (Soyez bienvenu).

À peine eurent-ils demandé à passer la nuit dans la maison, qu'il leur fut répondu qu'ils auraient une chambre et un lit.

Pour récompenser les fermiers de leur accueil, Jésus leur demanda quel travail ils comptaient faire le lendemain et il lui fut répondu que ce devait être le battage du blé.

— Vous pouvez décommander vos ouvriers, dit alors le Seigneur. Je me charge, avec mon seul compagnon, de mener à bien cette tâche.

Ses hôtes trouvèrent que les deux hommes étaient bien présomptueux de prétendre qu'ils viendraient à bout du battage, car la récolte était d'importance. Mais la promesse leur avait été faite avec une telle assurance qu'ils supposèrent que les inconnus avaient une capacité de travail exceptionnelle et qu'ils se mettraient au travail aux premières lueurs de l'aube. Ils annulèrent donc l'engagement de leurs tâcherons.

Le lendemain matin, ils furent désagréablement surpris en constatant que leurs hôtes étaient restés dans leur lit.

L'*etcheko-yaouna* monta seul dans la chambre et il leur rappela que la quantité de blé à battre était telle qu'elle exigeait une mise en chantier immédiate, étant donné que le jour était déjà levé depuis longtemps.

Jésus dormait. Ce fut Pierre qui répondit comme il le faisait à la porte du Paradis, lorsqu'il était encore douillettement installé dans des coussins de nuages et qu'il éprouvait quelque regret d'abandonner son confort pour aller examiner les titres des candidats au séjour céleste.

— Oui ! Oui ! Nous arrivons !

Mais il se tourna sur son flanc et parut décidé à reprendre son sommeil interrompu.

Le fermier insista sans obtenir de réponse nette et, surtout, sans que l'apôtre fît seulement mine de se lever.

Alors l'*etcheko-yaouna*, sous le coup de la colère, s'empara d'un bâton et se mit à rosser saint Pierre qui se trouvait au bord du lit.

Après quoi, il sortit.

Jésus, qui devait avoir une raison pour se reposer encore, daigna s'éveiller en entendant les gémissements de son compagnon.

— Cet homme est très fâché contre vous, Seigneur, lui dit Pierre.

— Prends ma place, d'abord, lui répondit Jésus, que je guérisses tes bleus en passant la main dessus. Et puis, de cette façon, tu ne seras plus au bord, et, par conséquent, à l'abri d'un renouveau de la brutalité que tu as subie.

Saint Pierre obéit avec joie.

À peine était-il installé que l'*etcheko-yaouna* reparut, toujours armé de son bâton. La vue des deux retardataires encore couchés le fit exploser derechef en imprécations.

— Ah ! C'est comme ça ? s'écria-t-il. Nous allons voir si, cette fois, vous n'allez pas vous mettre en mesure de tenir votre promesse ! Tout à l'heure, j'ai rossé celui de vous qui était au bord. À l'autre,

maintenant !

Et les coups de pleuvoir sur le pauvre saint Pierre tout recroquevillé dans son coin.

La séance prit fin, car Jésus se leva. Saint Pierre le suivit avec force soupirs.

Ils descendirent, rassemblèrent les gerbes en tas et, à la plus grande stupeur des fermiers, ils y mirent le feu.

Et voilà que sous l'effet de ce feu, tout le blé s'égrena : la paille d'un côté, la barbe et la balle d'un autre, le grain, enfin, à part.

L'etcheko-yaouna et les siens, émerveillés et ravis, oublièrent vite leur ressentiment du matin et, voyant qu'ils avaient affaire à des personnages qui disposaient de moyens miraculeux, ils s'humilièrent et demandèrent pardon à genoux à saint Pierre qui se frottait encore les côtes.

Mais quand le Seigneur les eut quittés après avoir guéri son Disciple par une simple imposition de mains, ils ne purent tenir leur langue et allèrent conter à leurs voisins comment leur blé avait été égrené avec du feu.

Ces derniers crurent pouvoir éviter les fatigues du battage en employant le même procédé.

Mais ayant enflammé leurs gerbes, elles brûlèrent sans rémission.





Marie-Valentine avait seize ans lorsque son père, veuf depuis l'année précédente, se remaria.

La marâtre ne tarda pas à se montrer odieuse envers la jeune fille. Elle n'eut ni paix ni cesse jusqu'à ce qu'elle eût obtenu que l'adolescente fût chassée de la maison.

Ce ne fut pas sans mal, car le père aimait son enfant, dont il appréciait la spontanéité et la droiture. Il fallut trois épreuves successives pour que la méchante femme arrivât à ses fins.

Une première fois, elle tua un cochon (*hipourdia*), tandis que le père était dehors, et, lorsqu'il rentra, elle prétendit que Marie-Valentine avait fait mourir l'animal. Mais le père interrogea sa fille et crut à sa dénégation.

Quelques jours plus tard, la marâtre sacrifia une jument dont elle imputa encore la mort à Marie-Valentine. Encore une fois, le père demanda à sa fille si elle était coupable. Elle nia et il lui fit confiance parce qu'il savait qu'elle ne mentait jamais.

Alors, pleine de haine, la mauvaise femme commença par ébranler la foi de son mari en lui disant :

— Je vois maintenant, que tout ce qui est fait par Marie-Valentine vous paraît bon !

Puis, aveuglée par la rage, elle tua son propre enfant, né du second mariage et se précipita au-devant de l'*etcheko-yaounak* en mettant, naturellement, le crime sur le compte de Marie-Valentine.

Cette fois, le père se refusa à croire sa fille, car il ne put imaginer que sa femme eût l'âme assez noire pour accomplir une

action aussi monstrueuse que le sacrifice de la chair de sa chair afin d'accabler une adolescente, fût-elle profondément détestée.

Au contraire, il admit que Marie-Valentine devait avoir sur la conscience tout ce que sa belle-mère lui avait attribué. Il s'emporta, prit le ciel à témoin de la cautèle et de la méchanceté de sa fille et, lui ayant fait poser les deux mains à plat sur une table, il lui trancha tous les doigts avec un grand couteau.

Après quoi, il la chassa en lui disant de s'en aller où elle voudrait.

La pauvre enfant, tout en pleurs et en gémissements les mains en sang, demanda tout au moins un peu de linge, de quoi panser ses effroyables blessures. Mais son père la poussa brutalement dehors.

— Je souhaite, lui dit-elle avant de s'éloigner, que vous vous enfoncez une épine dans la main et que vous ne puissiez la retirer jusqu'à ce que je revienne à la maison !

La malheureuse fille erra jusqu'au soir. Arrivée dans une obscure forêt elle s'y perdit définitivement. Dans la nuit, elle ne vit pas un grand trou ouvert sous ses pas et elle y tomba, sans, heureusement, se meurtrir davantage. Mais mise, par sa mutilation, dans l'impuissance de se tirer de là, elle dut y rester jusqu'à l'aurore, dans la souffrance et dans la crainte des bêtes sauvages.

*

Ce jour-là, le roi du pays chassait avec sa meute dans cette même forêt.

Ses chiens, ayant flairé le trou, sautèrent dedans, d'un bond, à la grande frayeur de Marie-Valentine. Mais c'étaient de braves bêtes. Elles léchèrent affectueusement les blessures faites par le mauvais père et s'en furent.

Mais, lorsque de retour au palais le valet du roi leur eut distribué leur pâture, les chiens l'emportèrent, sans en rien distraire, à Marie-Valentine, dans son trou de la forêt. Ils recommencèrent, les jours suivants, à telle enseigne qu'ils maigrissent de sensible façon.

Le roi s'inquiéta de leur aspect, d'autant plus singulier qu'il les faisait réellement gaver comme jamais il ne l'avait fait.

Un valet qui s'était étonné, comme lui, de la maigreur insolite

des chiens et qui avait eu la curiosité de les suivre, révéla au souverain qu'ils emportaient leur nourriture dans la forêt.

Très intrigué, le roi pista ses chiens au bon cœur dès le repas suivant. Ils le menèrent dans le trou. La présence de Marie-Valentine encore ensanglantée le stupéfia. Il l'emporta au palais royal et, après avoir appris d'elle sa triste histoire, la fit soigner et s'attacha à elle à tel point qu'il lui fit épouser son fils, au cours de noces somptueuses qui se prolongèrent pendant dix jours entiers...

*

Malheureusement, le vieux roi ne vécut pas longtemps.

Peu de temps après sa mort, son fils, qui régnait à son tour, dut partir à la guerre, laissant au palais Marie-Valentine et la Reine-Mère qui avait pris sa bru en aversion.

La naissance de deux adorables jumeaux ne désarma pas la douairière. Elle en prit prétexte, au contraire, pour envoyer au roi, son fils, un message mensonger lui annonçant que la jeune reine avait eu deux chiens.

Le roi se méfia de cette nouvelle, car il avait remarqué, avant son départ, l'hostilité que sa mère témoignait à sa femme.

— Chiens pour chiens, répondit-il immédiatement, qu'on les élève du mieux qu'on le pourra jusqu'à mon retour.

Mais l'acariâtre douairière dissimula le billet de son fils et elle dit aux serviteurs que le roi avait donné l'ordre de tuer immédiatement la reine-sans-doigts et ses deux enfants.

Le peu de temps que Marie-Valentine avait passé au Palais avait suffi pour la faire aimer de tout le personnel subalterne. Aussi les gens auxquels la reine-mère transmet le cruel faux ordre, placés dans l'alternative du crime ou de la désobéissance, se résolurent-ils à un simulacre d'exécution, qui les mît à l'abri du ressentiment royal.

Ils emmenèrent la jeune reine et ses deux enfants à la lisière d'une forêt qui paraissait impénétrable et aménagèrent deux grandes poches dans son manteau pour qu'elle pût transporter plus aisément ses nouveau-nés. Puis ils lui recommandèrent de s'en aller loin, le plus loin possible.

Enfin, avant de se représenter devant la mère de leur roi, ils

tuèrent trois de leurs chiens, grâce à quoi, ils dupèrent la méchante femme en lui présentant trois cœurs comme étant ceux de la jeune mère et des deux enfants.

*

Maire-Valentine, restée seule, errait en grand souci de s'abriter et de se nourrir, lorsqu'elle aperçut deux hommes qui venaient à sa rencontre. Après un premier mouvement d'effroi, elle fut plus que rassurée, car les deux personnages étaient le Seigneur Jésus et saint Pierre, dont la tournée au Pays basque durait encore.

Le Fils de Dieu, parce qu'il savait tout, ne demanda rien à la jeune reine. Il s'approcha d'elle, lui dit affectueusement les phrases les plus réconfortantes et caressa doucement ses mains mutilées. Aussitôt, tous les doigts repoussèrent, fuselés et agiles comme ceux qui avaient été tranchés.

Puis, Jésus ayant levé le bras, un splendide palais surgit de terre, au milieu de la forêt. Il baptisa ensuite lui-même les nouveau-nés, nommant l'un *Chalvat* (Sauvé) et l'autre *Pierrech* (Pierre).

Marie-Valentine, éperdue de reconnaissance, s'était agenouillée. Jésus lui donna encore une chèvre pour qu'ils eussent tous du lait et il la bénit. Avant de s'éloigner, il lui recommanda de ne jamais sortir de l'enceinte du palais, qui contenait aussi un jardin merveilleux et tout, en ajoutant que si elle n'observait pas cette clause, ses doigts retrouvés tomberaient sûrement.

Du temps passa.

Le roi finit par revenir de la guerre et il fallut bien lui dire que la reine et ses deux enfants-chiens étaient morts depuis longtemps. La nouvelle l'accabla au point de le faire courir sans relâche par vallons et forêts, chassant avec un seul écuyer pour essayer d'oublier son infortune.

Un soir, il s'égara dans les environs du palais miraculeux, dont son compagnon aperçut les lumières. Las d'errer dans la nuit, il alla demander l'hospitalité à Marie-Valentine qu'il ne reconnut pas. Mais elle le reconnut sur l'instant, bien qu'elle n'en laissât rien paraître.

Elle fit bellement souper ses deux hôtes et les conduisit dans une chambre spacieuse pourvue de beaux lits à baldaquins.

Lorsqu'elle estima que les deux chasseurs avaient dû s'endormir,

elle revint sur la pointe des pieds en emmenant ses deux enfants.

Effectivement, le roi, harassé, était plongé dans un profond sommeil.

Alors, Marie-Valentine alla tout contre le lit de son mari en entraînant les petits par la main. Elle leur dit que le prince endormi était leur père, lui-même, et qu'ils pouvaient, tout doucement, l'embrasser.

Et doucement, l'un après l'autre, les petits obéirent avec ferveur. Si doucement que le roi ne se rendit compte de rien.

Mais l'écuyer qui avait le sommeil léger avait tout vu, tout entendu. Il n'eut rien de plus pressé, le lendemain matin, que de tout raconter à son maître.

Tous deux convinrent de trouver un prétexte pour passer une seconde nuit au palais et d'y simuler le sommeil.

Et ils firent ainsi. Marie-Valentine ne manqua pas de revenir pour que les enfants pussent encore embrasser leur père.

Mais le roi se redressa tandis qu'ils l'accolaient et, saisissant la reine par le poignet, il lui demanda sévèrement qui elle était pour agir de la sorte.

La pauvre jeune femme fut atterrée, mais, s'étant reprise, elle confessa tout à son Seigneur. Le Prince fut transporté de joie en l'entendant.

Il ne manqua pas d'exiger que sa femme acceptât de le suivre, l'informant, pour mieux la décider, de la mort de sa mère survenue depuis quelques semaines et lui faisant ressortir que, désormais, rien ne s'opposerait à leur bonheur. Il ne cessait de les embrasser tous les trois, montrant quelle joie il éprouvait de retrouver les êtres chers qu'il avait cru perdus.

La reine hésita longtemps en pensant à la recommandation expresse de Jésus. Mais, au petit matin, elle se rendit aux instances de son époux.

À peine franchit-elle l'enceinte du château que tous ses doigts tombèrent sans qu'une seule goutte de sang ne coulât, toutefois...

Comme ils approchaient de la capitale, ils passèrent par le village natal de Marie-Valentine. Une foule de gens était rassemblée devant une maison que la reine reconnut pour la demeure d'où elle avait été chassée.

Aux questions du roi, il fut répondu qu'un homme s'était profondément enfoncé une épine dans la main et que, quoi qu'on fit, on ne parvenait pas à la lui retirer.

Marie-Valentine ne douta pas un instant qu'il s'agît de son père.

Elle s'avança, oubliant son infirmité et déclarant à la ronde :

— Je retirerai l'épine, moi. Laissez-moi passer !

— Mais personne n'a pu réussir.

— Il ne sera pas dit que je n'aurai pas essayé !

Elle s'approcha, pleine de compassion et pénétrée de regret pour le mauvais souhait que sa première infortune lui avait fait proférer.

Le père la reconnut, malgré sa souffrance, et de la voir étendre ses moignons vers sa blessure, il comprit qu'elle lui pardonnait.

Mais au même instant, prodige ! dix doigts fuselés reparurent aux mains de la reine, dix doigts adroits et prestes définitivement repoussés.

L'épine fut extraite au premier contact et le père repentant put presser sa fille sur son cœur.

Précédés de l'écuyer, le vieillard (devenu veuf), le roi, la reine et leurs enfants regagnèrent le palais où ils vécurent en plein bonheur, Dieu sait combien de temps !...

La nappe, l'âne et le bâton [23]



N d'autres temps, trois fils vivaient dans une maison de campagne, avec leur mère, veuve.

Un jour, l'aîné dit à *Yetcheko-andrea* (maîtresse de maison) :

— Mère ! Faites-moi vite les petits pains de voyage (*opilak*) que je m'en aille pour faire fortune.

La mère fit les petits pains et le fils partit par routes et chemins. Dans son trajet, il rencontra le Seigneur Jésus et saint Pierre au bord d'une rivière.

— *Erak moutikoua* ! (Ho ! garçon !) l'interpella le Seigneur Jésus. Nous passerais-tu de l'autre côté, en échange d'un salaire ?

— Facilement, bien sûr ! répondit le jeune homme. Et il alla chercher un *couralin* (petite barque) et les débarqua sur l'autre rive.

Le Seigneur Jésus lui donna alors une nappe pliée en récompense du service rendu et il lui dit :

— Prends cette nappe. Chaque fois que tu auras faim et soif, il te suffira de dire : « Nappe, étends-toi ! » et tu seras servi.

Notre garçon se douta bien de l'identité de ses deux passagers, car le bruit de la présence du Sauveur et de son Apôtre avait commencé à se répandre dans le Pays basque. Aussi crut-il la parole du Maître et se réjouit-il d'avoir si tôt fait fortune.

Il n'avait plus de raison de poursuivre son voyage. Il eut, au contraire, le désir de faire bénéficier les siens du don merveilleux et il rebroussa chemin.

Toutefois, il ne put résister au désir d'essayer la nappe enchantée et, sur le coup de midi, ayant trouvé un endroit qui lui parut propice à la réalisation du prodige, il s'arrêta et commanda :

— Nappe, étends-toi !

Ah ! mes amis ! Quelle *garbure* ! Quelle *piperade*^[24] ! Quel poulet dodu et doré à point ! Quelle salade croquante ! Quelle coque au lait ! (crème renversée) et quel *Irouléguy*^[25] !

Notre garçon leur fit honneur car il avait une capacité stomacale estimable. Puis, plus que satisfait, il se remit en marche sans se hâter, pour ne pas troubler sa digestion.

Rien ne le pressait, en somme ! Aussi coupa-t-il son ;retour d'une halte à l'auberge où il tint à se reposer pour arriver chez lui tout à fait guilleret.

Avant d'aller se coucher, il confia sa précieuse nappe à ses hôtes.

— Attention ! leur recommanda-t-il. De grâce, ne dites pas à cette nappe : « Nappe, étends-toi ! »

— Soyez tranquille ! lui répondirent-ils. Nous accomplissons toujours fidèlement les instructions de nos clients.

Mais bast ! À peine le jeune homme fut-il dans la chambre que l'aubergiste et sa femme (à l'instigation de cette dernière qui était comme toutes les Basquaises, et toutes les femmes, d'ailleurs, curieuse comme une souris) que l'aubergiste et sa femme donc, étalèrent le linge blanc impeccablement plié et lui commandèrent : « Nappe, étends-toi ! »

Et soudain, *bricht, brocht*, ils eurent devant eux un splendide festin.

— *Aïché*^[26] ! s'exclama l'homme, tout effaré, quelle aubaine !

— Oui, surenchérit la femme. Nous serions les derniers des *achtoua*^[27] si nous rendions cette nappe à cet imbécile ! Nous ne manquons pas de nappes semblables que d'un coup de fer je rendrai identique à celle-ci...

Et de faire chauffer le fer, et de préparer la nappe de l'échange.

Le lendemain, avant d'aborder la dernière partie de l'étape qui devait le reconduire au milieu des siens, le voyageur fit encore halte sous un arbre et voulut vérifier l'effet magique de son commandement.

Mais il eut beau dire : « Nappe, étends-toi ! » « Étends-toi, nappe ! », « Nappe, je t'ordonne... », « Nappe, je te prie... », « Au nom du Ciel, nappe... », « Par Jésus, nappe... » et répéter cent fois ses injonctions variées, la nappe trompeuse conserva le pli du fer de l'aubergiste, sans même frémir.

Le pauvre gars, hébété par le déconvenue, dut retourner chez lui sans avoir fait fortune !...

*

À quelque temps de là, le second fils dit à sa mère :

— Mère, préparez les *opilak*, que je m'en aille pour faire fortune.

La mère prépara les *opilak* et le second fils s'en alla par routes et chemins.

Comme son aîné, il rencontra le Seigneur Jésus et saint Pierre, au bord de la même rivière et le Maître lui cria encore :

— *Erak, moutikoua* ! Nous passerais-tu sur l'autre rive, moyennant une récompense ?

— Facilement, bien sûr ! répondit-il.

Et il s'en fut quérir une barque avec laquelle il transporta les deux voyageurs de l'autre côté.

Un âne broutait à quelques pas de là.

— Prends-le par son licol, dit Jésus. Je te le donne.

— Mais, *Yaouna*, (Seigneur) il n'est pas à vous ! objecta le garçon.

— Prends cet âne, te dis-je, insista Jésus. Il n'est à personne. Tu peux monter sur son échine. Chaque fois que tu auras besoin d'argent, tu n'auras qu'à lui dire : « Au travail, mon âne ! » Et ce bourriquot te donnera de l'or à pleins ruisseaux.

À la promesse merveilleuse, le jeune homme pressentit qu'il avait affaire au Sauveur accompagné de saint Pierre, car lui aussi

.avait entendu parler de sa tournée en *Eskual Herri*.

Il obéit donc, sans autre scrupule et, ayant enfourché le baudet, il le dirigea vers la maison qu'il avait quittée, puisque, aussi bien, sa fortune était déjà faite.

Il résista à la tentation de faire en route l'expérience du commandement, en pensant à la charge qui en résulterait pour sa monture et aux convoitises qu'elle susciterait chez les rôdeurs mal intentionnés qu'il pourrait rencontrer. Comme il n'arriva devant l'auberge où son frère s'était arrêté qu'à la nuit tombée, il décida d'y attendre le jour suivant pour poursuivre sa route.

— Je ne désire rien d'autre que d'aller me coucher, dit-il à l'aubergiste, après qu'il se fut restauré. Une recommandation, cependant. N'allez pas dire au bourriquot que j'ai attaché à l'écurie : « Au travail, mon âne ! » n'est-ce pas ? Vous le fatigueriez inutilement. C'est compris ?

— Soyez tranquille ! Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, lui fut-il répondu.

Ce qu'il alla faire.

— Drôle de recommandation ! dit la femme de l'aubergiste, quand elle resta seule avec son mari. Ne trouvez-vous pas que ce garçon ressemble à l'autre, celui de la nappe ?

— En effet ! Et puisqu'il a pris une précaution analogue à celle de son prédécesseur, il me paraît séant d'en user avec lui comme la dernière fois.

Et d'aller à l'écurie. Et de dire au baudet : « Au travail, mon âne ! » Et l'âne de laisser tomber en guise de crottin un véritable ruisseau de pièces d'or.

Le couple s'affaira aussitôt à chercher un animal en tous points semblable à ce bourriquot étonnant. Et comme la ressemblance est plus fréquente entre les ânes qu'entre tous les autres quadrupèdes, ils découvrirent celui qui leur parut propre à donner le change au voyageur endormi.

Aussi, lorsqu'au matin suivant, parvenu en vue de la maison natale, le garçon voulut y faire une arrivée triomphale avec une charge de richesses, grâce au commandement magique, tomba-t-il de son haut.

L'âne arrêté se mit à braire comme pour répondre à l'impératif « Au travail, mon âne ! » Puis, sur une récidive, il laissa choir à terre une avalanche de crottin aussi authentique que possible.

Le jeune homme comprit que sa fortune n'était pas faite et, découragé, il s'en retourna chez lui, l'oreille basse...

*

À très peu de jours de cela, le troisième fils dit, à son tour, à sa mère :

— Mère, préparez les *opilak*, que je m'en aille pour faire fortune.

La mère prépara les *opilak* et le cadet s'en alla par routes et chemins.

Toujours au bord de la même rivière, le Seigneur Jésus et saint Pierre se trouvèrent devant lui et le Maître lui dit :

— *Erak, moutikoua* ! Tu ne voudrais pas nous passer de l'autre côté avec ce bateau ?

— *Aïché* ! Facilement, bien sûr ! accepta le jeune garçon et il s'exécuta.

En récompense, Jésus lui donna un bâton qu'il tailla lui-même dans une basse branche, et il lui dit :

— Prends-le ! Si un ennemi te presse, tu n'auras qu'à dire à ce bâton : « Frappe, Makhila, frappe ! » et tu verras... ce que tu verras !

— C'est bien ! remercia le cadet, sans grand enthousiasme pour un cadeau qui lui paraissait insignifiant. Merci quand même et *gaou hon* ! (bonsoir).

Il n'avait pas été moins perspicace que ses frères et il s'était bien douté de la qualité de son interlocuteur. Seulement, comme il avait peu de goût pour les bagarres, il se trouvait défavorisé d'avoir reçu une arme pour aussi merveilleuse qu'elle fût. Toutefois, il revint sur ses pas en pensant aux maraudeurs qui venaient de temps en temps saccager le poulailler de sa mère ou même lui voler quelques moutons. Il essaierait le bâton sur eux avant de repartir vers la fortune.

Au soir, il fit halte à l'auberge, toujours la même, et avant de monter dans sa chambre, il dit à ses hôtes en leur montrant le bâton

qu'il avait appuyé contre le coin du mur.

— Gardez-le-moi, je vous prie, jusqu'à demain matin. Au lit je n'en aurais que faire. Mais, pour votre bien, gardez-vous de lui dire : « Frappe, Makhila, frappe ! » Je vous le recommande.

Sitôt qu'il eut disparu l'aubergiste et sa femme se saisirent du bâton.

— Encore une merveille, je parie ! dit la femme. Ce petit est assurément le frère de ceux qui nous ont enrichis. Et comme il s'y est pris comme les autres...

— Il n'y a pas de raison pour que nous changions, compléta le mari, avec un gros rire. D'ailleurs, ne dit-on pas : Jamais deux sans trois ? Encore un dernier miracle et nous irons nous installer à la ville.

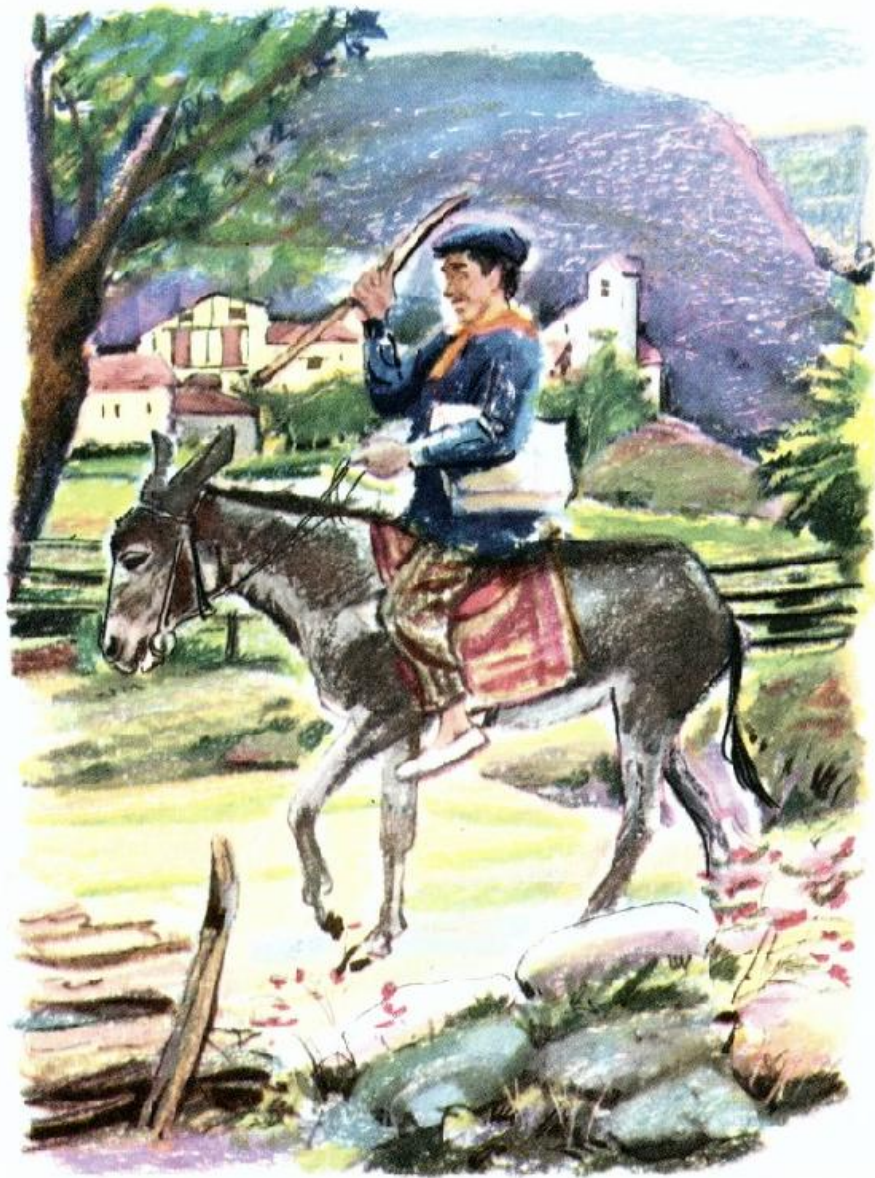
Et de commander : « Frappe, Makhila, frappe ! » Ah, oui ! Le bâton obéit de la belle façon ! Kisk ! kask, chok, boum et frappe qui te frappe, il s'acharna sur le couple, sur les objets, sur les meubles, sur les vitres, cassant, brisant, rossant, infatigable et rapide, virevoltant, tournoyant, sabrant, claquant, meurtrissant échine, croupes et jambes, semant faïence et verre sans que les deux époux parvinssent à l'arrêter.

Alerté par le vacarme, le jeune garçon accourut.

— Grâce ! Grâce ! lui crièrent les aubergistes. Arrêtez le bâton, je vous en supplie ! Nous vous rendrons « Nappe-étends-toi » et « Au-travail-mon-âne » et tout l'or que nous avons amassé.

— Arrête, Makhila, arrête ! commanda le cadet, à tout hasard. Le bâton alla aussitôt s'appuyer contre le mur où il avait été laissé.

Le lendemain, le cadet reprit la route, à califourchon sur « Au-travail-mon-âne » et tenant sous son bras « Nappe-étends-toi ».



C'est ainsi qu'il ramena à la maison la fortune récupérée. Et, fort du Makhila pour la défendre, avec sa mère, ses frères, les trois épouses qui vinrent habiter avec eux et les nombreux enfants qui survinrent, il vécut très heureux pendant Dieu sait combien de temps.



Une histoire de Sarasate

À Georges Forsans



ablo de Sarasate fut, en son temps, le meilleur et le plus illustre violoniste du monde. Il était Basque. Exactement Navarrais, né à Pampelune en 1844.

J'ai eu le privilège de recevoir de lui quelques leçons peu de temps avant qu'il ne mourût, en 1905. Je les dus à l'intervention d'un ami de mon père qui était son petit-parent. Je n'irai pas jusqu'à prétendre avoir retenu quelque talent de son prestigieux enseignement. Il m'apprit, certes, à tirer correctement mon archet et à placer convenablement ma main gauche pour qu'elle pût se mouvoir sur la touche avec le maximum d'aisance. Mais ceci m'écarte de mon propos qui est de reproduire une des histoires dont le grand artiste aimait enjoliver ses cours.

Il parlait le français avec la grande facilité d'un ancien élève du Conservatoire de Paris, car il en avait suivi les cours pendant trois ans, pour aboutir, encore adolescent, à un premier prix éclatant comme une promesse de suprématie dans la virtuosité.

Tout au plus, pouvait-on lui reprocher d'ignorer nos s douces et nos z et d'avoir quelque difficulté à ne pas confondre u et ou. Mais sa façon de parler ne prêtait en aucune façon au ridicule. Et d'ailleurs, en face de ce bel homme, quinquagénaire à la chevelure argentée, abondante et bouclée, à la moustache fournie et, surtout, aux yeux si ardents qu'ils paraissaient de jais, avec une pointe de lumière, le garçonnet que j'étais n'avait pas l'ombre d'une intention moqueuse.

Il professait un peu en grand seigneur quand il condescendait à s'occuper des enfants (et seulement des enfants) des amis de ses amis, à Biarritz. Il y passait régulièrement août et septembre en villégiature.

Il me recevait dans sa villa, derrière l'église russe, et il m'offrait à chaque fois quelque récréation. Tantôt il me jouait une de ses compositions ou quelque passage du concerto de Beethoven ou de la Symphonie espagnole de Lalo. (Sarasate jouant pour moi seul, à l'âge de huit ans, vous vous rendez compte !) Tantôt, il me racontait une anecdote sur quelque grand musicien. C'est ainsi qu'il me parla de Jésus Guridi et de José de Usandizaga, deux Basques de la période romantique qui, m'affirma-t-il, avaient mérité la gloire de Beethoven ou de Brahms. C'est de l'un ou de l'autre qu'il me fit le récit fantastique qui va suivre. J'ai conservé la mémoire de l'anecdote, mais j'avoue que j'attribue le rôle du héros à Usandizaga, uniquement parce que son prénom, José, me paraît d'un emploi plus commode que celui de Guridi.

Donc, voici, à peu de choses près, ce que me conta le grand Pablo de Sarasate, mon professeur-météore :

José avait à peine dix-sept ans. Il avait appris de son père, artiste très modeste, les rudiments de la musique et du violon. Il avait, certes, des dons exceptionnels. Mais dès qu'il put tirer parti de son instrument, il fut contraint, pour aider sa famille, d'aller jouer dans les bourgades avec les bandes de musicantes, à l'occasion des fêtes locales, principalement dans les bals populaires. Il se résigna à exercer ce métier sans relief qui consistait surtout à moudre automatiquement les deux contretemps qui servaient à maintenir le rythme des fandangos. La basse faisait : Poum ! et il répondait en faisant : pa-pa. Et sur ces Poum-pa-pa, Poum-pa-pa, le clarinette ou le piston, seuls autorisés à chanter, lançaient leurs mélodies ou exécutaient leurs fioritures.

Les aspirations artistiques de José ne trouvaient guère à s'épanouir dans ces partitions fastidieuses et le pauvre garçon ne cessait de se lamenter intérieurement contre un sort injuste. Il était doublement prisonnier de cette médiocrité car, en même temps que la nécessité, son peu de connaissances musicales le contraignaient à ronger son frein sans qu'il put prétendre à rien de plus relevé.

Après tout, son bagage était maigre. Il se bornait à une honnête connaissance du solfège et à l'usage assez judicieux d'un doigté sans fantaisie. Son père n'avait pu lui apprendre plus qu'il n'en savait lui-même et José avait eu beau dépasser son initiateur, il n'était pas allé beaucoup plus loin dans la voie de la maîtrise. Il avait pu le constater au cours de ses brefs passages à Pampelune, Bilbao et Saint-Sébastien, où il avait pu voir et entendre de grands orchestres et des virtuoses. Quelle énorme différence ! De quoi être à jamais découragé d'arriver à

quoi que ce soit !

Mais José sentait bouillonner en lui trop d'inspirations pour se laisser aller à la résignation. Il pressentait obscurément que l'heure sonnerait où son élan créateur prendrait son plein essor.

Un jour, il dut aller jouer dans le petit village d'Estella, au pied des Pyrénées. Il s'y rendit en patache (vieille diligence) jusqu'à Elizondo, d'où il entreprit la fin du trajet à pied, avec sa boîte sous le bras.

Comme il allait passer devant une *aldea*, groupe de bâtiments de ferme réunis autour d'une cour ouverte, il aperçut une vieille mendiante en haillons qui était en butte aux harcèlements d'un gros chien que des gamins et, même, des jeunes gens se plaisaient à exciter. La bête ne se contentait pas d'aboyer. Elle mordait, happant les guenilles et, peut-être, les chairs. La pauvre femme brandissait faiblement le bâton qui lui servait d'appui et les voyous riaient aux éclats.

José se précipita et, sans égards pour son instrument, il asséna deux coups de son étui de bois sur le museau du molosse qui, bien touché, se retira la queue entre les jambes.

Les rieurs avaient changé de ton, mais l'attitude décidée de José les musela et ils baissèrent la tête lorsque le jeune homme leur reprocha leur lâcheté.

— Je te remercie, mon fils, dit la mendiante.

— Ce n'est rien, répondit-il. Êtes-vous blessée ?

— Non, car tu es arrivé à temps. Tu t'es montré brave et bon.

— Ce n'est rien, répéta-t-il.

— C'est de ces riens-là que les hommes sont avares, affirma-t-elle. Aussi, voudrais-je te récompenser.

Il la regarda au visage, étonné de l'entendre parler de récompense. Il découvrit qu'elle n'était ni ridée, ni laide, ni même âgée.

— Tu vas à Estella, poursuivit-elle avant qu'il eût pu laisser fuser sa surprise. Je vais faire quelques pas avec toi.

Et, tout en marchant à côté de lui, elle se transforma à vue d'œil. Ses haillons se muèrent en une longue robe blanche et un voile d'un bleu tendre qui flottait légèrement au rythme souple de sa démarche devenue presque aérienne. José subodora la qualité de la céleste Dame et faillit se prosterner sur la route. Mais la Madone l'en empêcha.

— Je sais, lui dit-elle, que tu nourris une inquiétude. Je veux t'en délivrer. Formule exactement ton désir le plus vif et je l'exaucerai.

— Sainte-Mère, avoua-t-il, je ne suis qu'un bien modeste violoneux conscient de sa médiocrité. Mais je sens en moi des musiques sublimes que je n'arrive pas à exprimer, dont je n'arrive même pas à donner la moindre idée sur mon instrument.

— Et tu voudrais être un maître de la musique, n'est-ce pas ?

— Je voudrais jouer comme les artistes que j'ai entendus dans les concerts à Bilbao et à San Sébastian. Je voudrais composer, écrire des symphonies, des ensembles orchestraux...

— N'aimerais-tu pas concevoir et diriger des chœurs à douze voix comme ceux qui enchantent le Paradis ?

— Certes ! Bien sûr, Sainte-Mère des Anges ! Mais...

— Je vois ! Tu voudrais appliquer la maîtrise dont tu souhaites la possession à des airs profanes.

José n'avait guère entendu d'autre musique sacrée que celle, indigente, d'harmoniums poussifs et de chantres enroutés, dans les rustiques sanctuaires navarraï et guipuzcoans. Comment aurait-il préféré Vitoria ou Palestrina à Beethoven, Mozart, ou aux auteurs espagnols ses contemporains ?

— Je t'accorde le *don*, concéda la Madone. Cependant j'y apporte une restriction. À chaque fois que tu exécuteras ou que tu composeras un morceau de musique profane, tu perdras un des jours qui te restent à vivre. L'amendement n'est pas terrible, car bon et brave comme tu l'es, tu ne saurais manquer ton salut éternel. Je te bénis, mon fils !

Elle étendit vers lui une blanche main fuselée et disparut dans le même instant.

Le premier mouvement de José fut de s'agenouiller devant

l'emplacement que la Vierge venait de quitter et de réciter un Ave en action de grâces de l'honneur qui lui avait été fait. Mais s'étant signé et relevé, il se souvint du privilège qui venait de lui être accordé.

Avec l'impatience de son âge, il voulut l'essayer sans plus attendre.

Joie ! Ses doigts coururent, agiles et vibrants sur les touches, tandis que son archet lui parut d'un maniement suprêmement facile, bien qu'il lui fit exécuter à sa fantaisie des sautilles, des staccati, des sons coulés ou des arpèges. Et quel air merveilleux ! Il jaillissait sans effort, traduit de son cerveau par des mains enchantées, mélodieux, prenant, frémissant, enjoué, dans une suite de notes auxquelles l'écho tardif semblait faire un accompagnement de fugue.

— Un jour de moins pour une telle jouissance, dit tout haut José, ce n'est pas trop payé !

Pourtant, il se soucia de son rendez-vous d'Estella, referma sa boîte et pressa le pas.

Les *musicantes* l'attendaient avec impatience car, pour aussi peu brillants qu'ils fussent, ils estimaient ses « pa-pa-poum » essentiels au maintien de leurs cadences.

Mais, ce jour-là, José se paya le luxe d'innover en mettant à profit son nouveau *don*. Tout en se pliant à l'impérieuse nécessité que ses collègues avaient d'entendre ses contretemps, il les enroba d'arpèges éblouissants qui enrichirent le petit quatuor, juché sur l'estrade de planches, de toute une dentelle de variations ingénieuses qui faillirent provoquer l'interruption du fandango. Le piston en tourna à demi la tête en soufflant de côté avec son coin de bouche, le clarinettiste faillit en avaler son tube d'ébène, tandis que la grosse caisse sautait à la file dix bonnes mesures de temps forts. Mais le métier reprit le dessus et la danse alla jusqu'au bout, de la part des musiciens.

Quant aux danseurs, ils s'arrêtèrent, préférant à leurs évolutions allègres le plaisir d'écouter le violon merveilleux. Ils applaudirent frénétiquement dès que le dernier accord s'éteignit.

— Eh bien, petit ! tu ne nous avais pas dit ça ! s'écria le piston qui était aussi le chef de la petite bande. Sais-tu que tu joues bougrement mieux qu'avant ?

— Vrai, M. Mendizabal ? Ça ne vous dérange pas trop que je

m'amuse à broder sur mon accompagnement ? demanda timidement José.

— Il appelle ça s'amuser ! dit le piston aux deux autres *musicantes*. Amuse-toi donc, petit ! Moi, ça m'arrange. Jamais notre « orchestre » n'a mieux marché !

Jusqu'alors, Mendizabal n'avait jamais osé dire « orchestre » en parlant de son petit ensemble réduit. Il disait « bande » comme tous ses émules. Il n'allait pas employer très longtemps sa nouvelle appellation.

La sauterie reprit, toujours rehaussée des improvisations de José et les danseurs, vite regagnés par un désir de s'agiter en cadence plus fort que celui de goûter le plaisir d'une belle audition (les gens d'Estella étaient plutôt frustes), se remirent à marquer les pas du *fandango*, de l'*arin-arin* et du *moutchiko* [28]. Mais un couple de touristes, que le côté pittoresque du bal régional avait attirés, prirent un vif intérêt aux fantaisies de José. Ils restèrent jusqu'à la fin de la séance, attentifs à la manifestation d'un talent aussi inattendu.

Quand la salle se vida, ils approchèrent de l'estrade.

— Je suis le Sénor Elizalde de Saint-Sébastien, dit l'homme au chef de bande, Don Francisco Elizalde, le banquier.

— Très honoré ! répondit le piston qui supposa que son interlocuteur se disposait à lui demander d'exécuter quelques airs supplémentaires pour qu'il pût danser avec sa Sénora sans se mêler à la cohue. Moyennant une honnête *propina* (pourboire), naturellement.

— Je suis Mendizabal, de Pampelune, pour vous servir, ajouta-t-il.

— Vous avez là un violoniste bien extraordinaire pour un *musicante* ! reprit Don Francisco. Par quel hasard est-il avec vous ?

— Il y a toujours été depuis qu'il a su racler assez proprement ses notes, répondit le piston.

— Eh ! Il a dû faire des progrès foudroyants, estima le banquier, car je parierais bien qu'il n'est pas un violoniste à Saint-Sébastien pour le surpasser en virtuosité, ni même pour l'égaliser.

José rougit violemment en entendant un tel éloge.

— Où trouves-tu les variations étonnantes que tu mêles aux danses ? lui demanda la femme de Don Francisco. Elles ne doivent pas être écrites sur tes partitions, je pense ?

— Je les invente, Madame, répondit le jeune garçon.

— Tu es donc compositeur ! Voudrais-tu jouer pour nous quelque chose qui ne soit pas de la danse ? Une jolie sérénade par exemple, ou ce qui te passera par la tête.

José assujettit son instrument sous son menton.

— Qu'importe un jour de moins ? se dit-il.

Et une mélodie ravissante s'éleva, accompagnée de doubles cordes, de pizzicati de la main gauche, coupée de passages brillants alternant avec de graves chants pleins de poésie.

Les *musicantes* ne furent pas les derniers à exprimer leur émerveillement.

— Vous ne l'aviez donc jamais entendu jouer de cette façon ? s'étonna Don Francisco.

— C'est la première fois, avoua Mendizabal. Le bougre a dû travailler en cachette.

— Écoutez ! Sans vouloir vous diminuer en aucune façon, ce garçon ne peut pas rester avec vous ! Son talent mérite une autre estrade que celle des fêtes campagnardes. Je vous propose de m'occuper de lui, de le faire connaître, de le lancer...

— C'est qu'il nous est bien utile, risqua Mendizabal. Nous ne pourrions le remplacer de sitôt et, si vous l'emmenez, nous perdrons les profits des bals où nous devons nous produire.

— Qu'à cela ne tienne ! s'écria Don Francisco. Voici qui vous dédommagera.

Il prit trois pièces d'or dans son gousset et les tendit au chef de bande.

Mendizabal n'en aurait pas gagné autant pendant toute une saison. L'argument le convainquit donc, et il se courba en deux pour prendre cette somme inespérée.

— Notez, dit Don Francisco en souriant, que vous ne serez plus

que trois à partager et que rien ne vous empêchera de faire provisoirement vos bals en vous passant d'un quatrième. Les danseurs du pays ne sont pas si difficiles.

Il tenait, en bon banquier qu'il était, à souligner qu'il n'était pas dupe des doléances du piston.

— José, dit Mendizabal, tu peux te vanter d'avoir une bonne étoile, sinon une protection particulière de la *Virgen del Pilar*^[29] !

— Ce doit être plutôt la Madone, murmura le jeune garçon.

Le lendemain, il roulait vers Saint-Sébastien dans la calèche des Elizalde.

En peu de temps, grâce aux relations du banquier, José fut connu jusqu'à Madrid. En même temps qu'il donna des concerts, il écrivit ses compositions au nombre desquelles il faut compter de splendides chœurs à quatre, huit ou même douze voix mixtes, qu'il consacra à la Vierge et à l'Église, par reconnaissance pour la faveur insigne que le Ciel lui avait accordée.

Mais son œuvre profane atteignit vite une grande importance, car c'était elle qui lui valait le plus d'honneurs et de profits. Il s'inquiéta assez peu des premiers, à vrai dire. La joie de sentir ses dons s'épanouir et la sensation d'être un maître de son art les lui fit tenir pour à peu près négligeables. Quant aux profits, il les utilisa pour assurer la sécurité et le confort de son vieux père qu'il avait déjà rempli de fierté.

Cependant, le feu intérieur qui couvait en lui et s'exhalait en ouvrages magnifiques, parut bientôt le consumer au point d'altérer sa santé.

José prit peur et se souvint de l'avertissement restrictif de la Madone. Il décida de ne plus écrire et de ne plus jouer que de la musique sacrée.

Mais, sans doute, le compte des jours qui lui restaient à vivre au moment du miracle était-il moins important qu'il ne l'avait supposé.

Il mourut, encore en pleine jeunesse, et, déjà l'oubli a presque enveloppé les chefs-d'œuvre pourtant incontestables qu'il a créés.

Cela tient, peut-être, à ce que l'opinion générale, mal informée, n'admet pas qu'il existe une autre musique de l'*Eskual Herri* que celle

des chiroulirous (flutiaux) et des tambourins des fêtes folkloriques ; à ce que les paroles des chœurs basques n'ont pas été traduites.

Ou bien, tout simplement, à ce qu'au moment où José Usandizaga (et Jésus Guridi) vivaient, le pays basque était trop éloigné des grands centres de diffusion^[30].

Mais les compositeurs basques auront leur triomphe, un jour, et les ouvrages qu'ils ont laissés supporteront sans désavantage le voisinage des plus grands monuments de l'art musical.



Contes des temps modernes

Le chilo

À Xavier Acarréguy



n ce temps-là... N'appréhendez pas qu'il soit question d'Évangile, ni d'aucune histoire qui en dérive. En ce temps-là, donc, une grande partie à mains nues était en train de se disputer au trinquet de Saint-Palais.

Ce trinquet était alors le plus beau de tous les trinquets du Pays Basque. Son plafond de chêne clair, parfaitement lisse, surplombait de dix-huit mètres une *cancha* (piste) en larges dalles rectangulaires d'une pierre de taille, polie par les glissades des sandales, qui se développait sur une largeur de dix mètres et une profondeur de quarante.

Sur son côté gauche et son côté du fond, une galerie courait, dans laquelle deux rangées de spectateurs pouvaient suivre les parties, sous la protection d'un garde-corps de mur plein que prolongeait, à un mètre du sol, un filet bien tendu de grosse corde de chanvre. Ce filet et les poteaux espacés de cinq en cinq mètres qui contribuaient à sa planéité, constituaient des objectifs pour les joueurs, car, si la pelote arrivait à toucher l'un ou l'autre, elle faisait gagner le point à celui qui l'avait envoyée. Le toit incliné à 36 degrés, qui recouvrait la galerie, était net d'aspérités, raboté avec soin, de telle façon que la balle puisse y tomber sans faux bond ou y courir librement, comme une bille de billard, reportant ainsi vers l'arrière sa chute sur les dalles.

Des gradins en amphithéâtre s'ouvraient à mi-hauteur des trois murs, les latéraux et celui du fond. Ils étaient également protégés par un grillage ténu et métallique dont les joueurs avaient à se méfier car, à l'instar des planches du plafond, ils représentaient un point perdu

pour chaque balle qui touchait sa surface.

Lorsque vous saurez que le mur principal de pierres jointives (les autres étaient enduits à la chaux) avait un soubassement d'un mètre délimité par une « raie » de fer plat incrustée dans la maçonnerie, et que, seules, comptaient comme « bonnes » les pelotes qui frappaient le mur au-dessus de la raie ; qu'un pan coupé de cinquante centimètres bouchait l'angle droit de ce mur afin de permettre des effets capables de faire obliquer brusquement les balles vers le filet ou les poteaux, vous aurez tous les éléments du jeu de trinquet, pour peu que vous sachiez que le principe général de la pelote basque à mains nues consiste à frapper la balle avec la paume (ou les doigts), soit à la volée, soit après son premier bond.

Le jeu de trinquet se différencie du jeu de fronton par ses parois qui prolongent l'action en réfléchissant les balles, tandis qu'en place libre, le dépassement des limites tracées à même le sol entraîne la perte du point.

Ainsi, vous y êtes ! Le camp à ceinture bleue engage, ou « bute ». Le buteur qui, par la suite, deviendra l'avant, fait rebondir la balle et la frappe, soit en l'envoyant le plus loin possible par la force de son coup ou par l'adjuvant du toit de la galerie, soit en cherchant à atteindre le filet ou ses poteaux. Il doit, au préalable, faire dépasser à sa balle une grande coche généralement marquée dans le mur opposé à la galerie à une quinzaine de mètres du mur principal.

Bon ! La balle est partie. Elle passe hors de la portée de l'avant rouge adverse qui porte sa couleur à sa ceinture, tombe sur le toit, rebondit enfin sur l'aire dallée, tout au fond de la *cancha*, d'où l'arrière rouge la renvoie avec force, vers la droite, sans doute parce qu'il s'est trouvé trop près de la galerie pour la diriger ailleurs. La pelote a claqué contre les dures mains des adversaires et contre le mur, de la même façon. C'est une sphère dure faite souvent d'une petite boule de pierre ronde, enrobée de gomme, de coton, de laine et, finalement, recouverte d'une souple carapace de cuir blanc faite de deux espèces de huîtres dont les saillies sont ajustées sur les creux, comme les chapes des balles de tennis. Clac-clac a fait le butteur bleu. Poum, a fait la chute sur le toit de bois de la galerie. Clac, la retombée sur la dalle ; clac, le renvoi de l'arrière rouge : clac, le retour sur le mur ; clac, la reprise de volée de l'arrière bleu qui a visé le filet.

Mais l'avant rouge a vu le danger. Il s'élance et, de la main gauche, il intervient, de volée, lui aussi. Clac, clac !

C'est alors que l'avant bleu place une botte, souvent décisive. Il prend son temps, laisse la balle toucher mollement le mur que son rival a atteint avec peine. Un grand rebond place la pelote à bonne hauteur. L'homme la frappe d'une brusque détente. Clac ! clac !

La balle a touché le pan coupé, raide comme un projectile. Elle a bifurqué net à gauche, droit sur le filet qu'elle heurte avant que l'avant rouge alerté trop tard, a-t-il semblé, ait pu l'intercepter.

Les bleus marquent un point et de la galerie du fond, le compteur-chanteur lance, avec des ritournelles, les chiffres qui indiquent la position des concurrents.

— Cinquante-huit à cinquante-neuf ! *La nobia, Yaounak !* (L'avant-dernier point, Messieurs !).

Là, vous perdez pied. On ne voit plus de parties qui dépassent cinquante points. C'est à peine si, de nos jours, on atteint les quarante. La génération d'aujourd'hui est-elle déficiente ? Peut-être, après tout joue-t-elle mieux, et, de ce fait, les points durent-ils plus longtemps !

Bref, dans cette partie-là, qui se jouait en soixante, les bleus de Saint-Jean-Pied-de-Port, Damestoy et Larramendi, menaient devant Yoko, de Sare et Chilar d'Ascaïn, après des phases enthousiasmantes de force, de résistance, de tactique et d'adresse. Les spectateurs avaient tellement crié leur plaisir, leurs encouragements, leurs déceptions et leurs paris qu'ils en étaient devenus presque aphones.

Il n'y eut pas plus du quart de l'assistance pour applaudir le dernier point marqué par les bleus. Non pas que les Basques de Saint-Palais et des environs manquassent de sportivité, mais, outre leur lassitude de battre des mains, la plupart d'entre eux avaient parié pour Chilar, le vieux Chilar, roi du trinquet, vaincu jusqu'à ce jour.

Et de voir qu'il risquait de se faire battre, les spectateurs le prenaient en pitié. Une première défaite est plus lourde lorsqu'elle ne vient qu'après une longue série de succès.

— Tu n'as pas remarqué, Pierre ? Ce Saratar a fait semblant d'arriver trop tard pour défendre le filet.

— Ce Saratar ?

— Oui. Cet homme de Sare, si tu préfères ! Yoko, enfin.

— Vous croyez, Maître ?

— J'en suis certain, voyons ! De même que je suis sûr qu'il a partie liée avec certains preneurs de paris.

— Ce serait donc une mise en scène ?

— Tout simplement une escroquerie, un abus de confiance. Chilar et les bleus sont de bonne foi, mais Yoko suffit à fausser la partie. Avec un certain art dans la tromperie, j'en conviens.

— Oh ! Maître !

— Hé oui ! Il a su maintenir l'intérêt jusqu'à l'avant-dernier point. Les parieurs ont marché jusqu'au dernier moment.

— Il y aura plus de perdants que de gagnants !

— Crois-tu ?

— Oh ! Bien sûr, Maître ! Si vous vous en mêlez !...

Hé oui ! C'était encore Eux. Vêtus de soutanes et coiffés de chapeaux ronds, ils avaient fait, avec leurs barbes, la blonde du Maître et la grisonnante de Pierre, l'effet de missionnaires étrangers au Pays. Pleins de respect pour leur apparence ecclésiastique, les spectateurs leur avaient cédé deux places au premier rang de la galerie centrale.

— Tu n'aimerais pas voir gagner le vieux Chilar ?

— J'avoue que oui, Maître. Ne serait-ce pas justice ?

— Aussi gagnera-t-il, parce que c'est justice, parce que tu aimerais sa victoire et qu'il me déplairait de voir l'argent de ces grands enfants raflé par d'astucieux aigrefins.

L'avant bleu buta. Au ras du toit. La pelote fila jusqu'à l'autre bout de la cancha. On devina que le renvoi en serait difficile, car elle devait, au cours de son rebond, heurter successivement les deux murs perpendiculaires du coin de la galerie. À moins que...

À moins que Chilar la reprit à la volée, de la main gauche ou en revers. En revers, c'était bien risqué !

Ce fut en revers qu'il la prit. Clac ! Le vieux Chilar s'était détendu comme un ressort. En désespéré. Frappant de toutes ses forces et visant de si loin, le pan coupé qui, cette fois, pourrait l'avantager... s'il l'atteignait.

La pelote n'arriva pas dans le pan coupé. Elle le manqua de vingt centimètres à peine. Mais, stupeur ! la pierre qu'elle toucha parut reculer sous le choc. Elle recula bel et bien d'une largeur de main, environ. Et au lieu d'être renvoyée vers l'avant bleu, elle resta à faire deux rapides va-et-vient entre les bords de ce trou stupéfiant avant de retomber, morte au ras du mur.

Ce fut un beau tollé !

Les arbitres se réunirent. Fallait-il ou ne fallait-il pas annuler le point ? Ils discutèrent à trois, tandis qu'un long commentaire murmuré s'élevait des galeries et des tribunes.

Au bout de dix minutes, le jury vint communiquer sa décision.

— La pelote, dit son porte-parole, a touché le mur à « bon ». La pierre qui a cédé sous l'effort de Chilar aurait pu céder de la même façon sous le choc d'une balle adverse, si elle avait été aussi violente. Le coup est donc assimilé à un effet de pan-coupé.

Il y eut des interruptions.

— Cependant, poursuivit le juge, pour que nous ne nous soyons pas prononcés sur un exploit dû au seul hasard, le dernier point qui reste à jouer ne pourra se terminer que par un exploit analogue.

Chilar tint à buter lui-même. Peut-être avait-il fini par se méfier de son partenaire. Il envoya la balle haut et loin, en plein milieu de la cancha. Ce fut une belle dernière balle de beau joueur chevaleresque. De quoi risquer de se faire battre, d'ailleurs.

Damestoy le comprit et, comme il se piquait lui aussi, de parfaite courtoisie sportive, il fit un renvoi franc et vigoureux dont la courbe finale devait fatalement aboutir dans la paume de Chilar, rapidement revenu au centre.

Cette fois, le vieux joueur n'hésita pas. D'une volée extraordinairement précise, il envoya la pelote dans le trou qu'il venait de provoquer.

Comme à l'issue du point précédent, la balle heurta les quatre bords avant de retomber, inerte.

Chilar gagnait et les parieurs malhonnêtes restaient, avec Yoko, dans leur déconvenue.

Ce fut la dernière partie de Chilar, l'invaincu.

Le trou demeura et entra dans les règles. On l'appela le trou de Chilar, puis, par abréviation, le « Chilo ». Et peu à peu, au fur et à mesure que de nouveaux trinquets ont été construits, à Saint-Jean-de-Luz, à Hasparren et à Bayonne, un « chilo » y a été aménagé, semblable en tous points à celui de Saint-Palais.



Chiquito de Cambo

Au chanoine J. Lamarque



endant longtemps, il n'y eut pas de champions de la pelote basque que ce soit au trinquet ou au fronton, à mains nues, aux gants de cuir ou d'osier.

Il fallut pour que le titre fût décerné pour la première fois qu'apparût un nouveau type de gant d'osier que les Espagnols baptisèrent *chistera*.

Plus longue, plus creuse et plus recourbée que le gant, faite comme lui d'une sorte de canal d'osier tressé et semi-circulaire, elle permit d'envoyer la pelote avec plus de force et elle exigea, dès lors, des frontons plus hauts et des aires plus étendues. De plus, l'accentuation de sa courbe rendant plus malaisée la frappe directe de la balle, telle qu'elle se pratiquait avec le gant, les *pelotaris* qui l'adoptèrent décomposèrent son maniement en trois temps : le premier pour recevoir la balle ; le second pour la balancer à bout de bras, dans un élan ; la troisième pour la relancer. Le temps d'arrêt à la réception était à peine marqué et les deux autres s'enchaînaient sans hiatus, mais les puristes de la pelote assimilèrent le nouveau jeu à ce qu'à mains nues ils appelaient *atchiki* et qui consistait à attraper la balle à pleine main et à la lancer ensuite, comme on lance un caillou.

Pour marquer la supériorité de classe du jeu au petit gant ancien, ils le désignèrent sous le nom de *yoko garbia* ou jeu pur. Les Espagnols, eux-mêmes, adoptèrent le terme de *limpio* (propre), le mot jeu étant sous-entendu.

Mais les réserves des fanatiques de la tradition n'empêchèrent pas le jeu de *chistera* de plaire à la grande foule et d'atteindre la grande vogue, hors d'*Eskual Herri* et principalement en Espagne, en

Amérique du Sud, et dans les stations thermales du Sud-Ouest de la France.

L'idée du championnat du monde de la spécialité vint aux Argentins. Ils avaient retenu le côté spectaculaire de la *chistera*, ses pelotes qui semblaient se perdre en plein ciel, l'espèce de ralenti gracieux du renvoi, les courses éperdues des joueurs et leurs sauts qui paraissaient acrobatiques.

Évidemment, le *yoko garbia*, avec ses échanges fulgurants, donnait moins de plaisir aux curieux qui considéraient la pelote comme une distraction.

Bien que les parties se jouassent à trois contre trois, on fit disputer le tournoi destiné à conférer le titre suprême aux meilleurs chefs de trios et ce fut le Basque-Espagnol Pepe Arrué qui l'emporta, sur un fronton de Buenos-Aires.

Cette couronne échut à un Espagnol pour la bonne raison que seuls des pelotaris espagnols étaient allés, jusque-là, s'exhiber « aux Amériques », la *chistera* n'étant pas encore très utilisée en France.

Arrué était trapu, courtaud, mais d'une vigueur exceptionnelle. Il avait l'œil petit, mais vif. Il avait surtout un sens très développé de la place à prendre afin de se trouver à point nommé pour renvoyer la pelote. Ce n'était pas qu'il manquât de rapidité. Mais il tenait à économiser ses jambes pour conserver son souffle jusqu'au sixantième point. Bref, avec ses qualités, il défit proprement tous ses adversaires, encaissa force *pesos* et rentra sagement à Bayonne où il monta un magasin de vente de sandales et de ces nouvelles *chisteras* qui lui avaient valu la grande notoriété des Pyrénées aux Andes.

Laissant sa boutique à sa famille et à ses alliés, les Querejeta qu'il avait fait venir d'Espagne, il forma deux camps de trois pelotaris, avec lesquels il donna des exhibitions tant au delà qu'en deçà de la frontière. Il commandait le camp rouge composé d'Espagnols où brillait avec l'arrière Ayestaran, qui devint vite fameux par sa puissance et sa sûreté, l'avant gauche Eloy, spécialiste des balles au ras de la raie. Des Basques français composaient le camp bleu. Ils étaient régulièrement défaits.

Comme le spectacle payait à cause de l'intérêt que lui portaient les riches estivants de Saint-Sébastien, de Biarritz, d'Hendaye et de Saint-Jean-de-Luz, les amateurs jusque-là fidèles au *yoko-garbia* s'émurent et s'essayèrent au nouveau gant.

Arrué s'était offert le luxe de remettre son titre en jeu contre son compère Eloy, et il l'avait conservé.

Or, dans la calme et coquette cité de Cambo, un jeune garçon s'était fait remarquer par ceux qui fréquentaient le trinquet et le fronton. En dépit de son jeune âge (dix-sept ans), il surclassait littéralement tous ses adversaires, à telle enseigne qu'il arrivait même à sortir vainqueur de parties dans lesquelles il jouait seul contre les deux meilleurs pelotaris qu'on lui avait opposés. Un jour, il vint même à bout d'un trio coalisé dont les qualités étaient certaines.

Il est vrai qu'il était d'un gabarit exceptionnel pour un adolescent. Athlétique, bâti comme un jeune dieu, pourvu d'une résistance à toute épreuve et d'une adresse incroyable. Avec cela, blond, d'un beau blond doré, bien qu'il fût d'une origine basquaise incontestable et pure de tout mélange. Il s'appelait Joseph Apestéguy.

Ses dons de pelotari semblaient avoir annihilé toutes ses autres facultés, hormis celle de manger comme quatre et de boire sec. Ce qu'il faisait sans dommage car son estomac paraissait de la même trempe que ses muscles.

Bref, à peu près nul à l'école, tout juste acceptable en catéchisme (et encore, peut-être parce que l'abbé qui l'instruisait lui était indulgent parce qu'amateur de trinquet), mais sur la *cancha*, un génie du sport basque, un archange de la pelote.

Toutes les spécialités lui étaient bonnes : main nue ou *pala*, gant d'osier ou de cuir, trinquet ou place libre. Il faisait la loi dans toutes, de Cambo à Hasparren, des deux Saint-Jean à Bayonne et de Labastide-Clairence à Saint-Palais.

Il ne pouvait pas ne pas s'intéresser à la chistera. Du jour où il l'eut en main, ses admirateurs entrevirent la possibilité de détrôner Arrué.

Ils n'eurent pas de peine à le convaincre de l'obligation que sa qualité lui faisait de lancer un défi au champion.

Le jeune Apestéguy était combatif. Il accepta, moins sous le prétexte d'un prestige national dont, à ce moment on peut bien dire qu'il se souciait comme de sa première pelote. Il accepta, parce qu'il se dit qu'il aurait, enfin, un adversaire à sa taille.

Lorsque Arrué reçut le cartel, il commença par s'enquérir de son rival. En apprenant son âge encore tendre, il sourit.

— *Es un chiquito* ! dit-il en espagnol, ce qui signifiait exactement : c'est un enfant (de *chico* : garçon, ito, diminutif).

— Chiquito ou pas, il risque de vous battre, affirma celui qui voulait organiser le match.

C'était tout juste ce qu'il fallait dire pour qu'Arrué ne prétendît pas qu'il n'avait pas à se mesurer, lui, homme de 30 ans, dans toute la force de l'âge, avec un trop jeune, fût-il exceptionnellement doué.

Il accepta donc et, pour montrer qu'il n'avait pas grand'chose à craindre d'une épreuve qu'il jugeait par trop inégale en sa faveur, il proposa que la rencontre eût lieu précisément à Cambo, sur le fronton dont Joseph Apestéguy était le familier.

En apprenant que son défi avait porté, le jeune prodige sauta de joie. Son représentant lui transmet en même temps l'expression dont le champion s'était servi.

Il la prit en mauvaise part, l'estimant, à tort, péjorative.

— *Chiquito* ! Il va voir, si je suis aussi chiquito qu'il le prétend !

— Le mot ne te diminue pas, observa son messager. Je connais des matadors qui l'ont adopté comme nom de guerre. Et tiens ! Pourquoi n'en ferais-tu pas autant ? Entre nous : Chiquito de Cambo ferait bien mieux sur une affiche que Joseph Apestéguy.

— Tu crois ?

— Réfléchis donc un peu ! Des Apestéguy, il y en a dans tous les coins du pays basque en France et en Espagne. Tandis que, pour peu que tu t'en donnes la peine, il n'y aura, tant que tu joueras à la pelote, qu'un seul Chiquito de Cambo.

— C'est vrai, ça ! convint le jeune phénomène avec une franche immodestie. Alors, tu crois qu'il faut que je change de nom ?

— À mon avis, ce serait préférable.

— Eh bien ! Vas-y ! Mais n'oublie pas « de Cambo », eh !

Qu'allais-je insinuer en disant qu'Apestéguy se souciait de prestige national comme de sa première pelote ? Il pensait déjà à soutenir l'honneur de son pays natal dont Cambo était le lieu qu'il connaissait le mieux, pour la bonne raison qu'il ne l'avait guère quitté

que pour de courtes absences limitées à deux ou trois jours tout au plus, quand il était allé jouer à Hasparren, Bayonne, Saint-Jean ou Saint-Palais.

Il y eut donc, dans tout le pays basque, de belles affiches multicolores annonçant le championnat du monde. Le nom d'Arrué s'y étalait en grandes lettres rouges (sa couleur) et celui de Chiquito de Cambo en capitales bleues.

Ce dimanche-là, la ravissante agglomération d'où la capricieuse Nive sort définitivement assagie après n'avoir été qu'un large torrent tumultueux, connut un afflux inusité de visiteurs. Les fervents du *yoko-garbia* eux-mêmes accoururent de Saint-Palais (la Mecque de la pelote basque française), de Hasparren, des Saint-Jean, de Hendaye et de Bayonne, ravis de voir un des leurs disputer la suprématie mondiale à ce Pepe Arrué qui la détenait depuis des années. Ils faisaient des vœux pour le jeune audacieux moins parce qu'il était du même versant qu'eux-mêmes que parce qu'il représentait la fidélité au petit gant, au jeu supérieur des véritables connaisseurs.

Le patriotisme français des Basques paraît souvent en veilleuse hors des moments de crises. Mais vienne un danger pour la Grande Patrie et on les retrouve tous, prêts à servir, revenant, au besoin, des pays lointains où leur soif d'aventures et leur désir de s'enrichir les avait volontairement exilés.

— Il gagnera, cet Apestéguy ! disaient-ils (le surnom de Chiquito ne s'était pas encore imposé). Il gagnera parce que la chistera est d'un maniement dérisoirement facile pour un bon joueur de petit gant.

En somme pour eux, c'était plutôt deux manières, l'orthodoxe et l'hérésiarque, qui s'affrontaient, plutôt que deux prétendants au titre. Et peut-être, Chiquito pensait-il comme eux et mijotait-il, sûr de sa virtuosité, de se servir à certains moments de sa chistera comme d'un petit gant, histoire de déconcerter Arrué par le changement de rythme de ces coups inattendus.

Tout un cortège de calèches, de victorias et de charrettes anglaises escorta Arrué de Bayonne à Cambo. Sur les vingt kilomètres du parcours, il se grossit du renfort de pataches, de haquets et de chars-à-bancs, à Saint-Pierre d'Irube, Villefranque et Ustaritz. Des omnibus vinrent de Sare, d'Ascain et de Labastide tandis que des trains spéciaux amenaient les amateurs d'Espagne, de la côte et même des Landes à la petite gare de la ville basse.

Les deux rivaux déjeunèrent au même restaurant. Les athlètes de ce temps n'entraient pas en lice après s'être imposé un régime de jockeys.

Le repas commençant à midi précis et la partie étant prévue pour quatre heures, il y avait bien assez de temps pour la digestion.

— *Olé, Chiquito !* dit gentiment Arrué en s'avançant vers son adversaire et en se moquant peut-être de lui avoir donné un surnom qui paraissait, après coup, n'être pas de circonstance.

— *Olé, Aïta !* (Holà, Père !) répliqua non moins gentiment Chiquito.

Tout le monde se mit à rire et l'on trinqua avec de l'authentique Irouléguy.

Arrué qui n'avait nullement été impressionné par la carrure et le feu du regard de son rival fut tout de même sidéré par son appétit.

— Eh ! lui cria-t-il entre la volaille et le rôti. Sais-tu qu'il te faudra courir, tout à l'heure ?

— Eh ! Que si que je le sais ! répondit Chiquito, la bouche pleine. Mais la moitié de ce que je mange, elle me passe dans les jambes.

Il faut préciser que Chiquito estropiait habituellement la syntaxe et, parfois même les mots. S'il ne l'a fait davantage jusqu'ici dans ce récit, c'est que la reproduction exacte de ses propos les eût rendus inintelligibles.

Il fit suivre son café très fort d'un petit verre de liqueur de Hendaye (celle qui précéda l'« Izarra »), un petit verre qui, de nos jours, aurait paru grand, et il s'en alla faire un tour en ville. À pied. S'arrêtant de-ci, de-là, écoutant familièrement les conversations et s'y mêlant sans façons, buvant peut-être aussi, de temps en temps, un petit coup de vin claret.

Pendant ce temps-là, Arrué qui avait loué une chambre à l'hôtel, digérait en faisant une bonne sieste.

À quatre heures sonnant, les deux compétiteurs parurent sur la *cancha*, sortant de derrière le mur du fronton dont les pierres beiges du centre étaient entourées de prolongements enduits d'un revêtement verdâtre. Ciel bleu sans nuage. Frondaison surplombant les gradins.

Cancha grise de ciment et ocre de terre battue, limites de lignes rouges faites de briques sur champ incrustées dans le sol. Soleil par-dessus tout. Soleil oblique, prenant la *cancha* en enfilade et soulignant les deux hommes en blanc de grandes ombres légèrement bleutées.

Ils allèrent jusqu'à la limite du ciment et de la terre sous une salve d'applaudissements et un tumulte de cris. Leur mise, identique, les différenciait bien plus que la ceinture écarlate d'Arrué et celle, bleu de roi, de Chiquito.

L'Espagnol semblait plus trapu que nature dans sa chemise blanche et son pantalon blanc, tendus tous deux comme maillots collants, sauf au col large ouvert et aux bas de jambes très amples. Chiquito, lui, semblait l'incarnation de la sveltesse et de l'élégance. Il avait posé, tout de côté, un petit béret marine sur ses cheveux d'or ondulés. Arrué avait ramené le sien, une boïna noire assez large d'Espagne, sur ses yeux, à la manière d'une visière.

Ils saluèrent le public ensemble et répondirent à l'ovation qui se prolongeait en levant leurs bras droits, déjà gantés des chisteras.

Des employés du fronton vinrent leur présenter des pelotes neuves dont le cuir blanc et poli brilla au soleil. Ils en éprouvèrent les rebonds et, d'un commun accord, en choisirent deux qui leur parurent les plus vives et les mieux faites.

Le compteur-chanteur Ferdinand, en *chamarra* (blouse basquaise bouffante) et le cou entouré d'un foulard de cachemire or et rouge noué en guise de cravate, lança une *irrintzina* à modulations prolongées qui équivalait à une sonnerie de garde-à-vous.

Le premier but fut décidé à pile ou face d'une pièce que le juge-arbitre fit tournoyer en l'air. Le sort favorisa Arrué.

Chiquito alla se placer vers les trois quarts de la cancha et le champion du monde s'avança jusqu'à la moitié de l'aire cimentée en frisant un bout de sa moustache noire avec les deux doigts que le port de la pelote lui laissait libres.

Il se fit un grand silence.

Arrué abandonna sa moustache et fit sauter rapidement la pelote par trois fois, entre le sol et sa main. Puis, il tourna la tête vers son adversaire, campé sur ses jarrets, comme prêt à bondir, il cria « Yo ! » (Jeu !), prit un élan de quelques pas vers le fronton en jetant la balle à terre de la main gauche. Il la saisit à la fin du rebond et la

lança contre le mur, d'un grand revers de sa *chistera*.

La pelote claqua comme une amorce qui explose et monta, boule blanche imperceptible dans le ciel bleu que, seuls, des yeux basques pouvaient suivre tout au long de sa courbe.

Il y eut un « Ha ! » d'admiration dans la foule. Chaque belle butée devait obligatoirement dépasser le milieu de la *cancha*. On vit que celle-là allait aboutir à l'extrême limite du fond de la place. C'était un exploit peu courant, même pour une grande chistera. Il comportait le risque de dépasser la ligne de fond, ce qui l'eût fait compter comme point perdu. Mais la trajectoire s'abaissa juste à temps pour que son point de chute restât dans les limites.

Chiquito s'était replié rapidement vers l'arrière. Il cueillit la pelote du bout de son gant, en revers^[31], et la renvoya avec un han de bûcheron vers le mur qu'elle atteignit en son milieu.

Arrué se trouva placé juste à point pour la reprendre et la relancer avec, exactement, assez de force pour qu'elle allât toucher le mur au-dessus de la raie. Elle retomba sur le ciment à deux mètres à peine en arrière, hors de la portée de Chiquito qui ne chercha même pas à esquisser une course inutile.

Le premier point était marqué et la voix de ténor du chanteur-compteur le célébra en l'enrichissant de vocalises.

On applaudit modérément. Il n'y avait pas eu vraiment lutte, mais seulement deux échanges qu'une astuce classique avait aussitôt interrompus.

Arrué ramassa la balle et buta pour la deuxième fois. Sans doute crut-il renouveler sa tactique, car il atteignit encore le fond de la cancha.

Chiquito récidiva, lui aussi, en volée de revers. Mais son renvoi fut plus violent. Il claqua dans le haut du fronton, dans le secteur circulaire du couronnement et repartit vers le milieu de la *cancha*, bien au delà de l'endroit où Arrué s'apprêtait à le recevoir.

Le champion du monde, bien que surpris, réalisa que la balle allait passer au-dessus de sa tête et hors de sa portée. Aussi se replia-t-il en toute hâte, en même temps que Chiquito revenait à grandes foulées souples au milieu du terrain.

Mais la balle roula au sol sans avoir été reprise et le second

point fut à l'avantage du jeune Camboar.

— *Bat, Ados, Yaounak !* (Un partout, Messieurs !) chanta Ferdinand au milieu des applaudissements nourris qui saluaient l'extraordinaire vigueur du second coup.

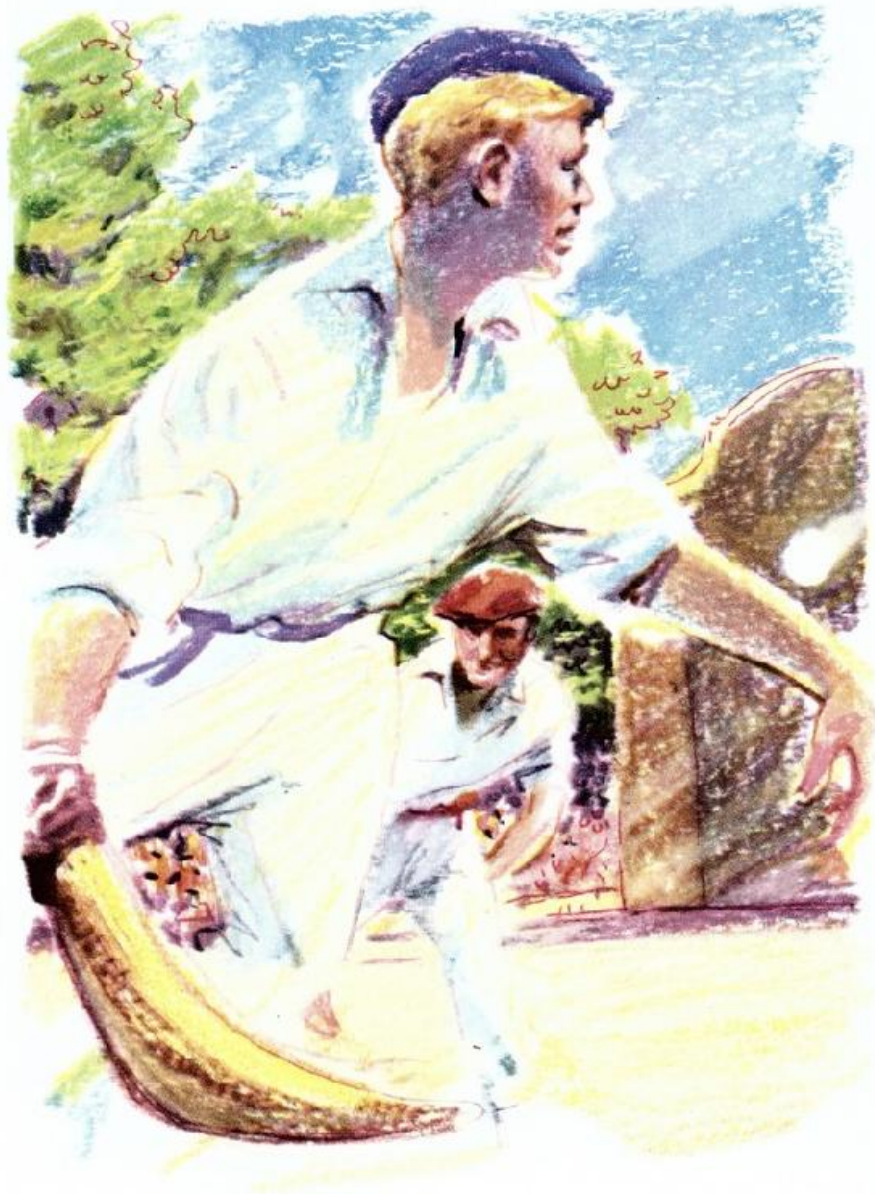
Avant de buter, à son tour^[32], Chiquito eut un sourire orgueilleux à l'adresse des tribunes, puis, délibérément, il mit toute sa force et toute sa détente dans son envoi. La balle monta presque à perte de vue ; elle traversa toute la *cancha* sans avoir l'air de perdre de la hauteur ; survola l'extrême limite du fond et disparut derrière le mur de clôture, loin en dehors de l'enceinte. Elle était perdue pour Chiquito, mais le jeune garçon riait aux exclamations stupéfiées de l'assistance. Il l'avait fait exprès. Ah ! on avait salué de murmures admiratifs les deux premiers buts de son adversaire. Voilà ce qu'il pouvait faire, lui, en s'offrant le luxe de sacrifier un point.

Son coup souleva des commentaires passionnés. Les uns tenaient le jeune prodige pour une tête brûlée qui ne savait pas discipliner ses forces et qui manquait, peut-être, de précision. Les autres avaient retenu le sourire insolent et proclamaient qu'il se moquait en même temps d'Arrué et du public. Et les paris de marcher ferme. On criait le champion du monde à deux et trois contre un tandis que de simples poignées de mains sanctionnaient le plus souvent les engagements.

Mais, très vite, la partie prit son véritable caractère : celui d'une lutte inégale où le jeune Chiquito l'emportait irrésistiblement, aisément. Il atteignit le vingtième point alors que l'Espagnol n'avait pas dépassé le douzième.

Jusqu'alors, il n'avait usé que de sa puissance en l'employant à maintenir son aîné le plus loin possible du fronton afin qu'il ne pût recourir aux balles courtes, difficiles à reprendre. Pendant les vingt points suivants, il le fit courir à son gré, de gauche à droite et du centre au fond, l'essoufflant, le mettant en sueur et ne lui laissant prendre, par nonchalance ou par amusement, qu'une dizaine de points.

Enfin, il batailla, acceptant ou plutôt imposant un combat à mi-cancha, se divertissant à des prouesses de balles reprises à l'ultime seconde, de coups droits frappés sans arrêt, comme au *yoko-garbia*, de volées réussies grâce à des bonds prodigieux et interrompant les séries par des *cortadas* (coupées) fulgurantes, au ras de la raie, qui roulaient au sol sans rebondir.



Chiquito de Cambo enleva le titre de champion du monde au milieu de clameurs délirantes. Arrué que, par opposition, on appela déjà « le vieil Arrué », bien qu'il eût à peine dépassé la trentaine, n'avait marqué que quarante points, en dépit des « cadeaux » évidents de son rival.

Un imprésario qui assistait à la partie, Jaureche, s'offrit à gérer les intérêts du nouveau champion du monde. Il lui constitua une équipe de Basques français à ceintures bleues qu'il opposa à des camps

rouges espagnols les plus divers, tant dans l'ensemble des provinces basques qu'« aux Amériques, à la Havane, et même à Paris. »



Minuto

À J.-P. et Bernard Lahet



e n'entreprendrai pas ici l'apologie des courses de taureaux. On les aime ou on ne les aime pas, selon son tempérament. si le spectacle est incontestablement cruel, sa brutalité est brève puisque la mort du taureau survient un quart d'heure après qu'il a pénétré dans l'arène et que les coups de piques qu'il reçoit, limitées dans leur pénétration par un tampon de corde, entament peu son épiderme au delà de son cuir épais. Les banderilles ne le gênent guère plus que des piqûres de frelons. L'épée le blesse gravement, mais au seul moment décisif dont la phase ne dure guère plus de trois à quatre minutes lorsque l'estocade n'a pas eu d'effet immédiat.

Il y a bien les chevaux, victimes innocentes... qui seraient promises à l'équarrisseur et qui lui sont envoyées lorsqu'elles survivent à la *corrida*. Mais si l'on songeait aux abattoirs, on en perdrait le goût du roastbeef, du tournedos, de l'escalope et du mutton-chop !

Bref, la cruauté épisodique des courses de taureaux est compensée par le beauté du spectacle qui comporte des attitudes gracieuses et risquées. Et peut-être, sa cruauté la plus véritable est-elle dans le défi que, pendant une heure et demie, les toreros lancent aux six paires de cornes effilées qui font passer la mort dans les plis de leurs capes à quelques doigts de leurs plastrons de dentelles et des broderies d'or ou d'argent de leurs « vêtements de lumières » (*trajes de luces*).

Le spectacle est spécifiquement espagnol. Mais le goût du risque, inné chez les Basques, a fait d'eux des amateurs (*aficionados*) enthousiastes de ces jeux de l'arène et bon nombre de toreros fameux ont été recrutés dans le Pays basque : Julian Saleri, Cocherito de

Bilbao, Chiquito de Begona et Minuto, entre autres.

Ce dernier avait tiré son sobriquet de sa taille très au-dessous de la moyenne. *Minuto*, c'est, à peu près, le minuscule, le bref.

Il s'était, selon l'usage, affirmé en combattant des *novillos*, jeunes taureaux de moins de trois ans et, lorsque sa notoriété avait été suffisante pour qu'il devînt matador de cartel, c'est-à-dire autorisé à figurer dans des *corridos*, devant des adversaires cornus de cinq ans, il avait été consacré à Madrid, au cours d'une cérémonie appelée l'*alternativa* qui lui conférait le droit d'alterner dans les plazas, avec les *maestros* les plus réputés.

C'est ainsi qu'il parut aux arènes de Bayonne, où se déroulèrent longtemps les meilleures corridos données en France.

Il devait alterner, ce jour-là, avec Guerrita, le grand maître de Cordoue que toute l'Espagne saluait comme le meilleur torero qui eût jamais existé. Il est vrai qu'il n'est pas de *temporada* (saison) où toute la péninsule ne salue un nouvel astre de la tauromachie en décrétant qu'il dépasse de cent coudées tous ceux qui l'ont précédé. Quitte à l'agonir d'injures et de mépris à sa première défaillance.

Mais Guerrita était à l'apogée de sa carrière. Sans être exactement brillant ni gracieux, il tirait parti de tous les genres de taureaux, grâce à son œil expert (*vista taurina*), et il excellait à les conduire à l'attitude finale où ses coups d'épées les abattaient irrémédiablement, entrant dans le garrot jusqu'à la garde.

Habitué aux ovations, Guerrita n'était pas dépourvu de fatuité. Il avait même l'arrogance facile.

Il ne fit la connaissance de son jeune collègue que lorsqu'il le trouva dans la plaza, prêt à exécuter le défilé (ou *paseo*) de présentation des cuadrillas.

Guerrita se pavanait derrière la barrière encore fermée, une somptueuse cape de parade brodée d'or négligemment jetée sur l'épaule gauche, tout son côté droit découvrant son boléro et sa culotte de soie verte passementée d'ors étincelants. Minuto était, certes, vêtu selon la tradition, d'or et de soie (grenat et or), mais son costume de location était loin d'avoir l'éclat de celui de l'illustre Cordouan.

Un amateur espagnol, accouru de San Sébastian, qui se piquait de familiarité avec les célébrités de l'arène interpella Guerrita.

— Holà ! Don Rafaël ! (Guerrita s'appelait exactement Rafaël Guerra). Qu'est-ce que c'est que ce Minuto qui va travailler avec vous, *mano à mano* ? (main à main)^[33]. Il paraît qu'il n'est pas mauvais, hé ! Il ne va pas vous surpasser, au moins ?

Guerrita se redressa. Il n'aurait peut-être pas répondu à l'indiscret si le « Don », flatteur, ne l'avait amadoué et s'il n'avait deviné que la supposition n'avait été lancée que pour qu'il la démentît.

Il eut un regard dédaigneux pour son confrère, un regard significatif, de haut en bas.

— Aucun risque ! lascia-t-il tomber. Il est tout de même par trop petit !

Minuto ne dit rien. Sa mâchoire se contracta et son regard noir fôça encore davantage.

Mais les alguazils^[34] revenaient au galop à travers l'arène, après avoir salué la loge des officiels, et les deux vantaux de la barrière furent largement ouverts. Les *banderilleros* et les *puntilleros* se placèrent en file indienne derrière leurs matadors respectifs et le *paseo* se déroula aux sons d'une harmonie qui jouait un *paso-doble* de circonstance.

Dès que les capes d'apparat, échangées contre de plus lourdes capes de combat sans ornements, eurent garni les avant-scènes des balcons où se trouvaient des amateurs tout fiers de les garder, les hommes de Minuto quittèrent la piste et se réfugièrent dans le couloir circulaire, avec les valets d'épées, les agents de police et le personnel des arènes.

Le premier taureau était pour Guerrita, le plus ancien des deux *diestros*, et seuls ses gens avaient le droit de l'assister.

Minuto, pourtant, demeura sur le rond de sable, sa cape, rose d'un côté, verte de l'autre, repliée sur l'avant-bras. C'était son privilège et son obligation de matador pour qu'il pût, après son ancien, exécuter quelques passes de cape ou dégager un picador mis en mauvaise posture.

Le premier taureau sortit du toril, salué par un immense murmure d'admiration. Superbe, énorme de cou avec un garrot démesuré, il avait une robe café au lait tachetée de blanc sur la croupe et les membres postérieurs. Il avait des cornes fines, noires et acérées

du bout et faisait vraiment honneur à la *ganaderia*^[35] ; du Duc de Veragua dont il portait le *divisa* de rubans blancs et verts piqué au sommet du *morillo* (garrot).

Les aides de Guerrita lancèrent vers lui leurs capes tendues au bout d'un bras, les passes à deux mains étant réservées aux seuls *maestros*, et Guerrita suivit ses évolutions avec intérêt pour connaître les réactions de l'animal.

Puis, jugeant venu le moment d'intervenir, il s'avança à mi-chemin de la barrière et du centre et appela son ennemi cornu en usant des onomatopées familières aux toreros : « Hara ! Hara ! Toro ! »

Les jambes écartées mais bien fixées au sol, le matador reçut la charge du *bicho* dans les plis de sa cape qu'il déplaça latéralement pour que les cornes ne trouvassent que le vide devant elles en émergeant de dessous l'étoffe.

Des cris fusèrent en même temps des gradins, en faisant comme un grand bruit de vague déferlée.

— Olé !

Ce n'était pourtant qu'une classique *veronica*^[36], exécutée sans brio particulier. Mais il s'agissait du grand Guerrita et, sensibles à sa réputation, les Bayonnais commençaient à applaudir. De confiance.

Le Cordouan récidiva à quatre reprises, puis l'animal s'éloigna de la cape et Minuto vit arriver son tour d'intervention.

Il se contenta d'exécuter, à peu de choses près, les mêmes gestes que son rival. Tout au plus, fit-il une passe supplémentaire, les pieds joints, pour marquer la fin de son action.

Il eut les mêmes « olés » et les mêmes bravos que Guerrita derrière lequel il alla se placer tandis que le Veragua fonçait sur le premier picador.

Dans son furieux élan, le taureau souleva tout le groupe équestre à bout de cornes, malgré la pique qui l'avait atteint entre les omoplates. La monture étique s'effondra contre la barrière et le cavalier chut à découvert.

Guerrita se précipita, cape ouverte, et Minuto le suivit, à tout hasard, comme il devait le faire. Mais le taureau, attiré par l'étoffe rose, se détourna du picador. Après l'avoir entraîné derrière lui

pendant quelques mètres, le Cordouan lui ôta brusquement la cape de devant le muffle pour le diriger sur un second cheval.

Le Veragua s'offrit six piques, laissant trois haridelles sur le carreau. Après quoi, les trompettes sonnèrent aux banderilles, sur l'intervention du président.

Guerrita ne pratiquait jamais la pose des bâtonnets enjolivés de papiers multicolores. Il laissa donc ce soin à ses seconds qui opérèrent sous la protection éventuelle des capes de Minuto (la tradition veut que les matadors qui ne tuent pas soient prêts à secourir les banderillos) et du puntillero de leur cuadrilla.

Les deux hommes aux costumes brodés d'argent furent expéditifs. Ils eurent tôt fait de clouer trois paires de fuseaux sur le garrot de l'animal, en prenant le moins de risques possibles.

Alors, les trompettes sonnèrent pour la mort.

Cambré, face à la loge de la présidence, Guerrita dédia la dernière phase au président. La *montera* (coiffure de torero) tendue à bout de bras, la muleta de flanelle rouge et l'épée sous l'aisselle, il prononça les phrases rituelles du brindis (offrande).

— *Y si no me mata el toro. el toro, lo mataré, yo !* (... et si le taureau ne me tue pas, le taureau, c'est moi qui le tuerai !)

Il virevolta sur les pointes en lançant la montera derrière lui, sans regarder.

Et il alla vers l'animal d'un pas ferme. Il fut assez élégant dans ses premières passes, au point que des spectatrices enthousiastes le déclarèrent beau, en dépit de sa calvitie bien accusée.

Puis, le taureau devint moins ardent, et, de ce fait, plus dangereux. Guerrita ne voulut pas être brillant au prix d'une témérité superflue. Il ne chercha plus qu'à placer l'animal dans la position requise pour que le coup d'épée fût bien donné.

Il y parvint rapidement, sans tenir compte des protestations des spectateurs qui s'attendaient à une phase plus longue.

Il se profila l'épée haute, la coquille à hauteur de l'œil.

Le Veragua, fourbu, ne bougea pas.

Un élan, et la lame entra droit. Guerrita la poussa à fond, à toucher la plaie de ses doigts crispés sur la garde. Au dernier moment, d'un geste de la muleta se croisant avec son attaque, il avait détourné la corne dangereuse.

Le coup fut si rapide que la plupart des assistants ne virent que le taureau chancelant et les pattes déjà raidies, succédant à la ruée du matador. La bête tomba lourdement et le *puntillero* se précipita pour l'achever d'un coup de poignard au cercelet.

Les applaudissements éclatèrent en même temps que la musique se déchaîna. Mais bientôt, une grande clameur couvrit les accords des cuivres en ne laissant subsister de l'air que les coups sourds de la grosse caisse.

Guerrita dut faire un tour d'honneur, sous les acclamations, recevant en hommage, à l'espagnole, chapeaux, éventails et peaux-de-boucs dont ses seconds renvoyaient le plus grand nombre.

À nouveau les trompettes sonnèrent, sitôt que les attelages enrubannés des mules eurent traîné hors de l'arène les cadavres des chevaux et du taureau.

Les garçons de piste raclaient encore le crottin et les traces de sang, lorsque la porte du toril s'ouvrit. Ils s'enfuirent à toutes jambes et le second Veragua se présenta, en coup de vent.

Massif, comme le précédent, il avait l'air plus fougueux. Les cris de la foule lui firent freiner son élan de ses quatre pattes arcboutées.

Mais, à la stupéfaction générale, Minuto s'avança au milieu du *redondel*, sans recourir à l'habituelle précaution des matadors, étudiant, d'après les capes préalables des banderillos, les réactions de leur adversaire.

Minuto, décidé, le pas précipité, la cape déployée sur l'avant-bras, s'arrêta au moment où l'énorme brute fonça sur lui de toute sa vitesse.

Il y eut un cri formidable où vingt mille spectateurs mirent autant d'effroi que d'admiration.

Au moment où le taureau n'avait plus qu'une foulée à faire pour l'atteindre, le petit matador s'était laissé tomber à genoux tandis que d'un geste sûr, il avait envoyé sa cape rose et verte former une orbe gracieuse, comme une parenthèse, sur la droite de sa silhouette grenat

et or.

Le Veragua obliqua, brute inintelligente, suivant la mouvance de l'étoffe et se détournant de l'homme qu'elle frôla. Minuto le laissa à son hébétément d'avoir chargé dans le vide et il conserva sa position agenouillée. Le taureau hésita, s'entendit appeler : « Hara ! Toro ! » Il repartit, aussi furieux. La cape restée allongée à terre remonta par un habile mouvement du bras et déploya à nouveau sa trompeuse arabesque que les cornes suivirent encore aveuglément.

Ayant renouvelé son téméraire exploit cinq fois successives, Minuto accepta que ses banderilleros inquiets éloignassent la bête furieuse et la transmissent au Cordouan.

Guerrita recourut à ses habituelles véronicas, tandis que se prolongeait l'ovation qui saluait le tour de force, le courage et l'élégance du petit Basque vindicatif.

Ses véronicas, bien qu'elles fussent de meilleure facture que les précédentes, passèrent presque inaperçues, tant le public avait été impressionné par les ornements des passes à genoux.

Toutes les phases de la *lidia*^[37] de ce second taureau furent marquées par l'entêtement de Minuto à travailler en toute occasion les deux genoux en terre. Exception faite des banderilles, toutefois, car Minuto était le banderillero le plus extraordinaire de son temps.

Quant il voulait plaire — et il le voulut furieusement ce jour-là — il posait lui-même des banderilles minuscules qu'on appelait *cortas* (courtes) et qui ne comportaient, en dehors du harpon, qu'un bout de bois enrubanné à peine suffisant pour la prise des doigts.

Petit, fluet, cambré, il cita le taureau par ses appels et ses bras haut levés, saisissant opportunément le moment où l'animal baissait la tête pour exécuter un brusque écart sauveteur et poser, en sautant, ses deux ornements de part et d'autre du garrot.

Enfin, le moment de vérité, comme l'appellent les Espagnols, arriva ; le moment où le matador, seul, affronte la bête pour la contraindre, après un travail de près, à se placer, pattes jointes, dans la position la plus favorable à la pénétration de l'épée.

Encore une fois, Minuto mena toute sa *faena* (phase) à genoux, faisant ressentir aux spectateurs l'une de leurs plus fortes émotions tauromachiques.

Il dut sauter encore pour que la pointe de sa lame atteignît le morillo de l'énorme Veragua.

Il se dégagea de cette apparence de corps-à-corps, quelque peu bousculé par l'arrondi de la corne droite.

Mais le taureau s'écroula, aussi vite que l'avait fait le premier.

En un rien de temps, les gradins se couvrirent de mouchoirs agités. Le public réclamait l'octroi de l'oreille^[38] au vaillant petit matador. Le mouchoir blanc du président pendit au balcon de sa loge. La récompense était accordée.

Alternant avec le grand Guerrita, Minuto avait coupé une oreille avant lui !

Il y eut tour de piste, salut au centre, ovation interminable.

Enfin, Minuto retourna contre la barrière, près de Guerrita. Alors, apostrophant l'orgueilleux Cordouan, le petit Basque lui dit en montrant la hauteur de ses genoux :

— Trop petit ? Trop petit ?... J'ai encore tout ça de trop !...



Les grenades d'Hurtebise

Au chanoine Etcheber



ernard Apestéguy, frère cadet de Chiquito de Cambo, partit avec le 49^e Régiment d'infanterie pour la frontière de l'Est, en 1914.

Le champion du monde, réserviste, mobilisé à son tour, obtint d'aller le rejoindre. Mais Bernard, qui serait peut-être devenu, lui aussi, un pelotari fameux, car il promettait, tomba dès les premières batailles et Chiquito jura de le venger.

Après la retentissante victoire de la Marne, l'armée française buta contre les positions de repli organisées par le grand état-major allemand sur la ligne de l'Aisne et les coteaux de la Somme. La longue période des tranchées et de la guerre d'usure commença.

Le secteur du 49^e fut fixé, pour un temps, sur l'arête sud du plateau de Craonne. Il engloba les bâtiments d'une exploitation agricole importante, appelée la ferme d'Hurtebise, tenue par les nôtres, et le moulin de Vauclercq, où se tint pendant quelque temps un observatoire ennemi.

Mais bientôt, il ne resta de la ferme et du moulin, sans cesse pilonnés par les deux artilleries, que deux monceaux de décombres, si épars qu'on ne les distingua plus des parapets qui, de plus en plus, boursoflèrent les deux positions.

Le changement de caractère des combats fut marqué par la mise en service des explosifs lancés, soit par bouches à feu, soit à la main.

Bien que les Allemands eussent pris l'initiative de l'emploi de ces engins, nous ne tardâmes pas à leur donner une réplique rigoureuse et bien souvent triomphante... grâce à Chiquito.

Ce n'était pas que nos états-majors eussent prévu le genre de ces escarmouches. Ils ne firent qu'en prendre prétexte pour utiliser de vieux stocks d'armes périmées que l'Administration du Génie avait conservés dans nos arsenaux avec le même soin jaloux que nos arrière-grand-mères mettaient à garder en réserve leurs pots de confitures.

C'est ainsi qu'avec ses mortiers frappés aux armoiries de Charles X et de Louis-Philippe (quand ils ne portaient pas les abeilles impériales) des quantités de grenades, dites « d'artillerie », affluèrent dans les secteurs du front.

Un peu plus grosses que des balles de tennis, elles se composaient, tout simplement, de sphères de fonte évidées et bourrées de poudre noire. Elles portaient un bouchon hermétique d'où saillait un anneau.

Deux méthodes étaient préconisées pour les lancer. L'une consistait à les déboucher, comme de vulgaires bouteilles ; mais alors elles risquaient d'échapper à la main qui les tenait et d'éclater avant d'être ramassées, car l'extraction de l'anneau déterminait le frottement d'un rugueux qui entraînait l'allumage d'un cordeau dont la combustion aboutissait au détonateur de l'engin, après un délai théorique de huit secondes.

La seconde, moins dangereuse, était basée sur l'emploi d'une lanière fixée au poignet du lanceur par un bracelet et terminée par un crochet. Ce crochet était passé dans l'anneau et la grenade devait, toujours théoriquement, se détacher, rugueux enlevé, sous la seule action du jet effectué comme un lancement du poids des sports athlétiques. En ce cas, il pouvait arriver que la boule de fonte partît comme un caillou et ne produisît pas plus d'effet que lui, à la suite d'un mauvais ajustage du crochet dans l'anneau, le rugueux n'ayant pas agi. Il se produisait aussi que, faute d'une secousse suffisante, la grenade, au lieu de décoller, restait suspendue à la lanière et se trouvait ramenée sur son propre lanceur, ce qui n'était pas sans un heurt assez pénible, car la boule pesait bien un bon kilo.

Ce fut ce second procédé qui fut le plus généralement adopté.

Les grenadiers avaient été recrutés parmi des volontaires. Au 49^e, Chiquito de Cambo fut un des premiers à s'offrir.

Sa force prodigieuse et son adresse de pelotari le mirent tout de suite en vedette.

Il eut tout d'abord à se produire aux abords de la ferme

d'Hurtebise où les positions adverses avaient été rapprochées par le désir commun des deux armées d'occuper cet emplacement qui dominait les deux vallées conduisant à Beaurieux et à Soissons.

Et, peut-être, la précision des coups de Chiquito fut-elle déterminante pour que les nôtres parvinssent à s'emparer en totalité des ruines de l'ancienne exploitation agricole.

Il fut cité à l'ordre de l'Armée, avant même que la croix de guerre n'eût été créée.

— Cité ? demanda-t-il. Qu'est-ce que c'est ?

Il fallut lui expliquer que son nom était publié dans les rapports des unités et dans le « Bulletin officiel des Armées de la République » avec le détail des prouesses qu'il avait accomplies.

— Bah ! J'ai l'habitude, remarque-t-il, sans une ombre d'orgueil. Depuis le temps que les journaux de France, d'Espagne et d'Amérique parlent de moi !

C'était exact et il était vrai, aussi, qu'il avait cessé depuis longtemps de les lire, ou, plutôt de se les faire lire par son imprésario, Jaureche, car la lecture n'était pas son fort. Seuls les matches l'intéressaient. Ce qu'on en disait le laissait indifférent.

De même, dans le secteur d'Hurtebise, le commentaire officiel ne l'émut pas. Or, bientôt, il n'y eut plus de matches parce que les Allemands, mis par lui en état d'infériorité dans la lutte des grenadiers, replièrent leur position d'une quarantaine de mètres pour que leurs soldats ne se trouvassent plus sous le tir de ces vieilles grenades, terribles dans leurs effets, malgré leur ancienneté, et qui les poursuivaient dans tous leurs travaux de sape.

Lorsque le recul de l'ennemi eut été effectif, Chiquito se trouva désœuvré. La longue attente vaine derrière un créneau et la garde de nuit lui parurent également fastidieuses.

Ses nominations successives aux grades de caporal et de sergent ne le consolèrent pas d'avoir perdu l'occasion de se refaire l'œil et le bras.

Il ne rongea pas longtemps son frein.

Un jour, au moment d'un départ de permissionnaires pour le Pays basque, il eut un entretien à part avec l'un des heureux

bénéficiaires de la détente.

Deux semaines plus tard, l'intéressé était de retour... avec une paire de chisteras et un petit gant de yoko-garbia.

Chiquito, heureux comme un gosse, les emporta dans son abri, sans daigner répondre aux plaisanteries qui lui furent décochées.

— Eh ! champion ! Tu vas jouer contre le mur de l'église d'Oulches ?... Tu prépares une partie pour nous distraire quand nous serons en repos à Beaurieux ou à Maizy ?

L'un des moqueurs émit une boutade :

— Il va lancer des grenades avec ces trucs-là !

Il ne croyait pas dire si vrai !

Chiquito augmenta l'ouverture des chisteras et du gant pour que les projectiles sphériques pussent s'y mouvoir comme des pelotes. Son travail achevé, il alla se munir de grenades d'exercice avec lesquelles il partit au bas de la pente couronnée par notre première ligne. Et là, il procéda à son expérience, avec sa lanière à crochet.

Lorsqu'il eut obtenu des résultats qui l'eurent satisfait, il remonta sur la position et se rendit au dépôt d'explosifs où il fit provision de lourdes boules de fonte.

Des vraies, cette fois.

Puis, sans même daigner prévenir ses chefs, il se dirigea vers l'emplacement où il avait déjà opéré à bras francs. Il disposa ses engins sur le parapet, devant lui et assujettit son gant de yoko-garbia qui lui avait paru le plus effectif.

Alors, il se dressa, le corps exposé plus qu'à moitié au-dessus de la levée de terre et, pour son compte personnel, il entreprit un bombardement rapide et précis qui surprit autant les soldats bleus (les nôtres étaient encore en capotes bleues et pantalons rouges, ces derniers cachés par des enveloppes de toile bleue) que les vert-de-gris.

Toute la ligne allemande s'alluma d'un tir intense de mousqueterie, comme pour répondre à une attaque subite. Et sans doute, l'ennemi crut-il à une attaque en entendant ces explosions qui démolissaient ses tranchées sans que le moindre sifflement annonciateur d'obus ne les eût précédées.

Des balles claquèrent autour de Chiquito et des ricochets l'environnèrent de toutes parts avec leurs miaulements sinistres.

— Descends ! lui crièrent ses voisins.

Mais le champion du monde, imperturbable, continua la tâche qu'il s'était assignée, jusqu'à l'épuisement total de ses munitions.

Alors seulement, il sauta dans le boyau avec un grand rire, comme après une partie triomphale et il écouta la fusillade qui crépitait un peu partout, maintenant, comme il écoutait les bravos sur les gradins.

Dans tout le secteur, la nouvelle de la prouesse se répandit comme une tramée de poudre.

— Sacré Chiquito ! disaient les « poilus ».

Il fut appelé au poste de commandement.

Sans doute, le chef de bataillon avait-il l'intention de semoncer celui qui avait agi sans autorisation. Mais le moyen de gronder un gaillard qui s'exposait avec une telle insouciance et qui faisait de la si bonne besogne !

— Alors, tu veux faire la guerre à toi tout seul ? lui demanda le Commandant.

— Tout seul, non ! répondit Chiquito. Mais si tous les soldats français lançaient autant de grenades que moi, nous ne resterions pas longtemps ici !

— Mais les Allemands sont trop loin ! Tu as gaspillé des munitions pour rien !

— Peut-être, admit le Basque, que j'en ai lancé une ou deux plus loin que la tranchée boche.

— Plus loin ! Tu veux rire !

— Vous n'avez jamais vu jouer à la pelote à chistera, mon commandant ?

— Quel rapport ?

— Parce que c'est à chistera que j'ai lancé vos pelotes.

Le commandant dut aller se rendre à l'évidence. Il constata que la ligne ennemie montrait des traces incontestables de l'efficacité du pelotari.

— Chiquito, lui dit-il, tu vaux une batterie de canons de tranchées !

Il anticipait. Les canons de tranchées devaient faire leur apparition sur le front en 1915.

Du moins, Chiquito avait-il utilisé le premier appareil lance-grenades sans se douter qu'il marquait le début d'un perfectionnement dans l'emploi tactique des explosifs.

Deux mois plus tard, il recevait la Médaille Militaire.

Mais, autant qu'on puisse le faire en abattant des ennemis, il avait bien vengé son frère Bernard...



Carcabueno

À Marcel Forgues



L se trouve des gens pour discuter le charme de Biarritz. Des pointilleux qui lui reprochent ceux de ses palaces qui ont atteint des dimensions de casernes, ou l'architecture sans élégance de ses deux casinos. Comme si Biarritz n'était pas avant tout l'Océan avec sa majesté sereine ou ses terribles colères, la barrière sans cesse assaillie de ses rochers et leurs fréquents panaches d'écume éblouissante, les prolongements de la forêt landaise peuplées de villas ravissantes de Chiberta et d'Aguilera et la splendide échappée de la Côte basque vers les hauteurs violacées de la frontière pyrénéenne.

Mais en premier lieu, je place l'océan et les rochers, personnages fantastiques d'un dialogue sans fin.

Leur décor, qui peut, à lui seul, justifier l'engouement des fidèles de la station estivale et automnale, a été, par contre, l'objet de la crainte des navigateurs, surtout au temps des voiliers.

Le promontoire du phare et l'antenne du Rocher de la Vierge, dardés vers le large comme deux menaces, outre le danger qu'ils représentent par eux-mêmes pour les bateaux de toutes sortes, incapables de s'opposer à la force des courants ou des vagues, encadrent entre leurs avancées de nombreuses autres roches au contact tout aussi désastreux. Elles portent des noms donnés à cause de leurs formes : la Roche-plate, la Frégate, le Boucalot, le Basta, l'Atalaye.

Seule, l'Atalaye (de l'espagnol *Atalaya* : sentinelle) peut être considérée comme favorable à la navigation car sa masse (au sommet de laquelle se trouve d'ailleurs un mât sémaphorique et une tour de signaux) signale de loin l'approche des parages à éviter. La

malheureuse goélette *La Surprise* ne se brisa pas moins à ses pieds, aux environs de 1900, contre le roc qui porte son nom et que surmonte une croix de pierre que les coups répétés des lames brisantes ont fait pencher tout de guingois.

L'équipage de *La Surprise* périt sans exception dans ce naufrage, en dépit des efforts téméraires des sauveteurs, et les sept corps, happés par les gouffres aux pieuvres et autres monstres sous-marins, ne furent jamais rejetés par les flots.

À cette occasion, un maître-baigneur de la grande plage se distingua par son courage et sa ténacité. Il s'exposa à l'extrémité d'une chaîne de volontaires agrippés les uns aux autres sur l'arête descendante d'un des contreforts de l'Atalaye qui s'abaissait jusqu'au niveau de la mer. En vain. Il eût fallu des titans pour parvenir au contact de la goélette en détresse sous l'assaut incessant des vagues énormes.

Ce maître-baigneur s'appelait Hiquet et portait le surnom espagnol de *Carcabueno* ou bon coffre, coffre solide. Et de fait, il était bâti en hercule. Un mètre quatre-vingt-cinq pour cent kilos.

Il avait passé tout son jeune temps à pêcher la sardine avec les traînieres du vieux port jusqu'au jour où, la mode des bains à la plage s'étant généralisée, il avait trouvé plus lucratif de veiller à la sécurité des baigneurs et de leur donner des leçons de natation, à moins qu'il se contentât de les soutenir pour qu'ils ne fussent emportés et roulés par les déferlements d'écume.

La pêche payait bien peu, en ce temps-là, et Carcabueno trouva un véritable changement de situation dans ses nouvelles fonctions où sa carrure et son aménité lui valurent une nombreuse clientèle au pourboire facile.

Cependant, comme pour se faire pardonner d'avoir délaissé un dur métier pour un autre assurément moins pénible, Carcabueno s'était engagé dans l'équipe des volontaires chargés du maniement du canot de sauvetage.

Des sauvetages d'ailleurs, il en avait de nombreux à son actif. Ils remontaient au temps où il tenait l'aviron de direction de sa traînière de pêcheurs et, peut-être, en devenant maître-baigneur, le brave homme avait-il obscurément regretté de n'avoir plus un bateau rapide avec lequel il pût aller porter secours aux marins en péril.

Son échec de *La Surprise* le tourmentait de regrets. Un soir de

septembre une forte tempête lui donna l'occasion d'une revanche.

À la tombée de la nuit, les Biarrots angoissés virent surgir à peu de distance de la côte, aux environs de la Roche-plate, la silhouette d'un grand trois-mâts, visiblement désarmé. Des lambeaux de voiles pendaient à ses hautes vergues et le bâtiment oscillait de façon effrayante, avançant vers le rivage par le travers, montrant alternativement tout son pont ou toute sa coque, selon le mouvement de roulis qu'il subissait des vagues incessantes.

Tous les moyens d'action furent mis en œuvre et l'alerte donnée par le tocsin à Biarritz et jusqu'à Bayonne. Comme l'obscurité devenait de plus en plus totale et que le feu tournant du phare ne donnait que des faisceaux lumineux assez pâles, trop hauts et à éclipses, toutes les voitures automobiles qui purent être réquisitionnées furent alignées le long de la route bordant la plage et leurs projecteurs (à acétylène) braqués vers le navire en perdition.

On ne distingua pas le bruit du choc du trois-mâts contre la roche « La Frégate » où il fut drossé par une succession de lames de fond, car de tous côtés, aux flancs du promontoire, contre les aspérités de la roche plate et contre le Basta, les assauts de la mer contre la côte se traduisaient par un roulement ininterrompu de détonations profondes comme celles d'une fantastique artillerie. D'ailleurs, le vent soufflant en rafales, les averses cinglant lieux, choses et gens avec un crépitement exaspéré, il était bien difficile à l'ouïe la mieux exercée de distinguer un bruit d'un autre.

Bref, lorsque le voilier fut à peu près immobilisé, les assistants de plus en plus nombreux purent espérer que, peut-être, l'équipage pourrait être tiré d'affaire.

Sur la plage, Carcabueno et son équipe avaient préparé, côte à côte, le canon porte-amarre et le canot de sauvetage insubmersible.

Ils recoururent tout d'abord au premier.

Le canon pointé, bourré d'une espèce de harpon qui terminait un long filin dont l'enroulement venait d'être vérifié, fut prêt à faire son essai.

Le coup partit. Sans doute, la résistance du vent contraire sur le câble avait-elle été sous-estimée, car le harpon tomba à mi-chemin de la Frégate.

Comme, à ce moment, il arriva à distinguer quelques silhouettes

qui s'accrochaient aux mâts ou se déplaçaient le long des bastingages, Carcabueno fit préparer un second coup sans attendre que le premier harpon ait été récupéré.

Déception ! Cette fois, le filin cassa net à la détonation et le harpon se perdit dans la nuit.

Alors, Carcabueno décida de faire marcher de conserve les deux moyens dont il disposait. Il chargea ceux qui récupéraient le premier filin et son poids mort de préparer une nouvelle tentative tandis qu'il essaierait avec le canot insubmersible de se faufiler entre les rochers en emportant l'autre filin.

Les vagues qui déferlaient sur la plage avaient bien deux bons mètres de hauteur au moment de se rouler en tourbillon d'écume. Elles constituaient un barrage qui paraissait impossible à franchir.

Carcabueno et ses vaillants seconds n'hésitèrent pas cependant et dans le même élan ils poussèrent leur barque à flot et sautèrent à leurs places.

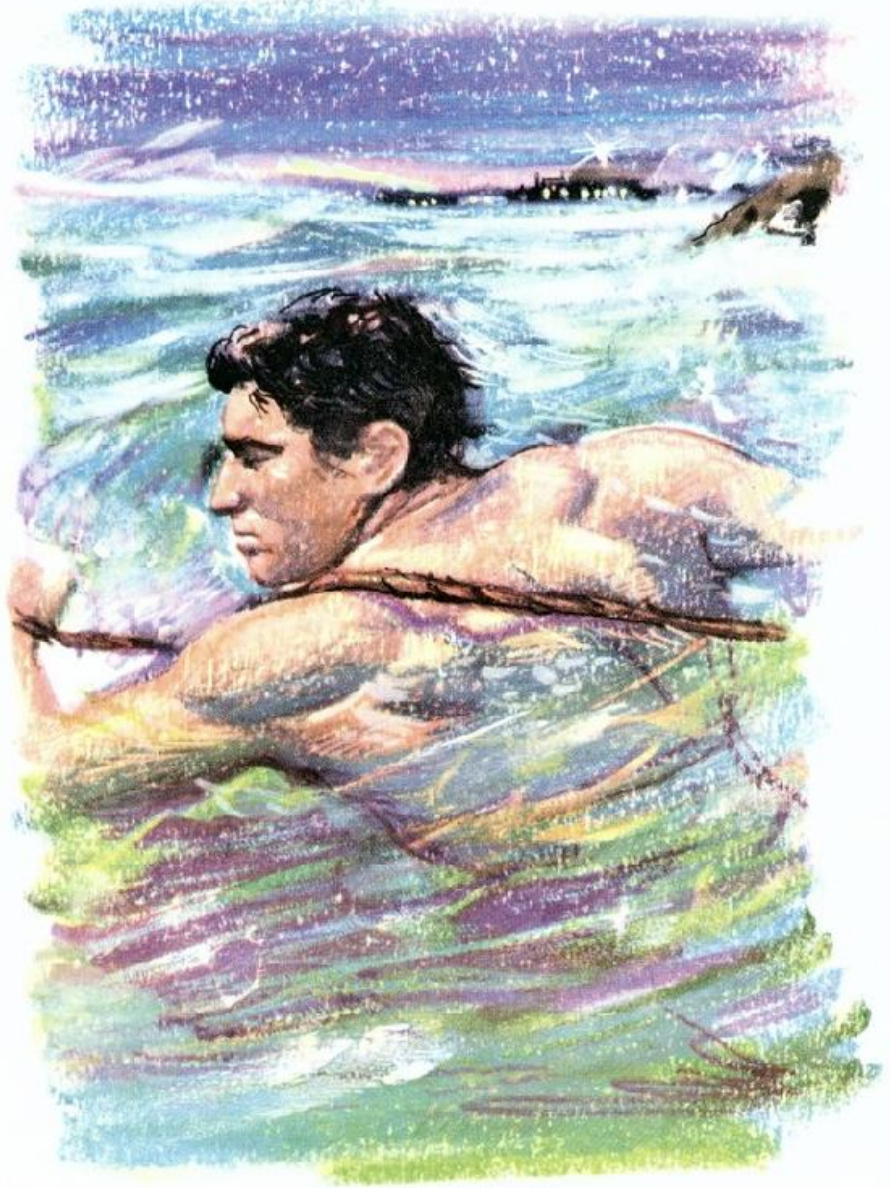
La barque se dressa à la verticale sur la première lame qu'elle rencontra et le déferlement la recouvrit et la renvoya, quille en l'air, désemparée. Un à un, les hommes revinrent, ramenant leurs avirons et rattrapant le filin.

Une seconde tentative eut un résultat identique. Mais Carcabueno, sans se décourager, décida de recommencer encore. Toutefois, comme le porte-amarre était prêt à fonctionner, il attendit que son nouveau coup fût parti pour se relancer à l'aventure.

Il alla vérifier lui-même le pointage de la pièce, fit augmenter la charge de poudre et disposa le filin sur la plage pour qu'il se déroulât sans anicroche. Cette fois, le coup porta. On s'aperçut en tendant le câble avec précaution, qu'il était passé entre deux mâts.

Mais, du navire trois fusées rouges et blanches jaillirent coup sur coup. Le signal de détresse !

— Ils ne peuvent pas s'aider eux-mêmes, conclut Carcabueno. J'y vais !



Il fut dans l'eau avant que personne eût eu le temps de l'en dissuader. Seul, sans canot, une main crispée autour du filin qu'il voulait employer comme guide.

— Attachez-y un câble de va-et-vient ! cria-t-il à ses hommes en s'éloignant.

Il plongea, tête première sous la première vague qui se dressait devant lui. C'était la meilleure façon de la franchir sans être refoulé

par elle. On aperçut encore sa tête derrière l'écroulement d'écume. Puis, plus rien. Et une grande demi-heure s'écoula.

Une nouvelle fusée s'éleva du trois-mâts et, peu après, les seconds de Carcabueno attentifs à garder câble et filin s'aperçurent que des tractions lointaines halaient vers le bâtiment naufragé les liens sauveteurs.

Carcabueno, homme présomptueux aux prises avec les éléments déchaînés, avait réussi la prouesse d'atteindre le voilier. Il avait assujetti l'amarre et attiré à lui le va-et-vient.

Certes, la suite de l'opération demeurerait risquée, mais grâce aux mesures prises, elle devenait tout à fait réalisable.

Carcabueno attacha lui-même dix-sept marins (des Norvégiens) sous les aisselles au dispositif que halèrent successivement ses aides.

Du même coup, il vengea son échec de *La Surprise* car un seul des rescapés mourut d'épuisement à l'hôpital.

Seize vies avaient été sauvées par un brave homme qui se souciait assez peu d'être appelé un homme brave. Et, quelques jours plus tard, dans les après-midi de la saison finissante, Carcabueno employa ses solides biceps au soutien des baigneuses que les vaguelettes apeuraient.

C'était évidemment un changement notable.

Il y gagna bien plus !...





Manech entreprit la descente de la Rhune^[40] sans se hâter. Il n'était pas allé jusqu'au sommet. Il s'était contenté de franchir son arête ouest, dont la forme évoquait l'éperon d'un cuirassé de l'ancienne marine, à peu près à sa mi-hauteur. Il ne se cachait pas, ou si peu ! Évidemment, il ne se serait pas amusé à prendre le chemin de la frontière en suivant la route nationale jusqu'au pont de Hendaye, avec son ballot rempli de flacons de parfum sur l'épaule, même à cette heure matinale où le soleil venait à peine d'apparaître. Il aurait couru le risque de se faire appréhender par les douaniers en patrouille, ou même par les gendarmes, car c'était bel et bien de la contrebande qu'il transportait. Et, mon Dieu ! il en avait bien pour cent cinquante mille francs.

Mais il faut croire qu'il se souciait moins des rencontres en montagne que des autres, car il ne prenait vraiment aucune précaution. Il est vrai qu'en montagne les douaniers s'occupaient exclusivement de la contrebande en provenance de l'Espagne.

Arrivé à mi-pente, Manech s'arrêta, moins pour se délester pendant un moment de ses vingt-cinq kilos de marchandises que pour allumer sa courte pipe.

Après quoi, il reprit son chemin en zigzagant entre les ajoncs et les fougères sauvages.

Au bout d'une demi-heure, il atteignit la base du contrefort où la Bidassoa coulait rapidement avec un bruissement mouillé. La végétation avait cessé d'un coup pour ménager une sorte d'étroite plage de galets qui bordait la rive.

Manech s'orienta rapidement et il infléchit sa route vers le gué.

Une faible distance l'en séparait. Cent mètres tout au plus, compte tenu des sinuosités du petit fleuve côtier.

Comme il contournait un buisson, il aperçut deux uniformes bleus en station juste à l'endroit où il comptait franchir le cours d'eau.

De grandes dalles pointillaient le flot clair de leurs masses immobiles sous les rides mouvantes du courant.

Manech ne s'enfuit pas. Il ne sourcilla même pas. Au contraire, il sourit largement et s'avança vers les douaniers, qu'il salua de loin, en mauvais français.

— *Bonjour, Messie !* Alors, on né passé pas, jourd'hui ?

Ils le connaissaient tous les deux. D'ailleurs, qui ne connaissait pas Manech, dans ces parages ? Il tirait une certaine fierté de sa réputation de contrebandier heureux auquel on n'attribuait aucun « coup dur ».

— On ne passe pas pour aller d'Espagne en France, rectifia Labayle, le plus jeune des deux représentants de la loi. Mais si tu veux refile ta camelote aux Espagnols, nous ne t'en empêcherons pas. Nous, tu comprends, c'est l'entrée en France qui nous intéresse.

— Alors, déduisit Manech, on s'entendra toujours. Moi, c'est contré l'Espagné qué jé travaillé.

— Que tu dis ! jeta le brigadier, sceptique.

— Eh oui ! Qué jé dis et qué jé fais. Oh ! Jé né dis pas qué jé né raméné pas, des fois, un pé dé tabac, pousqué jé né fumé qué de l'espagnol. Mais jé né lé vends pas. Alors ? ... Té ! J'en ai, justément encore un paquet. Cigarette, brigadier ?

Ils fumèrent ensemble, assis sur des taches de mousse qui bordaient les galets avant le fouillis broussailleux de la pente.

L'autre rive s'élevait de près de trois mètres au-dessus du niveau des eaux en une petite falaise abrupte artificielle construite pour l'installation d'une route carrossable.

Une voiture passa en trombe en klaxonnant pour prévenir de sa venue.

— C'est le chef des *carabineros*, dit le brigadier. Il est en tournée

d'inspection.

— À la sienné ! s'écria Manech avec insouciance. Il né m'empêchera pas dé fairé mon métier.

— Ce ne sera peut-être pas le moment, fit observer le jeune douanier.

Manech haussa les épaules.

— Lé temps dé finir cette cigaretté et jé sérai dé l'autré côté.

— Tu sais ! avec l'inspection de leur *vista*^[41] nos confrères vont être sur le qui-vive !

— Qué ? Confrères ? Cé sont aussi les miens. Qu'est-cé qué vous croyez ?

Il ne s'expliqua pas davantage, car après avoir tiré quelques bouffées de sa cigarette qu'il jeta, bien qu'elle ne fût qu'à demi consumée, il se leva brusquement et entra résolument dans l'eau en relevant son pantalon jusqu'à mi-cuiss.es.

— Au révoir, Messiés ! cria-t-il de l'appui de la première dalle qui constituait le gué.

Une douzaine d'enjambées sûres suffit à le faire traverser. D'un élan, il se trouva sur la chaussée de la route espagnole, et, au grand étonnement des deux douaniers, il se mit à la remonter en chantant à pleine voix.

— Tu ne m'ôteras pas de l'idée qu'il est de mèche avec les *carabineros* ! dit le brigadier à Labayle.

— C'est bien possible, admit le jeune douanier. Il paraît que nos confrères sont si mal payés.

— Ce n'est pas une raison pour qu'ils se fassent les complices des contrebandiers. Un métier est un métier. On est libre de le prendre ou non. Mais quand on a accepté de l'exercer, même pour une solde insuffisante, il est malhonnête de faire des accrocs à la consigne.

— Bien sûr, brigadier !

— Tiens, tu ne nous vois pas acceptant de laisser passer ce Manech avec des ballots de marchandise espagnole et recevant de lui le quart des droits qu'il devrait normalement payer à la douane ?

— Évidemment !... Il donne le quart des droits ?

— C'est ce que je me suis laissé dire. Pourquoi reviens-tu là-dessus ? Ça t'intéresserait, peut-être, de faire comme les *carabineros* ?

— Pensez donc, brigadier ! Simple curiosité !

— Ouais !...

Le brigadier se serait probablement laissé aller à quelque réflexion désobligeante sur l'attrait que l'argent mal acquis pouvait exercer sur la jeunesse, lorsqu'il fut alerté par un bruit assez lointain mais caractéristique. Celui d'une dégringolade à travers des fourrés. Éclatements de branches cassées, coups sourds de chutes et jurons, rien n'y manquait.

— Ce sacré Manech a voulu nous avoir, s'écria-t-il, en se redressant vivement. Sa chanson a dû prévenir ses copains de notre station ici. Filons !

Labayle emboîta le pas de son supérieur.

Chaussés d'espadrilles, comme les contrebandiers, les deux douaniers se déplaçaient sans bruit. Ils se hâtèrent en se dissimulant derrière les massifs de la rive, marchant au son du fracas suspect.

Au cours d'un de leurs bonds, car ils progressaient de couvert en couvert, le brigadier se retourna avec une expression joyeuse :

— Nous les tenons ! murmura-t-il à l'oreille de Labayle.

Il désignait en même temps, d'un mouvement du menton, des remous dans la verdure dense qui recouvrait le coteau espagnol.

— Bonne affaire, brig...

— Chtt !

Le brigadier se laissa tomber à quatre pattes. Plus exactement à trois, car il sortit son pistolet de son étui. Labayle l'imita en tous points.

Le sentiment exaltant de chasseurs à l'affût les animait. Ils allèrent, presque en rampant, se placer derrière une épaisse boule de buis sauvage près de laquelle ils supposaient que les contrebandiers allaient aboutir après avoir traversé la Bidassoa.

La chanson de Manech s'était éteinte.

L'attente dura un bon quart d'heure. Puis, soudain, deux hommes coiffés de bérêts surgirent des broussailles au bord de la route. Ils traînaient deux gros ballots derrière eux.

Ils restèrent un moment arrêtés, jetant des regards vers la plage du gué que les douaniers avaient abandonnée. Ils pouvaient l'apercevoir du point où ils étaient apparus, alors que la courbe de l'autre rive empêchait les représentants de la Force publique de jouir de la même vue.

Ils se décidèrent enfin à dépasser la chaussée et ils dévalèrent sur le remblai.

Il parut à Labayle que leurs ballots étaient bien légers, car ils paraissaient les déplacer avec une certaine désinvolture. Mais il ne dit rien car il avait compris que le moment de l'action ne viendrait que lorsque les deux hommes auraient pris pied sur le territoire français.

Pourtant, son étonnement grandit quand il vit que les nouveaux venus mettaient leurs fardeaux dans l'eau et se juchaient hardiment dessus.

Il n'était pas au bout de ses surprises.

Les ballots flottèrent et leurs porteurs, devenus portés, traversèrent le cours d'eau comme en se jouant en payant à deux mains.

— Halte ! cria le brigadier en braquant son pistolet.

Les deux contrebandiers ne manifestèrent pas la moindre intention de s'enfuir.

— Ho ! Ne tirez pas, au moins ! recommanda l'un d'eux.

Ils avaient élevé négligemment leurs mains à la hauteur de leurs épaules et leurs visages ne marquaient ni crainte, ni étonnement. C'est tout juste s'ils ne se laissaient pas aller à sourire et Labayle, de plus en plus intrigué, pensa, in petto, que ce n'était pas l'envie qui leur manquait.

— Ouvrez les ballots, lui commanda le brigadier.

— Prenez garde de ne pas les abîmer, pria le contrebandier qui

avait déjà parlé. Ce ne sont que de simples coussins pneumatiques.

— Qu'est-ce que vous transportez, alors ? demanda le brigadier.

— Rien !... ou plutôt, du vent. Le vent qui a servi à gonfler nos coussins. Ça nous permet d'éviter de faire le détour par le gué, vous comprenez ?

— Et pourquoi voulez-vous éviter le gué ?

— Parce que les *carabineros* le connaissent.

— Vous n'avez pourtant rien à craindre des *carabineros* !

— Que vous dites ! Nous ne sommes pas, comme Manech, en combine avec eux.

— Ah ! Vous connaissez Manech ?

— Qui ne connaît pas Manech ? Nous l'avons vu passer sur la route, il n'y a pas une demi-heure. Il chantait à tue-tête...

— Pour vous prévenir.

— Nous prévenir de quoi ? Nous ne transportons rien en France. Nous travaillons uniquement dans l'autre sens !

Encore une fois, Labayle eut une sensation qu'il garda pour lui. Il lui sembla entendre un lointain clapotis, du côté du gué.

« Manech nous a eus ! pensa-t-il. Et ceux-ci sont ses comparses. Pendant qu'ils nous occupent, la camelote est en train de passer sur les dalles du gué ! »

Il voyait juste. Mais, comme il était jeune, encore tout neuf dans le métier et plus soucieux de l'humeur du brigadier que d'inutiles fatigues à s'imposer à la poursuite trop tardive de contrebandiers aux pieds légers, il jugea inutile d'exprimer tout haut ses réflexions.

— Parbleu ! Vous dites tous la même chose : vous ne travaillez, comme vous dites que contre l'Espagne. Manech m'en donnait encore l'assurance, tout à l'heure.

— C'est vrai, brigadier ! À part quelques cigarettes que nous achetons de l'autre côté, pour notre usage personnel... À propos, brigadier, si vous nous autorisiez à baisser les mains, nous pourrions vous en offrir.

Le brigadier haussa les épaules sans répondre, mais il remit son pistolet dans son étui.

— Allons ! le consola l'homme. Prenez toujours un paquet de *cigarillos*. Comme ça, vous ne vous serez pas déplacé pour rien.

— Ça ne m'empêchera pas, répondit le brigadier, tout en acceptant le cadeau, de vous tirer comme un lapin si, un jour, vous ne vous arrêtez pas à ma sommation.

— Bien sûr, voyons ! Mais vous n'en aurez pas l'occasion !

— À moins, intervint Labayle, que vous ne passiez par le gué et que nous y restions bien planqués pour vous y accueillir !

L'homme sourit. Il comprit aussitôt que le jeune douanier n'avait pas été dupe.

— Vous prendrez bien aussi un paquet de « Hebra », n'est-ce pas ? offrit-il.

— Pourquoi non ? ... en attendant mieux !

Ils allumèrent ensemble des cigares que le contrebandier distribua à la ronde.

Tout d'un coup, une voix s'éleva à la mi-pente du coteau espagnol. Elle était allègre et scandait les paroles du fandango le plus répandu au pays basque :

Haourak ik achasoué
Eskuarraz mitzatzen
Ongui pilotaneta
Onechki dansatzen...

(Enfants, apprenez bien à parler basque et à jouer à la pelote et à danser...)

— Sacré Manech ! Il va s'user la voix à chanter comme ça, en montant les pentes ! dit le second contrebandier.

C'était le signal convenu pour faire savoir à ses deux comparses que tout le chargement de bas de soie avait franchi le gué et qu'il n'y avait plus lieu de retenir les douaniers loin de leur poste d'observation.

Manech à l'œil perçant avait bien organisé sa mise en scène !...

et bien gagné sa journée.

Les deux douaniers se séparèrent de leurs compagnons occasionnels et retournèrent à leur embuscade du gué aux dalles, car c'était une embuscade.

Leur service avait été alerté par une lettre anonyme, mais Manech s'était douté de la manigance et l'avait déjouée.

— Il ne nous reste plus, dit le brigadier, qu'à nous camoufler derrière un buisson et à nous armer de patience.

Labayle jeta un rapide coup d'œil sur quelques galets encore humides et brillants du passage récent des espadrilles mouillées.

— Croyez-vous que ce soit bien utile, brigadier ?

— Voilà bien les jeunes ! s'emporta le doyen. Ça ne peut pas attendre une heure ! Heureusement que les anciens sont là pour les mettre dans le creux et pour empêcher la contrebande !

Labayle ne répondit rien. Il s'allongea commodément sur le dos, ses mains repliées sous la nuque et il se mit à rêver éveillé en regardant le ciel bleu...

*

Toute la matinée s'écoula sans autre incident que le retour à grande allure de l'auto du Vista et la promenade nonchalante d'une demi-douzaine de carabineros.

Les douaniers français ne jugèrent pas opportun de se montrer. Au fait, peut-être dormaient-ils, tout simplement. En gendarmes, comme il convenait.

Vers midi, ils se secouèrent, soit que le soleil parvenu au zénith les eût incommodés, soit que des tiraillements d'estomac leur eussent rappelé qu'il leur fallait prendre de nouvelles forces pour continuer leur faction.

Ils n'avaient, naturellement, pas oublié leurs casse-croûtes, accessoires indispensables des batteurs d'estrade qu'ils étaient.

Ils firent donc honneur à leurs provisions, ce qui n'empêcha pas le brigadier de maugréer après qu'il eût poussé ses dernières bouchées par une rasade digestive d'Armagnac.

— Quel métier !

Mais il s'arrêta aussitôt afin de ne pas donner le mauvais exemple à son subordonné.

Le jour commençait à décliner, lorsqu'un clapotis les tira de la torpeur à laquelle ils avaient fini par se laisser aller à nouveau.

Ils furent aussitôt aux aguets contre le feuillage de leur abri.

Manech, pantalons relevés jusqu'à mi-cuisses traversait la Bidassoa sans autre précaution que de regarder attentivement où il posait ses pieds, afin de ne pas mouiller ses vêtements.

Il ne portait pas le moindre ballot.

Sa veste, rejetée sur une épaule, pendait, manches vides sur son côté, à la façon des anciennes pelisses des houzards de l'Empire.

Le brigadier n'attendit pas qu'il fût au sec pour l'apostropher.

Le Basque simula une vive surprise.

— Ho ! Vous m'avez fait pér ! Pour én pé, jé sérais tombé dans lé bouillon !

Il souriait, toutefois, en homme dégagé de toute inquiétude.

Mais le brigadier le soupçonna tout de même par réflexe professionnel ou parce que le réveil en sursaut l'avait mis de mauvaise humeur.

— Approche un peu, que je te fouille ! ordonna-t-il.

Le sourire de Manech s'élargit.

— Vous né voyez pas qué jé n'ai rien ?

Il retourna les poches de son pantalon dont il tira un couteau à longue lame et un mouchoir à carreaux. Il avait laissé choir sa veste sur les galets. Il la reprit et la tendit à bout de bras.

— Té ! Régardez à votre aisé !

Sa désinvolture ne désarma pas le fonctionnaire en uniforme. Les poches, le portefeuille et les paquets de cigarettes furent passés au crible.

— Vous voyez ? triompha Manech. Tous les paquets de cigarettés ils sont ouverts. Alors j'ai le droit de les passer.

— Dis-moi donc alors, pourquoi tu n'es pas rentré par Hendaye ou par Béhobie, puisque tu n'avais rien à déclarer ?

— C'est la question du passaporté, voyons, brigadier ! Jé n'en ai pas. Et puis, ça m'a fait plaisir de me promener dans la montagne. C'est mon habitude et mon métier. Alors...

Il déploya soigneusement son pantalon, le défripa vaguement en quelques gestes, puis, il s'occupa d'en emprisonner le bas dans les cordons de ses espadrilles, comme l'aurait fait un cycliste.

— Si jé ne faisais pas comme ça, expliqua-t-il, les épinés et les broussaillés de la Rhoné, ils me déchireraient tout le pantalon et Gachoucha^[42], ma femme, elle ne serait pas contenté.

Quand il eut terminé, il s'assit, à même les galets, familièrement.

— Vous allez rester encore longtemps ici ? demanda-t-il en prenant un air apitoyé.

Le brigadier s'énerva.

— Qu'est-ce que ça peut te f... ! jeta-t-il sans aménité.

— Oh ! À moi, rien ! Restez tant que vous voudrez. Mais si vous attendez un équipage qui devait porter de la caméloté aujourd'hui, jé peux vous dire qu'elle est passée depuis longtemps.

— Quoi ? sursauta le brigadier. Tu savais quelque chose et tu ne nous l'as pas dit tout à l'heure ?

— Doucement, brigadier ! Doucement ! Tout à l'heure jé ne savais rien. C'est en arrivant à Oyarzun^[43] que l'on m'a dit qu'ils étaient partis. Alors, jé supposé que ils sont passés avant midi et jé vous le dis pour vous rendre service. Dou resté, jé ne vous aurais rien dit si jé croyais que ils n'étaient pas encore passés. Ce ne serait pas bien de ma part.

— Je devrais t'arrêter pour complicité, menaça le brigadier.

— Si vous voulez ! admit Manech, sans se démonter. Ça m'apprendra à rendre service !

Il y eut un assez long silence.

— Au fond, tu dois avoir raison, convint le brigadier. Allons-nous en, Labayle. Nous n'allons tout de même pas passer la nuit ici pour des prunes, surtout qu'on ne nous a demandé qu'une surveillance de la journée.

— Ah ! Vous étiez prévénous ? s'écria Manech avec un étonnement bien joué.

— Oui. Et après ?

— Et bien ! Après ? C'est pét-être celui qui vous a prévénous qui vous a ménés en bateau. Pendant qué vous avez attendou ici, ça sé pourrait bien qué les contrébandiers dé Oyarzun ils sont passés par oun autré côté.

— Bah ! conclut le brigadier, nous avons exécuté notre consigne ! Adieu, Manech ! Et tâche d'être toujours en règle quand tu nous rencontreras !

— Bien sour ! jé souis toujours en réglé, allez ! Adios, Messiés ! Moi aussi jé souis pressé dé rentrer. Gachoucha, ellé m'attend !

Il s'enfonça aussitôt dans les broussailles montantes. Dès qu'il fut hors de la vue des douaniers, il hâta le pas, en dépit de la pente dont la déclivité s'accroissait.

Au bout d'un quart d'heure, il s'arrêta. Il demeura immobile, l'œil aux aguets et l'oreille attentive. Les fourrés l'entouraient de tous côtés et seul le bruissement des feuillages agités par le vent troublait le silence du contrefort.

Alors, Manech se baissa, défit les lacets de ses espadrilles et fit sauter d'un doigt preste le fil qui retenait la doublure de son bas de pantalon.

Il retira de leur cachette d'épais billets de mille pesetas froissés qu'il rangea soigneusement dans son portefeuille.

C'était encore de la contrebande, puisque le trafic des devises était interdit.

C'était aussi un joli bénéfice en perspective, car les pesetas faisaient prime sur le marché français. Mais, à tout prendre, ce n'était pas tellement répréhensible, puisque, du même coup, une monnaie à

change élevé était introduite chez nous.

Et puis, tout le monde sait bien que la contrebande n'est pas une affaire d'enfants de chœur !

*

Manech ne passa qu'une nuit à Ciboure, chez Maï-Thé, la veuve de l'un de ses anciens équipiers, enlevé à la contrebande, non par un drame frontalier — ainsi qu'on pourrait le croire — mais plus prosaïquement à la suite d'une congestion vraisemblablement causée par un abus trop fréquent de boissons fortement alcoolisées.

Maï-Thé avait continué à faire partie de la combinaison. Au reste, elle en vivait. Manech ne trouvait pas seulement chez elle le gîte et le couvert, mais encore, il utilisait cave et grenier qu'il transformait souvent en entrepôts camouflés.

Cette fois, il n'eut rien à mettre dans les pots de grès ou les barriques à double fond où il avait accoutumé de dissimuler sa marchandise. Maï-Thé s'en étonna.

— Vous n'avez rien rapporté d'Espagne ? demanda-t-elle.

— Non. Je dois être demain avant midi à Hasparren. Cinquante chevaux à faire passer, mais au retour, j'ai besoin de place ici. Il faudra donc porter tout le stock de bas de soie chez Oyamburu, après-demain ou le jour suivant au plus tard. Je le préviendrai. Maintenant, j'ai faim.

Maï-Thé s'empressa. Elle savait que Manech n'aimait pas s'étendre sur le sujet du métier. Il avait dit ce qu'il avait à dire. Il n'y avait plus qu'à le servir. Ce qu'elle fit, sans s'asseoir à aucun moment, restant debout en face de celui qui avait remplacé feu Yetcheko-yaouna, selon la règle de la vieille tradition basquaise.

Manech mangea abondamment, but de même et monta se coucher.

À l'aurore, il était prêt à repartir.

Il vérifia, toutefois, le compte des bas de soie avant de s'éloigner.

Maï-Thé le conduisit au grenier où les panes rebondies des pots vernissés luisaient dans le demi-jour.

— Belle provision de graisse ! plaisanta Manech.

C'était sa boutade accoutumée.

Il y avait certes de la graisse dans ces jarres d'une quinzaine de litres de contenance. De la belle graisse pur porc, blanche et lisse, qui semblait emplir les récipients à ras bord. Mais Maï-Thé n'hésita pas à plonger ses doigts dans un endroit déterminé de la masse adipeuse et elle ôta une sorte de cylindre aplati de la forme d'un tambour de basque : le camouflage graisseux sous lequel des sachets de papier sulfurisé protégeaient bas de nylon et bas de soie de provenance américaine. De quoi achalander plusieurs boutiques.

Le compte contrôlé, Manech descendit en ville et franchit le pont sur la Nivelle qui relie Ciboure à St-Jean-de-Luz.

Il salua le vieux douanier obèse et placide qui, assisté d'un gendarme, surveillait le passage.

— Adieu Manech ! répondit le fonctionnaire. Rien à déclarer, je suppose ?

— Natourellément, brigadier ! Vous savez bien que je né travaillé qué dans l'autré sens.

— Ça va ! Passe !

Manech toucha son béret d'un doigt et poursuivit sa route.

— Vous ne le fouillez pas ? s'étonna le gendarme. Il a pourtant une g... de contrebandier.

— On voit bien que vous êtes nouveau ! dit le brigadier en souriant. Tous les Basques qui passent le pont ont des g... de contrebandiers, comme vous dites. Ils ne le sont pas tous. Manech l'est assurément, et bien plus que la plupart de ceux qui défilent dans l'un ou l'autre sens. Mais c'est un malin. Il ne se hasarderait pas à risquer la fouille, allez ! Peut-être a-t-il un peu d'argent espagnol et quelques cigarettes. Des riens, quoi ! Alors, pourquoi voudriez-vous que je l'embête ? Ah ! ce serait dans la nature, au bord de la Bidassoa, je ferais autrement. Mais ici !...

Le gendarme n'insista pas. Aussi bien n'était-il là que pour prêter éventuellement main forte au représentant de la Douane.

Manech trouva l'autobus, moteur déjà grondant, à côté de la

Une demi-heure plus tard, il était à Bayonne.

Cinq minutes lui suffirent pour avertir son correspondant Oyamburu, mercier en gros, de la prochaine visite de Maï-Thé et lui faire échanger ses pesetas contre des francs.

Encore une heure d'autobus et il arrivait à Hasparren, où il habitait tout en haut de la ville, sur la pente du calvaire.

— Vous n'êtes pas trop fatigué ? lui demanda sa femme, Gachoucha, en l'accueillant.

— Quelle idée ? se récria-t-il. Je repars ce soir.

Elle ne fit aucune objection. Elle savait que son mari agissait toujours au mieux de ses intérêts. D'ailleurs, elle se doutait bien de l'imminence d'une expédition et de sa nature, car elle avait aperçu de bon matin un troupeau de chevaux qui paissait sur le flanc du calvaire. Elle avait même reconnu l'un des hommes qui gardaient cette cavalerie de bais et d'alezans tarbais plus ou moins abâtardis.

— Chalvat (Salvat) travaille toujours pour vous ? se hasarda-t-elle à demander à son mari.

— Té ! Bien sûr ! Pourquoi voulez-vous qu'il change ? Vous l'avez vu, peut-être ?

— Justement. Il était tout à l'heure sur la pente.

— Je suppose qu'il n'était pas seul ?

— Oh ! Pour ça non ! Il était même bien accompagné d'un autre cavalier, de trois ou quatre chiens et...

— De trente juments, vingt chevaux et dix poulains, acheva Manech en riant.

Gachoucha fit chorus.

— Ah ! C'est donc pour ça que vous voulez vous remettre en route ?

— On ne peut rien vous cacher !

Ils plaisantaient toujours sur la contrebande, de quelque forme

qu'elle fût, comme s'il s'était agi d'un sport amusant à pratiquer.

Pourtant, dès que son *etcheko-yaouna* partait, Gachoucha connaissait l'angoisse. La même que celle qui étreignait les femmes des sardiniens de Saint-Jean-de-Luz lorsque la mer devenait mauvaise. Elle n'en laissait rien voir, par fierté naturelle. Peut-être aussi par crainte de gagner Manech à ses appréhensions et de risquer ainsi de lui ôter un peu de son esprit de décision et de son sang-froid.

Le contrebandier s'assit à la grande table de la cuisine, principale et vaste pièce de l'habitation. Jambons, boudins, saucisses et pièces de lard pendaient aux solives apparentes dont le bois bruni tranchait sur l'enduit blanchâtre du plafond et des murs. Dans un coin, près d'une fenêtre, toute une batterie de casseroles de cuivre, rangées par dimensions, faisait scintiller les éclats d'or roux de ses convexités et les soleils couchants de ses fonds circulaires. Gachoucha était experte en fourbissage. Deux fusils de chasse rayaient la hotte de la cheminée sur le rebord de laquelle trônaient les images enluminées d'un Sacré-Cœur et d'une Vierge, encadrées par la double rangée des boîtes de porcelaine d'un service à épices.

Un feu pétillait dans l'âtre sous une marmite noire suspendue à la crémaillère et un gros chat au pelage tigré était pelotonné contre l'un des chenêts en forme de sphynx.

Manech contempla un instant ce tableau de son intérieur calme. Avec plaisir. Il avait tout payé avec le produit de ses randonnées clandestines. Tout. Jusqu'au bahut de chêne foncé à sculptures géométriques en étoiles ; jusqu'à l'ameublement de sa chambre à coucher qu'il avait voulu d'acajou rehaussé de bronze ; jusqu'à l'étable et à ses occupants ; jusqu'aux fusils et aux images pieuses.

Peut-être adressa-t-il une action de grâces ou une invocation à ces dernières, lorsque Gachoucha vint disposer devant lui un couvert et une bouteille de vin rouge.

— Vous serez longtemps absent ? demanda-t-elle en emplissant une assiette de soupe.

— Trois jours, répondit-il. Quatre, peut-être ! Avec ces *debruyas* (diables) de chevaux, on ne fait pas toujours ce qu'on veut !

— Pourquoi vous en occupez-vous ? osa-t-elle reprocher. Il y a tant d'autres choses qui donnent moins de souci pour les passer de l'autre côté.

Manech était de bonne humeur.

— J'aurai un bon prix pour le lot que vous avez vu ce matin, précisa-t-il, et je compte utiliser quelques-unes des juments pour porter de la marchandise. Je ne me fatiguerai pas puisque je serai monté. Ce ne sera qu'un mauvais moment à supporter et à mon retour, je pourrai rester ici quelque temps à ne rien faire.

Il promettait souvent de prendre des répit. Il ne tenait pas souvent.

— Ne rien faire ? souligna la jeune femme. Ça m'étonnerait !

Elle était debout à côté de lui, prête à desservir. Il la prit par la taille.

— Vraiment. Ne rien faire ! Pour vous faire plaisir, insista-t-il en l'attirant. Parce qu'on m'a un peu trop vu à la frontière, tous ces temps-ci, ajouta-t-il. Je finirais par avoir toutes les Douanes à mes trousses !

Sans doute était-ce là sa vraie raison.

Gachoucha ne s'en réjouit pas moins. Elle embrassa gentiment son mari dans un élan de gratitude.

À ce moment, un grand bas-rouge entra en gambadant. Il émit quelques grondements joyeux sans aller jusqu'à l'aboiement et vint frotter son museau contre la cuisse de son maître.

— Ah ! Negro, te voilà ? dit Manech en lui caressant le flanc. Je t'emmène, ce soir.

Comme s'il avait compris, le grand chien s'assit sur son arrière-train en penchant sa tête sur le côté.

Successivement une poule, toute une portée pépiante de poussins et un coq pénétrèrent sur l'aire, carrelée de rouge, de la pièce. On eût dit que les autres hôtes de la basse-cour les avaient envoyés en délégation pour saluer le maître de céans.

Gachoucha agita sa serviette pour les chasser. Ils ne reculèrent que de quelques pas.

— Bah ! Laissez-les, ils ne me gênent pas, déclara Manech !

— Mais moi, il m'inquiètent, protesta la ménagère, ils vont tout

salir !

Un poussin familial s'était perché sur la croupe de Negro, qui, tout à son maître, n'avait même pas détourné son museau. Un sursaut du bas-rouge pour happer à la volée un os de côtelette, fit basculer le petit impudent jaune qui s'enfuit à grands renforts de cuis-cuis suraigus.

— Vous ne mangez pas avec moi ? demanda Manech à sa femme.

C'était une invitation déguisée. Si elle n'eût été faite, Gachoucha aurait continué de servir son mari, debout, selon la vieille tradition.

— Je comptais attendre votre mère et mon père, dit-elle. Mais puisque vous le désirez...

— Bien sûr, voyons !

Elle s'installa en face de lui, visiblement satisfaite. Ils parlèrent de futilités, de la mère qui devait s'attarder au bourg où elle était allée faire des emplettes et du beau-père qui gardait les vaches sur le flanc du calvaire.

— Negro était avec lui, mais il a dû vous sentir et s'échapper.

Manech ne s'attarda pas à table. Le repas expédié, il alla s'étendre tout habillé sur son lit pour la sieste prolongée qu'il jugeait nécessaire à son délassement. Toute la fin de la matinée et l'après-midi y passèrent.

Sa mère, rentrée à midi, et son beau-père, qui ramena les bêtes alors que le soleil était encore haut, ne troublèrent pas le sommeil du dormeur. Ils observèrent le respect dû autant à l'*etcheko-yaouna* qu'au contrebandier de la famille.

Ils ne le virent qu'au repas du soir que tous prirent en commun.

— Tu passeras par la forêt de Saint-Pé ? demanda le père de Gachoucha.

— Par là ou par ailleurs, répondit Manech. Avec ces bon-dieu-de-chevaux, on ne peut rien projeter, car ils sont cabochards en diable.

— Tes *carabineros* te donneront un coup de main, au besoin.

— Bien sûr !... S'ils m'attrapent ! Parce que j'aimerais autant me

passer de leur concours.

Le beau-père parut approuver d'un hochement de tête. Mais il fut bien net qu'il doutait d'une réussite à laquelle ne fût pas associée la connivence des carabineros. Il connaissait assez la contrebande pour l'avoir pratiquée longtemps. Il avait passé des chevaux, lui aussi. Par exemple, il ne s'était jamais hasardé avec un troupeau de cinquante têtes. Douze à vingt, c'était la règle, de son temps.

— La jeunesse d'aujourd'hui pratique le métier comme elle joue au moush^[45], finit-il par déclarer.

— Bah ! Le principal est de gagner ! conclut Manech en se levant pour couper court aux commentaires.

Il passa dans sa chambre pour faire sa toilette à grands renforts d'eau fraîche. C'était une habitude qu'il trouvait propice à la bonne forme pour les randonnées nocturnes.

Quand il revint dans la cuisine, près d'une heure plus tard, il était rasé de frais et cravaté d'un foulard de Cachemire dont les coins étaient introduits dans l'encolure largement ouverte d'une chemise à carreaux à fond sombre. Sa taille était prise dans une large ceinture rouge-brun et les cordons de ses espadrilles emprisonnaient les jambes de son pantalon jusqu'au-dessus du mollet. Cela lui faisait à peu près une silhouette de cow-boy, à la différence du grand chapeau que remplaçait un petit béret et des pistolets à gaines de cuir, absents.

Hostile aux accrochages, Manech leur préférait l'astuce, la manœuvre, voire même la fuite rapide. Il professait couramment que le panache n'avait rien à voir avec la contrebande et que l'appât du profit ne justifiait pas le risque d'un tir de douanier ou de *carabinero*. Encore moins celui de descendre un représentant de la loi, tut-il Espagnol.

Un grand diable, noueux comme un cep de vigne, entra en s'annonçant par un sonore *Gaou hon !* (Bonsoir !) Il était à peu près équipé comme Manech.

— Ah ! Chalvat ! s'écria l'*etcheko-yaouna*. Tout est prêt ?

— Oui. On peut partir.

— Vous prendrez bien un peu de vin, offrit Gachoucha, qui, sans attendre de réponse, emplît un verre à ras bord, car elle connaissait son monde.

Chalvat ne perdit pas son temps en remerciements. En un clin d'œil, il eut vidé sa rasade et s'essuya la bouche d'un revers de main.

— On y va ?

— Anda ! (Marche !) répondit Manech. Negro lui emboîta le pas.

Il n'y eut pas d'adieu.

L'etcheko-yaouna se contenta d'un petit geste amical en dépassant le seuil de la porte. Tout au plus eut-il un regard particulier pour sa femme qui lui répondit par un sourire un peu forcé.

Les deux contrebandiers rejoignirent le troupeau à l'orée de la forêt, près de la route d'Urcuray.

La nuit était presque tombée. Les bêtes étaient serrées les unes contre les autres dans une quasi-immobilité. Les poulains eux-mêmes ne gambadaient plus autour de leurs mères.

L'adjoint de Chalvat s'avança, tenant en mains par leurs brides deux juments assez fringantes, sans selles ni couvertures, exactement à poils.

Manech sauta légèrement à califourchon sur la première. Chalvat se hissa sur l'autre.

— Va devant, Jean-Pierre, ordonna-t-il à son second.

Jean-Pierre siffla. Trois chiens, un briard et deux bergers belges, qui marchaient sur ses talons, allèrent aussitôt encadrer le lot de quadrupèdes, sans avoir autrement manifesté leur sentiment à l'adresse de Negro qu'en remuant leurs queues. Ils l'avaient reconnu, c'était visible, mais dressés à la stricte obéissance, ils avaient exécuté l'ordre sifflé.

Le troupeau s'ébranla et passa au petit trot devant Manech, Chalvat et Negro, Jean-Pierre ouvrant la marche avec le briard et les autres chiens se tenant en serre-files, sur les flancs. Il déferla sur la chaussée qu'il couvrit sur toute sa largeur en la martelant du bruit de ses sabots vierges de fers.

Les deux cavaliers et le bas-rouge se mirent en route avec les derniers poulains.

— Au pas ! cria Manech.

Il y eut un tassement de poitrails et de croupes, puis l'allure se régularisa, tranquille comme celle d'une procession nocturne.

Manech se fouilla, tira un paquet de cigarettes de sa poche, en prit une et l'alluma. La flamme éclaira son visage et fit danser des ombres allongées sur la futaie qui bordait la route.

— On passe cette nuit ? demanda Chalvat.

— Pas question ! répondit Manech. Nous ferons étape à Etchemendia.

C'était une ferme perdue vers le sommet de l'Artzamendi, à moins de deux kilomètres de la frontière.

— Quoi ? s'étonna Chalvat. Avec une heure de plus nous pourrions être de l'autre côté.

— Parbleu ! Et nous ferions galoper les poulains qui auraient quinze kilomètres de montagne dans les pattes ?

— Oh ! Ils sont solides. Ils ont tous près de huit mois.

— Solides ou pas, je ne veux pas les claquer. Nous resterons à Etchemendia cette nuit, toute la journée de demain et presque toute la nuit suivante. Nous passerons vers les quatre heures.

— Il y aura la lune !

— Je l'espère bien, car je ne compte pas traverser la frontière au pas.

— Nous allons faire un pétard de tous les diables.

— Bah ! Les *carabineros* ont le sommeil dur aux approches de l'aube. Si, par hasard, ils parvenaient à se mettre en alerte, nous serions à l'abri avant qu'ils aient eu le temps de nous prendre en chasse. Nous nous arrêterons chez Teresa.

— Ah ! Teresa est dans le coup ?

— Un peu ! Je suis en affaires avec elle pour de la camelote.

— Ah bon !

Chalvat était un contrebandier de l'ancienne école. Pour lui, un passage de chevaux devait s'effectuer d'une traite, dès que le troupeau arrivait dans les environs immédiats de la ligne, car il craignait que les *carabineros* fussent sur l'œil grâce aux informateurs qu'ils pouvaient avoir dans la zone frontalière. Il était plus un forceur de surveillance qu'un véritable contrebandier. Depuis qu'il travaillait avec Manech, il était déconcerté à chaque fois par la diversité des procédés de son chef de file.

Cette collusion avec Teresa qu'il venait de découvrir l'emplit d'admiration, car la *trapichera*^[46] jouissait d'une fameuse réputation. Quinquagénaire, depuis trente ans sur la brèche, elle était devenue comme une sorte d'autorité frontalière que les *carabineros* eux-mêmes traitaient avec ménagements. Elle possédait une espèce de chalet de montagne dont le vaste enclos était considéré comme un lieu d'asile, soit qu'elle eût partie liée avec les chefs de poste de douane les plus proches, soit que les gardiens du territoire espagnol eussent appréhendé un coup dur en cherchant à instrumenter sur cette aire privilégiée où le chalet faisait figure de fortin. Un fortin qui ne manquerait pas d'armes au besoin et qui manquerait encore moins de défenseurs.

Les *carabineros* y faisaient toutefois des visites. Mais seulement en plein jour et sans esprit de métier. En camarades bons voisins, en somme. Ils buvaient un coup de rhum ou de Rioja et repartaient... à moins qu'ils ne déposassent de la marchandise pour le compte de l'un de leurs supposés adversaires.

Quand un frontalier avait dit Teresa, il avait tout dit. Et voilà que Manech annonçait tranquillement qu'il l'avait mise dans son jeu !

Chalvat aurait bien voulu questionner Manech et lui faire dire comment il était parvenu à se ménager un tel atout. Mais il savait que son compagnon n'aimait pas les conversations prolongées en cours d'expédition. Aussi bien, la cavalcade allait-elle quitter la route dès la sortie d'Urcuray pour s'engager dans les terrains vagues coupés de broussailles qui marquaient les derniers contreforts aboutissant à l'Artzamendi. Il n'y aurait ni un cavalier ni un chien de trop pour éviter que le troupeau ne s'égaillât ou qu'un poulain restât à la traîne.

En effet, la marche devint pénible dans le noir presque absolu. Heureusement, chevaux et chiens étaient quelque peu nyctalopes et il n'y eut pas d'autres avatars que deux ou trois chutes de Chalvat et de Manech, télescopant une touffe sournoise ou surpris par l'effrondrement subit d'une petite crevasse.

Etchemendia se manifesta, après deux bonnes heures de montée incessante, par un concert lointain d'aboiements et par l'affaissement du terrain en un large creux au fond duquel clignotait une lumière.

Ni Negro, ni ses congénères de l'escorte ne répondirent. Leur dressage avait été complet. Ils étaient habitués à ne donner de la voix qu'au commandement.

Prévenus de l'approche de leurs hôtes de passage par leurs gardiens à quatre pattes, les habitants d'Etchemendia se trouvèrent prêts à les recevoir : les femmes au fourneau ou devant l'âtre, affairées à la préparation d'un souper, les hommes, à l'entrée de la ferme, chiens tenus en laisse et lanternes à la main.

Les trois corps de bâtiments disposés en équerre formaient une cour ouverte sur un côté. Les chevaux y furent poussés et un barrage de pieux et de cordes hâtivement installé assura une clôture suffisante.

Manech tint à ce que les poulains et leurs mères fussent mis à l'abri de l'étable où des veaux clamèrent leur mécontentement en beuglements sonores.

Il fit honneur au repas, but sec, et alla se coucher non sans avoir vérifié la solidité de la barrière provisoire.

Il s'attarda le lendemain à faire grasse matinée et il tua le temps jusqu'à midi en jouant au moush avec Chalvat et deux des hommes de la ferme.

Ce ne fut qu'après le repas qu'il s'occupa ouvertement de son expédition. Il prépara des charges de marchandises diverses dont la ferme Etchemendia avait été largement approvisionnée par ses soins. Parfumerie, couteaux à crans d'arrêt à la longue lame que les Espagnols appellent « *no ley* » (non conformes à la loi) parce que leur lame dépasse largement les neuf centimètres réglementaires et que leur système en fait des armes véritables, soieries, peignes d'ivoire, bref, tout un assortiment de fournitures dont les droits de douane normaux auraient été assez élevés.

— Hé ! Tu vas vider le dépôt ! s'écria Chalvat.

— Exactement, répondit Manech. Tu n'as pas cru que je voulais ouvrir une boutique ici, non ?

Les emballages terminés, le calme revint. La fièvre ne reprit que peu de temps avant l'aube, au moment où tous les hommes

réveillés installèrent les ballots sur les animaux les plus vigoureux.

Après que Manech eut vérifié un à un tous les chargements, il donna le signal du départ.

Cette fois, il partit en tête sur sa jument qu'il avait pourvue d'une couverture et d'une sangle.

Le sommet de l'Artzamendi est exactement sur la ligne frontière. Il fut atteint en moins d'un quart d'heure.

La lune venait de se lever, éclairant faiblement une lande aux vagues ondulations coupées de rares broussailles.

Negro servit d'éclaireur. Sur l'ordre de son maître, il partit en avant, tête basse, quêtant l'odeur des hommes. Il couvrit une large zone par de grands cercles rapides et se représenta frétilant, gueule ouverte, la queue battant à droite et à gauche sur un rythme accéléré. Le passage était libre.

Manech leva le bras et le tint en l'air jusqu'à ce que le troupeau fût assez rapproché de lui pour que Chalvat et Jean-Pierre pussent l'apercevoir. Alors, sans un mot, il talonna sa monture et dévala au galop, imité dans son allure par les chevaux en liberté qui, par leur absence de cavaliers et le bruit assourdi de leurs sabots sur la mousse de la montagne, semblaient appartenir à quelque escadron fantôme.

Ce ne fut qu'une brève charge, car la pente espagnole s'infléchissait à cent mètres environ de la ligne de démarcation. Il suffit à Manech de retenir sa bête pour que tout le troupeau freinât. Les chevaux en groupes sont aussi moutonniers que... les moutons. À la faveur du ralentissement, Chalvat et Jean-Pierre purent faire serrer les bêtes restées à la traîne. Ensuite, aidés de leurs chiens qui procédaient à peu près comme des bergers en mordillant les jarrets de leurs prisonniers, ils organisèrent une formation en long chapelet qui s'égreña sur les traces de Negro et de Manech, les juments porteuses de ballots venant d'abord, suivies par les poulinières et leur progéniture, les chevaux hongres fermant la marche devant l'arrière-garde vigilante de Chalvat, de Jean-Pierre et de leur meute réduite.

Avec l'infléchissement progressif du chemin, la végétation apparut, bientôt presque aussi dense que celle d'une brousse. Les arbres se présentèrent aussi en nombre sans cesse croissant.

L'avance à pas feutrés se transforma bientôt en un fracas interminable de branchages brisés, ponctué, de-ci, de-là, de

hennissements.

Pourtant, Manech, en tête, ne força pas l'allure qu'il avait réduite à celle d'un trottement. À peine plus rapide que celle du pas. Il était sûr de lui, sûr de l'absence momentanée des *carabineros*, sûr de l'arrivée prochaine à l'enclos de Teresa.

Bientôt, en effet, la forêt survenue prit l'aspect d'une futaie assez clairsemée et le contrebandier aperçut la barrière de bois de l'installation de la *trapichera*, soulignée par l'ombre allongée que l'éclairage lunaire projetait au pied de la palissade.

Avant que Manech en eût atteint l'ouverture, le portail craqua. Teresa, aux aguets, avait tenu à éviter un stationnement dangereux.

Manech aborda silencieusement sa complice. Il se contenta de mettre pied à terre à côté d'elle et de compter ses bêtes au fur et à mesure de leur entrée.

Tout se passa le mieux du monde, mais l'épreuve n'était pas achevée pour autant. Seuls étaient arrivés à bon port les ballots de marchandises dont la trapichera prit livraison lorsque, l'enclos ayant été refermé, les trois contrebandiers eurent déchargé les juments porteuses. Il restait à la cavalerie toute une zone dangereuse à franchir.

Toutefois, personne ne semblait en avoir cure.

Dans l'unique pièce du chalet, Teresa s'était mise à faire frire des *salchichas* (saucisses) sur le feu allumé dans l'âtre. Elle se tenait à croupetons avec une aisance que l'on n'eut point attendue de sa forte corpulence et de son âge.

Les rares meubles de la salle consistaient en un lit de camp (la couchette de cette Teresa, dont la fortune lui eût permis d'être installée luxueusement) et deux chaises boiteuses. Le sol était de simple terre battue.

Contre les murs, pêle-mêle, des caissettes, des ballots, et les corps allongés d'autres contrebandiers endormis sur la dure, s'alignaient.

Bientôt, Teresa se releva sans effort et déversa sa friture sur un plat unique. Elle retira d'une caisse des petits pains et une bouteille et utilisa cet emballage en guise de table.

Manech s'était assis sur le lit et ses aides sur les chaises. Seul des chiens, Negro avait été admis à l'intérieur. Couché à demi aux pieds de son maître, il remuait la queue en humant le fumet des saucisses.

— Bon appétit, garçons ! souhaita la *trapichera* en s'asseyant à côté de Manech.

Tout en mangeant (et en faisant une large part à Negro), Manech passa ses marchandises en consigne à son associée. Ce fut très simple. Il lui en remit les listes qu'elle empocha sans même les regarder.

— Il y en a pour combien ? demanda-t-elle.

— Quatre-vingt, répondit Manech.

Il s'agissait de milliers de pesetas (environ trois cent mille francs).

— Les veux-tu tout de suite ?

— Non. Il faut que je conduise les chevaux à Enrique, d'abord.

— Comme tu voudras !... Tu sais, il y a de nouveaux carabineros au poste voisin. Arrivés d'hier. Ils vont peut-être vouloir faire du zèle.

— Pas au point de venir opérer chez toi, je suppose ?

— *Qué va !* (Pense donc !). Il n'en est pas question ! Mon abri sera toujours aussi respecté que le sanctuaire de *Nuestra Señora del Pilar*, même par les blancs-becs ! Mais j'imagine qu'ils vont te guetter à la sortie et te donner la chasse. Tu as fait assez de chahut avec tes canassons, et ils ne sont pas sourds, ces *muchachos* ! (garçons).

— Je ne pouvais cependant pas chausser mes bêtes de caoutchouc, ni faire passer le sécateur pour préparer le chemin ! plaisanta Manech.

— *Claro !* (Évidemment !) Mais te voilà prévenu !

— Ne t'en fais pas ! Je saurai leur jouer un tour de ma façon.

— Quand repars-tu ?

— Demain, ou plutôt aujourd'hui, à la nuit. Peut-être même un peu avant. Je vais y réfléchir. Si on dormait ?

Un quart d'heure plus tard, le chalet de la Teresa était empli de ronflements sonores. Il en avait l'habitude.

*

Vers le milieu de la matinée, le chien de Teresa, un splendide mâtin des Pyrénées, se mit à aboyer. Il était resté muet la veille pour la rentrée des chevaux. Aussitôt Negro, le briard et les bergers de Chalvat firent chorus. Leurs maîtres les firent taire seulement en les sifflant.

Teresa vint se poster sur le seuil de la bicoque. Grâce à la forte pente, elle pouvait apercevoir, par-dessus la palissade de l'enclos, un long ruban du chemin pâle qui reliait son refuge aux régions policées en passant par les abords du poste de garde. Elle distingua l'uniforme vert-de-gris à parements rouges et le shako d'un carabinero qui montait sans hâte, un paquet oblong sous le bras.

Elle attendit un moment. L'homme était seul et elle le reconnut.

— C'est Miguel Unzueta, annonça-t-elle en revenant à l'intérieur. Il apporte de la camelote.

— J'aime autant ne pas le voir, déclara Manech. Je vais m'occuper de mes bêtes. Tu viens, Jean-Pierre ?

Ils sortirent tous les deux, suivis par Negro, et ils tassèrent leur troupeau contre la façade postérieure du chalet, de telle façon que le nouveau venu ne puisse l'apercevoir au cours de la brève visite qu'il allait faire.

Chalvat et les trois contrebandiers, qui avaient passé la nuit au refuge, s'assirent sur les chaires et les caisses et, à toutes fins utiles, ils parurent s'absorber dans le graissage ou la vérification de pistolets automatiques, jaillis dans leurs mains comme par quelque tour de passe-passe.

Enfin, le soldat entra.

— Holà ! dit-il en guise de salut.

— Holà ! fit en écho Teresa. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Ceci, répondit-il en déposant son paquet près de l'âtre. C'est pour Manolo d'Itxassou !

— Je le lui remettrai, promet la trapichera. Faut-il que je te donne quelque chose ?

— Manolo m'avait parlé de cinquante pesetas.

Teresa fouilla dans la poche abdominale de son tablier noir et en tira un billet de banque.

— Voilà ! Tu bois le coup avant de repartir ?

— Ce n'est pas de refus.

— Manzanilla ou cognac ?

— Oh ! Cognac, *claro* !

Les contrebandiers présents étaient restés muets, toujours affairés en apparence au fourbissage de leurs armes. Comme ils persistèrent dans leur attitude et que Teresa ne trouva rien à ajouter lorsque Unzueta eut vidé le verre qu'elle avait sorti en son honneur (honneur, si l'on peut dire, car il s'était agi bien plus d'éviter la trop large rasade qui eût pu être prise en buvant à même le goulot), une certaine gêne plana. En même temps, un hennissement s'éleva de derrière la maison et d'autres hennissements lui répondirent.

— Oh ! Oh ! fit le *carabinero*, je vois que ces Messieurs ont amené de la cavalerie !

— Ce sont nos chiens qui aboient comme ça, maintenant, affirma sans rire Chalvat. Ça me casse moins les oreilles.

— Tes chiens portent des sabots aux pieds, probable ? repartit Unzueta.

— Ouais ! répliqua Chalvat. C'est plus solide que des espadrilles.

Il jongla avec son pistolet en parlant.

— Pas de blague ! recommanda le *carabinero*. Le coup pourrait partir !

— Je n'ai pas *encore* mis le chargeur, affirma le contrebandier en s'efforçant au ton badin.

— Ça ne fait rien ! On ne sait jamais, avec ces pétoires. Il reste souvent une balle dans le canon sans qu'on le fasse exprès. Et c'est toujours avec celle-là que les accidents arrivent. Plaisante sur les

chiens tant que tu voudras. Fais-leur porter des bottes ou des guêtres, apprends-leur à mugir comme des taureaux ou à chanter la messe. Je m'en balance ! Mais laisse ton joujou en paix tant que je serai là !

— Tu as peur que je te fasse une boutonnière ?

— C'est-à-dire que je n'y tiens pas. Ici, ce serait idiot !... Ailleurs aussi, du reste ! Tu as bien vu que j'étais au mieux avec Teresa et Manolo ?

— Je ne suis ni Teresa, ni Manolo.

— À l'occasion, tu pourrais faire comme eux.

Chalvat ne répondit pas.

Le carabinero mit son silence à profit pour prendre congé.

— Adios, Teresa ! Adios, caballeros !... Je vous le répète, je me f... pas mal des chiens à crinière. Adios !

— *Vaya Usted cou Dios !* (Allez avec Dieu !) répondit la *trapichera*, tandis que les autres se contentaient d'un petit salut désinvolte de la main.

Dehors, le matin des Pyrénées gronda.

— *Quieto !* (Tranquille !) lui cria Teresa qui était revenue sur le seuil.

Elle suivit des yeux le soldat qui, pour se donner une contenance, s'attarda à allumer une cigarette à quelques pas du portail.

Manech dévoila son plan à la fin de l'après-midi.

— Il est certain, convint-il, que les *carabineros* n'ignorent pas que les chevaux sont ici. S'ils ne les ont pas entendus à l'aube dernière, le Miguel, qui est venu ce matin, n'a pas dû manquer de leur raconter l'histoire des cabots qui hennissent et portent des sabots. Alors, il est probable qu'ils vont chercher à nous coincer en nous surveillant à distance le jour et en barrant notre passage probable la nuit.

— Tu vois bien qu'on aurait mieux fait..., commença Chalvat...

— Tais-toi ! commanda Manech. Tu parleras quand j'aurai fini,

pour me dire ce que tu penseras de ma mise en scène.

— Bon ! Bon ! chantonna le fidèle second, vexé.

— Les *carabineros* ignorent trois choses, reprit Manech. Le nombre de nos chevaux ; l'heure et l'itinéraire de notre fuite. Ils doivent déjà s'imaginer que nous ne partirons pas avant la nuit, car ils sont restés aux aguets pour rien. Et je suppose qu'ils nous ont attendus sur le chemin à peu près potable qui aboutit au col, au-dessus d'Elizondo, hein ?

— C'est toujours par là que je passais, de nuit, convint Chalvat.

— C'est la seule issue pratique pour un troupeau aussi nombreux, confirma Teresa.

— Parbleu ! Je le sais bien et c'est précisément par là que Chalvat et Jean-Pierre passeront avec quarante-sept bêtes. Et pas plus tard que dans une heure, encore. Juste à la fin du crépuscule. Pendant ce temps, je me charge d'amuser les *carabineros* à ma façon et de les amener à laisser la voie libre, je vous le promets.

Personne ne souleva d'objection. Du moment que Manech s'engageait, on le croyait sur parole. (Et nous soulignons cette confiance constante marquée par des acquiescements sans contrôle, des paiements sans vérification et des livraisons sans inventaires, qui ne donnent que bien rarement lieu à des mécomptes dans les milieux des contrebandiers basques. Fraudeurs pour l'État espagnol ou français, mais loyaux entre eux.)

L'astuce de Manech fut très simple : elle consista à attirer sur lui toute l'attention de la douane.

Il choisit les trois chevaux qui lui parurent les plus vigoureux et les plus rapides et les attacha en chapelet de la queue de l'un au licol de l'autre, sa jument, également reliée par la queue au premier d'entre eux, constituant le premier élément de la quadruplette.

— Quand tu entendas mes cinq coups de revolver, dit-il à Chalvat, ouvre le portail en grand et fonce sur le chemin du col avec Jean-Pierre et tout le troupeau. Ne t'occupe de rien. Je te retrouverai dans les prairies à gauche de la route d'Elizondo après la tombée de la nuit.

Il sauta sur sa monture, siffla Negro et sortit par un portillon ouvrant sur le côté de l'enclos tourné vers la frontière.

Il fit d'abord un grand crochet qui le conduisit à quelques centaines de mètres sur la gauche du poste des *carabineros*. (Le chemin du col passait à une cinquantaine de mètres à *droite*.)

Il avait marché avec précaution jusqu'à ce moment. Tout d'un coup, il changea de tactique et fonça dans les broussailles qu'il traversa à grand fracas, jurant, sacrant et excitant Negro à pousser ses aboiements les plus sonores.

Il alla jusqu'à imiter avec habileté un ou deux hennissements, ce qui eut pour résultat de provoquer les répliques de ses quatre bêtes.

Le poste de *carabineros* en fut tout sens dessus-dessous. Les sentinelles placées sur le chemin du col se rabattirent en toute hâte, persuadées de la vanité de leur faction et désireuses de prendre part à la chasse aux chevaux et aux contrebandiers. Le vacarme, les aboiements de Negro et les exclamations de Manech croissaient en intensité et semblaient se rapprocher, ce qui excitait encore davantage l'imagination des soldats qui se voyaient déjà en possession de prises intéressantes.

Bientôt, Manech eut à ses trousses l'effectif complet du poste que le sous-officier lui-même dirigeait avec ardeur. Il avait disposé ses huit hommes en croissant, pointes en avant, pour envelopper les fugitifs en les acculant dans une partie de la montagne où les fourrés étaient si épais qu'ils devenaient impénétrables.

Mais le contrebandier déjoua la manœuvre. Il se prépara à déborder ses poursuivants par la gauche, toujours afin de les éloigner davantage du chemin du col, mais auparavant, il brandit son colt et tira en l'air cinq coups précipités.

Les *carabineros*, pour aussi zélés qu'ils fussent, crurent que ces détonations étaient le prélude d'une bagarre prochaine et leur marche s'en ressentit. Leur ralentissement permit à Manech de se dégager comme il l'avait conçu en les entraînant toujours à sa suite.

Pendant ce temps, Chalvat, Jean-Pierre et leurs chiens poussaient le gros du troupeau hors de l'enclos de Teresa et lui faisaient dévaler la pente aboutissant au chemin du col.

Ce fut la route que Manech prit à son tour, lorsqu'un nouveau crochet précautionneux l'eut amené dans le dos de ses poursuivants qui croyaient encore le cerner dans la broussaille.

Il gravit la pente au pas, certain d'arriver sans encombre. En

effet, lorsqu'il atteignit le sommet, sa vue perçante lui permit de distinguer la masse sombre de la cavalcade qui le précédait d'un bon kilomètre.

La suite fut du ressort de la cuisine ordinaire des fins d'expéditions : livraison du troupeau dans la ferme d'Enrique, près d'Elizondo, règlement au comptant, en pesetas et retour à pied vers la hutte de Teresa.

Pour une fois, Manech tint sa promesse à sa femme. Il resta avec elle quinze jours au cours desquels il l'emmena à Bayonne et la combla de cadeaux et d'attentions, car il avait le portefeuille bien garni.

Gachoucha put croire un moment que son mari resterait avec elle pendant trois mois entiers, comme il l'avait laissé entendre au lendemain de son retour.

Mais le seizième jour, Manech reprit la montagne. La contrebande est comme l'opium ou l'alcool. Elle intoxique. On la guérit en faisant fortune ou... en terminant en prison une carrière mouvementée. C'est pour cela qu'elle ne constitue pas une profession absolument recommandable !...

Les Américains



n a pu croire que l'exode de nombreux jeunes Basques vers « les Amériques » aux environs de leurs vingt ans était motivé par leur désir d'échapper au service militaire.

On ne peut pas prétendre qu'ils aient été très chauds en général à l'idée de porter l'uniforme, mais on doit convenir que ceux qui l'ont revêtu ont fait d'excellents soldats.

Mais les expatriés ont eu des motifs tout autres que ceux d'une dispense acquise au prix d'une dérobade. Ils sont partis pour faire fortune, un peu à la façon dont leurs ancêtres, flibustiers, corsaires et aventuriers allaient courir sur la boule ronde pour tenter leur chance.

Leur émigration en Argentine, en Uruguay, en Chili et dans les républiques sud-américaines a eu pour résultat de constituer dans ces contrées des colonies basquaises importantes, qui n'ont pas tardé à y tenir le haut du pavé, car bien souvent, les exilés, travailleurs, intelligents et infatigables, ont réussi.

Lorsqu'éclata la guerre de 1914, Buenos-Aires fut le point de rassemblement de la plupart des Basques en état de porter les armes, même de ceux qui avaient acquis la nationalité de leurs contrées d'adoption.

En quelques jours, les services consulaires de la capitale argentine, puis ceux de Montevideo, de l'autre côté du Rio de la Plata, furent envahis par ceux que, dans leur pays natal, on n'appelait plus que les « Américains ».

— Vous savez que vous êtes des insoumis, les avertirent les fonctionnaires des consulats. Vous encourez, en principe, une peine de prison en rentrant en France.

Ce n'était pas pour les arrêter ! Ils s'entassèrent sur les paquebots, pêle-mêle, fraternellement, ceux qui avaient réussi et ceux qui avaient échoué, ceux dont les perspectives s'annonçaient prometteuses et ceux qui se mordaient les doigts de s'être embarqués dans une aventure sans issue.

Ils furent tous punis en arrivant dans les casernes françaises. Mais la peine de prison qu'on leur infligea leur rendait leur qualité de Français. Elle fut, du reste, le plus souvent, de principe et se borna à une inscription sur le livret militaire.

Et les Basques se battirent comme nos meilleurs combattants. Après quoi, beaucoup repartirent. Ceux qui n'étaient pas tombés au champ d'honneur ou qui n'étaient pas revenus mutilés. Ce qui représentait une proportion assez forte !

Évidemment, ceci n'est ni un conte, ni une histoire savoureuse. Mais un enseignement qui montre que les Basques, tout contrebandiers ou insoumis qu'ils puissent être, savent avoir, quand il le faut, des gestes de solidarité française allant au besoin jusqu'au sacrifice.

L'Aviron Bayonnais

À Georges Darhan.



La rue des Cordeliers est une des artères les plus pittoresques de ce quartier entre Adour et Nive que l'on appelle « Petit-Bayonne », moins parce qu'il est plus exigü que le « Grand », étalé sur la croupe dominée par les élégantes flèches de la cathédrale gothique, que parce qu'il reste au-dessous du niveau des ponts et qu'il est habité presque exclusivement par des gens de conditions modestes ou Petits-Bayonnais.

Il y a déjà longtemps que les Cordeliers ont disparu ainsi que leur couvent. Leur nom est resté pour désigner cette voie dont la chaussée aux pavés inégaux n'a de semblants de trottoirs qu'en bordure de ses issues. Ses maisons de deux et trois étages ignorent l'alignement et parfois le parallélisme absolu. Il en est qui reposent sur des arcades trapues ; d'autres qui ont des façades pansues ou fuyantes, presque toutes décrépitees et grises. Mais les pavés sont nets et luisants, même par temps sec. Au-dessus d'eux, flottent en permanence des émanations de chais.

C'est qu'une bonne partie des rez-de-chaussées est utilisée comme dépôts par les marchands de vins de la ville.

Ce fut dans l'un d'eux, désaffecté pendant deux ou trois ans, que naquit l'Aviron Bayonnais.

Il fut créé sur un mouvement d'humeur, un de ces coups de tête comme pouvaient en avoir des garçons portant un petit béret (il était petit à l'époque), si plat qu'on ne pouvait imaginer coiffure plus proche des crânes de Basques qui, dit-on, valent bien ceux des Bretons pour la dureté.

Qui eut tort, qui eut raison ? Peu importe. Toujours est-il que la Société Nautique de Bayonne se trouva délestée tout d'un coup d'une pléiade de gaillards de qualité, taillés en athlètes, volontaires et pénétrés d'émulation sportive.

Les dissidents possédaient un mécène, dans la personne d'un minotier barbu, et un entraîneur, dans celle d'un employé de banque à la brune moustache mandarine.

Grâce au premier, Joseph Larran, ils se constituèrent en société, acquirent d'un club voisin une yole de mer à quatre rameurs. Le second, Joseph Lamothe, sélectionna une équipe magnifique, lui donna pour chef de nage un troisième Joseph, Halcet, et, s'improvisant barreur, en dépit de son âge et de son poids qui ne semblaient pas le désigner pour cet office, il fit travailler son quatuor.

Chaque soir, à la sortie des bureaux et des magasins, les cinq hommes se retrouvaient dans le chai du milieu de la rue des Cordeliers, les rameurs se mettaient en maillot blanc et le bateau, porté à bout de bras pardessus les têtes, provoquait la curiosité des rares boutiquiers qui abandonnaient souvent leurs comptoirs pour aller assister au démarrage sur la Nive. Il y avait toujours des porteurs bénévoles pour trimbalier les avirons aux pelles délicates qui n'avaient pas encore été peintes aux fameuses couleurs, ciel et blanc, du nouveau club.

La mise à l'eau n'était pas toujours aisée. Des grappes de gros percherons, baignant jusqu'au poitrail, encombraient fréquemment la cale, à marée haute, et le contact de la pointe de la yole avec la rivière était délicat aux basses eaux. Et puis, il y avait les *gabarres* (chalands) et les épais cordages qui les amarraient au quai. Mais il n'y eut jamais d'anicroche. Halcet, Laporte, Ohaco et Fernand Forgues, les quatre de la grande équipe, surent avoir pour le frêle esquif dans lequel ils avaient mis tout leur espoir, des précautions de mères-poules. C'est que leur espoir était de taille. Ils ne briguaient rien moins que le championnat de France, Lamothe, l'entraîneur-barreur, plus fort, peut-être, s'il était possible, que les rameurs.

Dès le premier moment où il fut assis à son banc, tenant les tire-veilles^[48] derrière son dos, l'employé de banque se révéla comme un chef particulièrement autoritaire. Il avait une voix en fer de lance et l'utilisait en pète-sec comme un adjudant de quartier. Il ne se borna pas à scander les efforts par les « hop ! là ! » traditionnels de ses jeunes confrères choisis pour leur poids léger. Il remit exactement ses camarades à l'école du coup d'aviron, exigeant un synchronisme

parfait, une attaque des épaules franche, une longue passée dans l'eau, un dégagement sec et un retour sur l'avant en souplesse. Dès que le parallélisme des torsos, des manches ou des pelles cessait d'être rigoureux, il stoppait et faisait ses observations que renvoyait l'écho des berges. Il n'y eut pas de pièce de théâtre plus répétée que ne le fut la première course.

Il est vrai qu'elle devait avoir lieu à l'occasion des régates annuelles de la Nautique et qu'elle allait opposer aux maillots rayés verticalement de noir et blanc, de la société doyenne, les maillots blancs bordés de ciel des dissidents.

Dans cette réunion, l'Aviron Bayonnais escomptait le gain de deux courses : le skiff, pour lequel il disposait de Bernard, déjà plusieurs fois champion du Sud-Ouest, et la yole à quatre.

Mais les Nautiquards s'entraînaient ferme, de leur côté. Bien qu'ils eussent des spécialités comme le huit ou le quatre outtriggers dans lesquels ils ne craignaient pas de concurrence locale, ils tenaient à ne baisser pavillon dans aucune épreuve.

Il y eut des « espions » d'entraînement aux bords de la Nive, fief de l'Aviron, et sur les rives de l'Adour, domaine de la Nautique. Et les pronostics d'aller leur train. Sans doute, aussi, les paris.

Enfin, le dimanche de juin fixé pour la solennité arriva. Déjà, depuis huit jours, la munificence du président Larran avait doté le quatre de Lamothe d'une yole toute neuve sortie des chantiers Dossunet, un vrai bateau de course, cette fois.

Bernard gagna le skiff, comme il était prévu, malgré la résistance désespérée que lui opposa Baudet, de la Nautique, qui se classa second devant des concurrents venus de Bordeaux, Libourne, Arcachon et La Réole.

Mais le clou de la réunion était la course de yoles de mer à quatre seniors. Un premier effet de surprise avait été causé par l'inscription in extremis de deux équipes de l'Aviron. À partir du moment où le vieux bateau était devenu disponible, Bernard avait formé un second quatre qui, s'il n'avait pas autant de qualités athlétiques et d'entente que le premier, n'en était pas moins parvenu à marcher bon train.

Il y eut sept concurrents au départ : deux pour chacune des sociétés bayonnaises, un pour Libourne, Arcachon et Toulouse.

Dès le départ, les bleu et blanc prirent la tête. Aux mille mètres, la yole de Bernard qui suivait Lamothe à une longueur, faiblissait et voyait surgir à côté d'elle l'équipe senior de la Nautique. Elle se reprit alors et lutta bord à bord avec les noir et blanc pendant près d'un kilomètre. Mais l'homogénéité l'emporta sur l'acharnement.

Toutefois, les seniors de la Nautique eurent beau distancer de plus en plus les numéros deux de l'Aviron, ils ne parvinrent pas à se rapprocher de la yole de Lamothe. Au contraire, Halcet, qui avait trois bonnes longueurs sur eux au moment de l'enlevage final, porta son avantage à près de cinq longueurs au moment du franchissement de la ligne d'arrivée.

La Nautique fut belle joueuse. Fixée sur la valeur de ses nouveaux adversaires, elle fit des vœux pour qu'ils décrochassent les lauriers des championnats, surtout lorsque, quelques semaines plus tard, l'équipe de Lamothe se promena littéralement devant le lot des concurrents du championnat du Sud-Ouest.

La facilité de sa victoire suscita des craintes chez les clubs parisiens habitués à triompher dans l'épreuve nationale. La Basse-Seine et la Marne se promirent de veiller au grain pour éviter que le privilège des pelles tricolores allât aux provinciaux.

Ce fut en vain. La yole de l'Aviron enleva le trophée par trois bonnes longueurs, après avoir donné sur tout le parcours une impression extraordinaire d'aisance.

Comme si ce prestigieux don de joyeux avènement au club nouveau-né n'eût pas suffi, Halcet, Laporte, Ohaco et Forgues devaient encore glaner des lauriers internationaux. Désignés pour représenter la France aux jeux olympiques d'Athènes, ils ne s'inclinèrent qu'en finale, derrière la yole italienne du Lario de Côme qui avait déjà gagné le championnat d'Europe. Il s'en fallut d'un rien, d'ailleurs, pour qu'ils l'emportassent, car, sur la fin, les pointes des deux bateaux passèrent alternativement en tête aux rythmes contrariés des efforts, et l'avantage accordé aux transalpins fut seulement de... dix centimètres !

Inutile de dire que ces succès répétés valurent à l'Aviron une avalanche d'adhésions.

Pendant longtemps, il n'y eut pas un Bayonnais porteur du maillot bleu et blanc qui ne rêvât de ramer un jour avec des pelles tricolores.

Mais s'il est un proverbe qui prétend que « succès oblige », il est aussi une expression qui parle de « s'endormir sur ses lauriers ».

Certes, l'Aviron glana encore des succès appréciables, Coupe Glandaz, championnat militaire, championnats du Sud-Ouest.

Mais ce fut la Société Nautique de Bayonne qui représenta la France aux Jeux Olympiques de Stockholm. Elle avait su, à son tour, constituer une équipe de huit de pointe, tandis que l'Aviron, se fiant aux possibilités athlétiques de ses rameurs, avait négligé la stricte discipline d'un entraînement rigoureux.

Fort heureusement, le sport du rugby se répandit dans le Sud-Ouest parmi les potaches et l'exemple de leurs parties dominicales fut contagieux. Du moins, à Bayonne, pour l'Aviron. La Nautique, elle, se tourna vers le football, où elle fit assez bonne figure.

Les qualités naturelles des pelotaris bayonnais, l'adresse, le souffle, l'astuce, trouvèrent leur emploi dans le maniement du ballon ovale. Ils durent, évidemment, faire leur apprentissage au cours duquel les grandes équipes de Bordeaux ou de Paris (bien que souvent panachées de remplaçants) leur infligèrent des défaites cuisantes.

Mais encore une fois, ils surent se mettre à l'école. Deux Britanniques, Russell et Owen Roë, leur servirent successivement d'initiateurs. Le second devint même Bayonnais d'adoption et il forma (comme Lamothe l'avait fait), une *équipe*. Une très grande équipe qui n'a peut-être jamais eu sa pareille en France jusqu'aujourd'hui. Elle eut tout : la virtuosité, la tactique, l'ardeur, la courtoisie poussée jusqu'au chic et, naturellement, le succès. Un succès constant que n'entacha pas la plus petite défaite passagère et qui se termina à Paris par l'écart le plus considérable qu'on ait jamais enregistré dans une finale de championnat de France. Le Sporting-Club Universitaire de France dut encaisser 38 points à 8. Et pourtant, la grande presse sportive avait tellement vanté la fougue (qu'elle appelait « la rafale ») des avants parisiens conduits par un colosse, Cadenat, que les Bayonnais avaient, jusqu'au dernier moment, fait figure d'outsiders, en défi de leurs succès de province. Ils étaient « montés » à Paris avec une chanson dont les paroles rythmées sur un air de fandango disaient avec une apparente modestie : « Avec un peu de chance - l'Aviron Bayonnais - sera champion de France - ... si le S.C.U.F. le permet ! »

La chance joua. La classe, la furia bayonnaise et l'éblouissant jeu de passes, que la presse appela feu d'artifice, aussi.

La désillusion fut si grande que la suprématie du rugby parisien sombra ce jour-là définitivement.

Quatre joueurs de l'Aviron furent sélectionnés dans l'équipe de France, dont le commandement fut confié au Capitaine bayonnais Fernand Forgues (le rameur n° 4 de la fameuse yole). Mais, plus fort, hélas, que cette proportion flatteuse fut le tribut, que cette belle équipe paya à la grande guerre de 14-18 : neuf tués et deux grands mutilés sur quinze !

Depuis lors, les dirigeants de l'Aviron se sont ingéniés à constituer des équipes homogènes pour les représenter dignement. Et lorsqu'ils sont parvenus à mettre sur pied des ensembles cohérents et volontaires, ils les ont menés loin dans la voie des triomphes sportifs qu'ils recherchaient.

C'est, en somme, l'éternelle leçon. Rien ne s'obtient pour les communautés, qu'elles soient ou non sportives, sans travail, camaraderie, énergie et discipline.

Et j'ajouterai un autre mobile générateur de résultats bienfaisants : l'émulation, seul antagonisme que les humains devraient retenir... s'ils étaient raisonnables.



À cheval entre l'Espagne et la France, le pays basque a conservé ses traditions et son caractère. Ce passionnant cycle de contes nous entraîne d'une antique Babel où évoluent des Basques authentiques, jusqu'à la belle histoire récente, digne d'entrer dans la légende ; « bleu et blanc » de l'Aviron Bayonnais. Voici la Chanson de Roland comme la chantent des Basques, la douce malice des contes de « Jésus au Pays Basque » ; voici les plaisants flibustiers et corsaires, les contrebandiers, Chicito de Cambo, l'illustre joueur de pelote, et enfin Minuto, le minuscule matador ! Ce livre attachant nous livre peu à peu l'essentiel de l'âme basquaise.



[1] Bayonne.

[2] Pays basque.

[3] Gibraltar géante.

[4] La côte africaine.

[5] Ces plans inclines pour cavaliers se retrouvent encore dans des constructions mauresques : La Giralda de Séville, la Tour Hassan de Rabat, la Koutoubia de Marrakech, etc. (N. de l'A.).

[6] Texte original communiqué à l'auteur par M. R. Acarréguy.

[7] Cris de guerre ou de ralliement.

[8] Maître de la maison.

[9] Affluent de l'Èbre qui arrose Pampelune.

[10] Il s'agit du combat de las Navas de Tolosa qui eut lieu près de Pampelune en 1212, au cours duquel Basques navarraïes et guipuzcoans, aidés de Labourdins mirent en fuite les Maures, De cette bataille est resté l'écusson de Navarre : chaînes et émeraude sur fond de pourpre, Les chaînes représentent l'enceinte du camp de l'Émir. Un maillon détaché symbolise la percée des Basques. L'émeraude centrale rappelle le joyau que l'Émir perdit dans sa fuite. (N. de l'A.)

[11] Le christianisme, apporté au pays de Labourd par saint Léon, évêque de Bayonne, ne pénétra au coeur du pays basque qu'assez lentement. Mais quand il y fut implanté, il le fut bien. Ces contes, souvent naïfs, dont la tradition orale remonte presque au Moyen Age. témoignent d'une fraîcheur d'inspiration particulière.

[12] Ce conte a été repris sous diverses formes dans d'autres folklores locaux. Mais ceci est la traduction de l'original.

[13] Note de l'auteur.

[14] Note de l'auteur.

[15] L'usage basque veut que mari et femme se disent vous. (N. de P kectoran).

[16] Le jambon dit « de Bayonne » est en réalité préparé dans presque toute l'étendue des Basses-Pyrénées et le sud des Landes. Il

tire son nom de la foire du Jeudi-Saint que Bayonne consacre exclusivement à sa vente.

[17] Chanoine Ducéré : Corsaires basques sous l'ancien régime.

[18] Vaisseau rond à 3 ou 4 mâts.

[19] Sorte de cargo à voiles.

[20] Huit cents mètres environ.

[21] Les légendes de Jésus, Marie et saint Pierre au Pays basque avaient été l'objet de transmissions orales jusqu'au XVIII^e siècle, où elles furent enfin écrites. À cette occasion, de nouveaux récits leur furent adjoints. Ils gardaient la tradition d'un saint Pierre, parfait entêté, parfois désobéissant et souvent confondu par son Maître. Ce n'était pas que l'apôtre pût d'une défaveur spéciale. Les nombreux villages qui portent son nom : St-Pierre d'Irube, St-Pé-sur-Nivelle, etc., attestent le contraire ainsi que la fréquence du prénom Pierre ou Pierrech.

Les conteurs ont prêté au premier Pape les défauts de leurs concitoyens : tête dure et âpreté qu'ils n'étaient pas loin de considérer comme des qualités.

[22] D'après une traduction de P. Rectoran.

Les deux contes suivants rappellent ceux, classiques, de Perrault, à ceci près, que Jésus y tient la place des fées. Ils n'en font pas moins partie du folklore basque. Mais peut-être leurs auteurs inconnus ont-ils été influencés par l'auteur de « La Belle au Bois dormant » et du « Chat botté ». Peut-être aussi par celui de Geneviève de Brabant.

[23] Pierre Rectoran (déjà cité).

[24] Plats basques.

[25] Cru basque très rare.

[26] Interjection basque.

[27] Anes.

[28] Danses basquaises.

[29] La Vierge au Pilier, de la cathédrale de Saragosse. Sarasate avait pour cette Madone, la plus révéree de toute l'Espagne, une dévotion particulière qu'il manifesta jusque sur son testament : « Je

lège, y inscrivit-il, mon violon (son « Guarnerius » de prédilection) au Conservatoire de Paris et mon archet à la Virgen del Pilar. » (N. de l'A.)

[30] Depuis lors, les oeuvres de Guridi et d'Usandizaga ont été exécutées par le célèbre Orfeon Donostiarra de San Sébastian et produites (en 1921) à Paris et à Toulouse. Mais, en dépit de leur succès considérable du moment et de l'étonnement qu'il provoqua, il n'y a pas eu de récurrence en France et San Sébastian conserve le privilège à peu près exclusif d'entendre les chefs-d'œuvre des deux grands musiciens basques (N. de l'A.).

[31] Les joueurs de chistera utilisent, de préférence, le revers dont le renvoi leur permet, par son développement, une force plus grande.

[32] Le but appartient à celui qui vient de marquer un point.

[33] Expression tauromachique qui signifie que les matadors ne seront que deux. En général, ils sont trois.

[34] Cavaliers, vêtus à la manière des policiers à cheval de Philippe II, chargés de conduire le défilé durant la présidence.

[35] L'élevage.

[36] Passe de cape ainsi nommée par analogie avec Véronique la Sainte femme de la Passion qui tendit à deux mains un linge pour essuyer la face du Sauveur.

[37] Combat.

[38] Cadeau symbolique que concrétise une prime. Récompense d'un travail exceptionnel.

[39] Ceci n'est pas une apologie de la contrebande qui, quoi qu'on en dise, constitue un délit. À la pratique, les Basques ont l'excuse de tous les frontaliers que la proximité de l'obstacle incite au franchissement clandestin. Ils y sont également portés par leur esprit frondeur et par l'appât du gain, mobiles discutables. Mais ce qu'ils parviennent à soustraire ainsi au Trésor Public, ils savent le rendre aux grandes occasions, en payant largement de leurs personnes.

[40] La plus haute des montagnes pyrénéennes que l'on aperçoit de Bayonne, Biarritz, St-Jean-de-Luz ou Hendaye.

[41] Inspecteur des Douanes.

[42] Gracieuse.

[43] Village frontalier espagnol.

[44] L'immeuble, entre le quai du port et la place, où Louis XIV vint habiter à l'occasion de son mariage avec l'infante Marie-Thérèse.

[45] Sorte de poker basque, joué avec des cartes de tarots égyptiaques.

[46] Contrebandière espagnole.

[47] Le chalet de Teresa a été l'objectif, la Terre promise de bien des évadés pendant l'occupation allemande.

[48] Légers cordages actionnant la tablette du gouvernail.